

SENATE



SÉNAT

CANADA

First Session
Forty-first Parliament, 2011

Première session de la
quarante et unième législature, 2011

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

AGRICULTURE
AND FORESTRY

AGRICULTURE
ET DES FORÊTS

Chair:
The Honourable PERCY MOCKLER

Président :
L'honorable PERCY MOCKLER

Tuesday, October 25, 2011
Thursday, October 27, 2011

Le mardi 25 octobre 2011
Le jeudi 27 octobre 2011

Issue No. 3

Fascicule n° 3

Fourth and fifth meetings on:
The research and innovation efforts
in the agricultural sector

Quatrième et cinquième réunions concernant :
Les efforts de recherche et d'innovation
dans le secteur agricole

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Percy Mockler, *Chair*

The Honourable Fernand Robichaud, P.C., *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif)	Mahovlich
Duffy	Mercer
Eaton	Munson
Fairbairn, P.C.	Ogilvie
* LeBreton, P.C.	Plett
(or Carignan)	Rivard
	Segal

* Ex officio members

(Quorum 4)

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Président : L'honorable Percy Mockler

Vice-président : L'honorable Fernand Robichaud, C.P.

et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif)	Mahovlich
Duffy	Mercer
Eaton	Munson
Fairbairn, C.P.	Ogilvie
* LeBreton, C.P.	Plett
(ou Carignan)	Rivard
	Segal

* Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, October 25, 2011
(6)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 5:05 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Percy Mockler, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Duffy, Eaton, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Mercer, Mockler, Ogilvie, Plett, Rivard and Robichaud, P.C. (10).

In attendance: Mathieu Frigon and Sarah Jane Fraser, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, June 16, 2011, the committee continued its consideration of research and innovation efforts in the agricultural sector. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Pulse Canada:

Gordon Bacon, Chief Executive Officer.

Grain Growers of Canada:

Richard Phillips, Executive Director.

Mr. Bacon and Mr. Phillips each made opening statements and, together, answered questions.

At 6:48 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, October 27, 2011
(7)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:04 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Percy Mockler, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Eaton, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Mercer, Mockler, Ogilvie, Plett, Rivard and Robichaud, P.C.(9).

In attendance: Mathieu Frigon and Sarah Jane Fraser, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 25 octobre 2011
(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 5 dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Percy Mockler (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Duffy, Eaton, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Mercer, Mockler, Ogilvie, Plett, Rivard et Robichaud, C.P. (10).

Également présents : Mathieu Frigon et Sarah Jane Fraser, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le jeudi 16 juin 2011, le comité poursuit son étude sur les efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Pulse Canada :

Gordon Bacon, président-directeur général.

Les Producteurs de grains du Canada :

Richard Phillips, directeur exécutif.

MM. Bacon et Phillips font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 18 h 48, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 27 octobre 2011
(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 4 dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Percy Mockler (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Eaton, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Mercer, Mockler, Ogilvie, Plett, Rivard et Robichaud, C.P. (9).

Également présents : Mathieu Frigon et Sarah Jane Fraser, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, June 16, 2011, the committee continued its consideration of research and innovation efforts in the agricultural sector. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Canadian Produce Marketing Association:

Ron Lemaire, President;
Jane Proctor, Vice President, Policy and Issues Management;

Canadian Horticultural Council:

Anne Fowlie, Executive Vice President.

Mr. Lemaire and Ms. Fowlie each made opening statements and, together with Ms. Proctor, answered questions.

At 10:08 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le jeudi 16 juin 2011, le comité poursuit son étude sur les efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Association canadienne de la distribution de fruits et légumes :

Ron Lemaire, président;
Jane Proctor, vice-présidente, Gestion des politiques et des enjeux.

Conseil canadien de l'horticulture :

Anne Fowlie, vice-présidente exécutive.

M. Lemaire et Mme Fowlie font chacun une déclaration puis, avec Mme Proctor, répondent aux questions.

À 10 h 8, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Kevin Pittman

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, October 25, 2011

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 5:05 p.m. to examine and report on research and innovation efforts in the agricultural sector (topic: Innovation in the agriculture and agri-food sector from the producers' perspective.)

Senator Percy Mockler (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Honourable senators, I declare the meeting in session.

[*Translation*]

Honourable senators and guests, welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

[*English*]

Mr. Bacon and Mr. Phillips, thank you for accepting our invitation to appear to share your opinions, vision and knowledge about the industry. We appreciate it.

By way of introduction, I am Percy Mockler, from New Brunswick, chair of the Committee. I ask each senator to identify themselves to the witnesses and to those watching on television.

[*Translation*]

Senator Robichaud: Fernand Robichaud from New Brunswick.

[*English*]

Senator Fairbairn: Joyce Fairbairn, from Lethbridge, Alberta.

Senator Mahovlich: Frank Mahovlich, from Ontario.

Senator Plett: Don Plett, from Manitoba.

Senator Ogilvie: Kelvin Ogilvie, from Nova Scotia.

[*Translation*]

Senator Rivard: Michel Rivard, Laurentides, Quebec.

[*English*]

The Chair: Today we continue our study on research and innovation in the agricultural sector, developing new markets domestically and internationally and enhancing agricultural sustainability and improving food, diversity and security. Today's meeting will focus on the understanding of innovation in the agriculture and agri-food sector from the producers' perspective.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 25 octobre 2011

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 17 h 5, afin d'examiner, pour en faire rapport, les efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole (sujet : l'innovation dans le secteur agricole et agroalimentaire du point de vue des producteurs).

Le sénateur Percy Mockler (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Mesdames, messieurs, la séance est ouverte.

[*Français*]

Je vous souhaite, honorables sénateurs et les invités, la bienvenue à cette réunion du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

[*Traduction*]

Messieurs Bacon et Phillips, je vous remercie d'avoir accepté notre invitation à comparaître pour nous faire part de vos opinions, de votre vision et de vos connaissances sur l'industrie. Nous vous en sommes reconnaissants.

En guise d'introduction, je suis Percy Mockler, du Nouveau-Brunswick, et je préside le comité. Je demanderais à chaque sénateur de se présenter aux témoins et aux téléspectateurs.

[*Français*]

Le sénateur Robichaud : Fernand Robichaud, du Nouveau-Brunswick.

[*Traduction*]

Le sénateur Fairbairn : Joyce Fairbairn, de Lethbridge, en Alberta.

Le sénateur Mahovlich : Frank Mahovlich, de l'Ontario.

Le sénateur Plett : Don Plett, du Manitoba.

Le sénateur Ogilvie : Kelvin Ogilvie, de la Nouvelle-Écosse.

[*Français*]

Le sénateur Rivard : Michel Rivard, des Laurentides, Québec.

[*Traduction*]

Le président : Nous poursuivons aujourd'hui notre examen de la recherche et de l'innovation dans le secteur agricole en vue de développer de nouveaux marchés au pays et à l'étranger, de renforcer la viabilité de l'agriculture et d'améliorer la diversité et la sécurité alimentaires. Nous nous concentrerons aujourd'hui sur la compréhension de l'innovation dans le secteur agricole et agroalimentaire du point de vue des producteurs.

We welcome Mr. Gordon Bacon, Chief Executive Officer of Pulse Canada. Pulse crops include peas, beans, lentils, chick peas and fava beans. We will also hear from Mr. Richard Phillips, Executive Director of Grain Growers of Canada.

Mr. Bacon, please proceed with your presentation.

Gordon Baker, Chief Executive Officer, Pulse Canada: Thank you for the introduction to pulse crops. Not many people recognize that Canada is the world's largest producer and exporter of peas and lentils and a top-five player in peas and beans. We account for between 35 per cent and 40 per cent of global trade. Pulse Canada represents grower associations in Alberta, Saskatchewan, Manitoba and two in Ontario, as well as the processors and exporters of pulse crops in Canada.

In a word, our role as an association is to improve the profitability of the industry. To be profitable, we have to build demand for pulses; to build demand, we have to offer value; and to capture value, we have to control costs. I welcome the opportunity to share some of our ideas about innovation. Let me start by our approach to innovating to provide value in the food business.

What do consumers value in their food? The answers provide the foundation on which the agriculture and food industry has been built. Answer the question: What value can Canadian agriculture and food provide to consumers in order to stand apart from the competition provides the foundation on which Canada's agriculture and food sector will be built for the future?

Let us go back to the question and consider how consumers value food. Food has to be affordable, safe, nutritious and tasty. Food has to be readily and consistently available. These are the things at which Canadian agriculture excels. While these are simple food values that consumers take for granted, there is a vast network of regulations at the government level and a complex food sector supply chain that allow Canadians to correctly presume that these food values are delivered to them on a reliable basis.

No one is more committed to ensuring that the goals of food safety, reliability and security are met than food producers and processors of food in Canada. The industry spends significant time and resources trying to anticipate where challenges might emerge and where we can spend time and resources analyzing our products so that we can say with confidence that we are meeting and exceeding these consumer food values.

Nous accueillons M. Gordon Bacon, président-directeur général de Pulse Canada, un regroupement de producteurs de légumineuses qui comprennent les pois, les fèves, les lentilles, les pois chiches et les féveroles. Nous entendrons aussi le témoignage de M. Richard Phillips, directeur exécutif de Les Producteurs de grains du Canada.

Monsieur Bacon, je vous invite à faire votre exposé.

Gordon Baker, président-directeur général, Pulse Canada : Je vous remercie d'avoir présenté les légumineuses. Peu de gens savent que le Canada est le plus grand producteur et exportateur au monde de pois et de lentilles et qu'il se classe parmi les cinq premiers producteurs de pois et de fèves. Nous avons entre 35 et 40 p. 100 du marché mondial. Pulse Canada représente les associations de producteurs de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba et deux associations de l'Ontario ainsi que les transformateurs et les exportateurs de légumineuses au Canada.

En un mot, notre rôle, en tant qu'association, consiste à améliorer la profitabilité de l'industrie. Pour être profitables, nous devons augmenter la demande de légumineuses; pour augmenter la demande, nous devons offrir de la valeur; pour offrir de la valeur, nous devons limiter les coûts. Je me réjouis de la chance qui m'est offerte de transmettre quelques-unes de nos idées concernant l'innovation. Permettez-moi de décrire d'abord l'approche que nous adoptons à l'égard de l'innovation pour offrir de la valeur dans l'industrie de l'alimentation.

Qu'est-ce que les consommateurs valorisent dans leur alimentation? Les réponses constituent les assises sur lesquelles les secteurs de l'agriculture et de l'agroalimentaire ont été bâtis. Si nous répondons à la question : quelle valeur l'agriculture et l'agroalimentaire au Canada offrent-ils aux consommateurs pour se démarquer de la concurrence, nous définissons les assises sur lesquelles le secteur agricole et agroalimentaire du Canada appuiera son développement.

Revenons à la question et examinons comment les consommateurs déterminent la valeur de leurs aliments. Les aliments doivent être abordables, sûrs, nutritifs et goûteux. Les aliments doivent être facilement et systématiquement disponibles. L'agriculture canadienne excelle sur ces plans. S'il s'agit de valeurs simples que les consommateurs tiennent pour acquises, mais il y a un vaste écheveau de réglementations au niveau gouvernemental et une chaîne d'approvisionnement complexe dans le secteur de l'alimentation qui permettent aux Canadiens de supposer, avec raison, qu'ils peuvent compter sur ces valeurs.

Nul n'a plus à cœur de veiller à ce que les objectifs de la salubrité, de la fiabilité et de la sécurité alimentaires soient réalisés que les producteurs et les transformateurs d'aliments au Canada. L'industrie consacre beaucoup de temps et de ressources à essayer de prévoir d'où des difficultés pourraient surgir et où nous pouvons consacrer du temps et des ressources afin d'analyser nos produits pour que nous puissions dire avec confiance que nous remplissons et dépassons les attentes des consommateurs par rapport à la valeur des aliments.

It is important to recognize that delivering food values to consumers requires ongoing investments. At a time when governments around the world are looking to reduce expenditures, we need to understand that not only do public investments in the food system benefit Canadians; they also benefit people in nearly every country in the world. The pulse industry alone exports pulses to more than 150 countries around the world. Investments in agricultural research in Canada help to provide food security for a trade-dependent world and also to benefit Canadians. There is both public good and humanitarian good in public investments in our food chain. Let us continue to recognize that both the public and private sectors will need to continue to invest in meeting this basic requirement of food.

I want to shift into talking about game-changing innovation and innovative approaches to thinking about food that can address some of the world's emerging challenges. Let us talk about where government can play a key role, working alongside industry, to position the Canadian agriculture and food sector to build a strong future.

Let me start with something that I hope is more than just a rhetorical question for you. How many senators, or how many members of Parliament, think about health care challenges and costs and then turn their thoughts to the role that agriculture and food should be playing to keep people healthy? If your silent answer was not an "I do," then I hope soon it will be an "I will."

We know that diet and lifestyle are the master levers of medical destiny. Yet, I wonder if we are spending far too little time and resources investing in ways to keep people healthy. The United Nations has named cardiovascular diseases and diabetes as two of the four non-communicable disease priorities. A focus on the food we eat, which is a hand on the dietary lever, has to be the front line in the battle to improve health and reduce health care costs. It is far more cost-effective to keep people healthy than it is to treat those who are already ill.

Food to improve health can be straightforward. Let me give you some ideas that we think can make a big difference as we face the health challenges associated with people getting big.

Let us be motivated by the idea that something we are doing has to change. We cannot continue to get bigger both in our weight and in the cost of trying to provide public health care. While it is difficult to change what people eat, we can change what is in the food they are already eating. Let us look at the impact that changing ingredients in food can have.

Il est important d'être conscients qu'il faut des investissements permanents pour livrer aux consommateurs les valeurs alimentaires qu'ils attendent. À une époque où les gouvernements dans le monde entier cherchent à réduire leurs dépenses, nous devons comprendre que les investissements publics dans le système alimentaire ne bénéficient pas exclusivement aux Canadiens, ils bénéficient aussi à la population de presque tous les pays du monde. À lui seul, le secteur des légumineuses exporte vers plus de 150 pays. Les investissements dans la recherche agricole au Canada aident à assurer la sécurité alimentaire dans un monde qui dépend des échanges commerciaux, et ces investissements profitent aussi aux Canadiens. Les investissements publics dans notre chaîne alimentaire servent autant l'intérêt public que les intérêts humanitaires. Continuons donc à reconnaître que les secteurs publics et privés doivent continuer à investir pour satisfaire à ce besoin fondamental, l'alimentation.

J'aimerais maintenant m'attarder à l'innovation qui change la donne et aux façons novatrices de voir l'alimentation qui peuvent régler une partie des problèmes émergents à l'échelle mondiale. Parlons du rôle essentiel que le gouvernement peut jouer, de pair avec l'industrie, pour créer les conditions qui permettront au secteur agricole et agroalimentaire canadien de se bâtir un avenir solide.

Permettez-moi de commencer d'abord par un point qui, je l'espère, n'est pas qu'une question rhétorique pour vous. Combien de sénateurs, ou combien de députés, réfléchissent aux défis et aux coûts des soins de santé puis orientent leur réflexion sur le rôle que l'agriculture et l'alimentation devraient jouer pour garder les gens en bonne santé? Si votre réponse silencieuse n'était pas : « C'est ce que je fais », j'espère que vous pourrez bientôt répondre : « C'est ce que je ferai ».

Nous savons que l'alimentation et le mode de vie sont les principaux leviers du destin médical. Pourtant, je me demande si nous investissons beaucoup trop peu de temps et de ressources dans des moyens de garder les gens en bonne santé. Les Nations Unies ont désigné les maladies cardiovasculaires et le diabète comme deux des quatre priorités en matière de maladies non transmissibles. Il faut braquer les projecteurs sur les aliments que nous consommons, une façon de mettre une main sur le levier de l'alimentation, à l'avant-plan de la lutte pour améliorer la santé et réduire les coûts des soins de santé. Il est beaucoup plus rentable de garder les gens en bonne santé que de traiter ceux qui sont déjà malades.

L'alimentation pour améliorer la santé peut être une affaire simple. Permettez-moi de vous donner quelques idées qui, à notre avis, pourraient avoir une grande incidence pour nous aider à relever les défis sanitaires liés à l'obésité de plus en plus répandue dans la population.

Soyons motivés par l'idée que quelque chose que nous faisons doit changer. Nous ne pouvons pas continuer à grossir, tant par rapport à notre poids que par rapport aux coûts liés à la prestation des soins de santé publics. S'il est difficile de changer ce que les gens mangent, nous pouvons changer ce que contiennent les aliments qu'ils mangent déjà. Examinons l'effet que peut avoir la modification de la composition des aliments.

In the package of information that I have handed out to you, I have highlighted a simple formulation change in a food that all Canadians are familiar with — pasta. Pasta is a good food. If we take pasta made from 100 per cent Canadian durum semolina and substitute 25 per cent lentil flour, we can go from a good food to a great food. This simple reformulation boosts fibre by 100 per cent and increases protein content by 25 per cent. Both of these changes are key. It is becoming clear, through medical research, that protein plays an important role in weight management. Higher fibre diets are also important in weight management. The benefit is that people who eat both high-fibre and high-protein diets are less likely to snack. Thus, they end up consuming fewer calories. With the linkages between weight control, cardiovascular disease and improvements in blood sugar control, weight control is a key to healthier Canadians.

Without getting into a review of the medical facts, which are provided in the package that was handed out to you, I simply want to stress that we have the opportunity to look at improving how Canadians eat by improving what they eat. Consider what you have consumed in the past 24 hours. Then imagine how much healthier it would have been if it could have been reformulated with 25 per cent pulse flours.

The example of good to great for that plate of pasta raises another food value that I want to mention. How many people in Ottawa, or in any city in Canada, think of the role that food choices make in their impact on the environment? The reality is that the choices of what house you live in, what car you drive and what food you eat are the most important environmental choices that an individual makes during their lifetime. Your food choices are made three or more times a day, whereas a car choice might be made once or twice in a decade, and a home choice might be made once or twice in a lifetime. Your food choice matters to the environment. The good news, again, is that agriculture can help you make choices that are good for the environment.

As an agronomist and a farmer, I can get really excited telling people about how pulses reduce the environmental footprint of annual crop production. As legumes, pulses take nitrogen from the air and use solar power to transform this into a plant nutrient. The magic in this is that solar power is replacing natural gas as the power behind the conversion from atmospheric nitrogen to plant-available forms. Because nitrogen is essential to all plant growth, we do have to use nitrogen to feed plants to feed the world. Optimizing the use of solar-powered fertilizer production only makes sense. Again, the package of information will provide you with the detail about how pulses and annual cropping systems can contribute to a healthier environment.

Dans le document d'information que je vous ai remis, j'ai souligné un simple changement de formulation d'un aliment que tous les Canadiens connaissent bien — les pâtes alimentaires. Les pâtes sont un bon aliment. Si nous prenons les pâtes faites de semoule de blé dur canadien à 100 p. 100 et que nous y substituons 25 p. 100 de farine de lentille, nous passons d'un bon aliment à un aliment fantastique. Cette reformulation simple fait grimper la teneur en fibres de 100 p. 100 et augmente la teneur en protéines de 25 p. 100. Ces deux changements sont la clé. Il devient évident, selon les études médicales, que les protéines jouent un rôle important dans la gestion du poids. Les régimes à haute teneur en fibres sont aussi importants dans la gestion du poids. Le bénéfice, c'est que les gens qui ont une alimentation à la fois riche en fibres et riche en protéines sont moins susceptibles de grignoter. Par conséquent, ils consomment moins de calories au bout du compte. Vu les liens établis entre le contrôle du poids, la maladie cardiovasculaire et l'amélioration du contrôle du taux de sucre dans le sang, le contrôle du poids est un élément essentiel à la santé des Canadiens.

Sans passer en revue les faits médicaux qui figurent dans le dossier que je vous ai remis, je veux simplement insister sur le fait que nous avons la possibilité d'améliorer comment les Canadiens s'alimentent en améliorant ce qu'ils mangent. Pensez à ce que vous avez consommé depuis 24 heures puis imaginez à quel point votre alimentation aurait été plus saine si elle avait été reformulée de manière à incorporer 25 p. 100 de farines de légumineuses.

L'exemple du passage de « bon » à « fantastique » de ce plat de pâte introduit une autre valeur alimentaire que je veux mentionner. Combien de gens à Ottawa, ou dans n'importe quelle ville canadienne, pensent à l'impact de leurs choix alimentaires sur l'environnement? Le fait est que la maison que vous choisissez d'habiter, la voiture que vous choisissez de conduire et les aliments que vous choisissez de consommer sont les choix environnementaux les plus importants que vous pouvez faire au cours de votre vie. Vous faites des choix alimentaires trois fois ou plus par jour tandis que vous pouvez choisir une voiture une ou deux fois par décennie, et une maison une ou deux fois dans votre vie. Vos choix alimentaires importent pour l'environnement. La bonne nouvelle, une fois encore, c'est que l'agriculture peut vous aider à faire des choix positifs pour l'environnement.

Comme agronome et comme agriculteur, il peut m'arriver de vraiment m'emballer en expliquant aux gens comment les légumineuses à grains réduisent l'empreinte environnementale de la production végétale annuelle. Les légumineuses prennent l'azote de l'air et utilisent l'énergie solaire pour le transformer en élément nutritif pour la plante. La magie dans ce processus, c'est que l'énergie solaire remplace le gaz naturel comme source d'énergie qui alimente la conversion de l'azote atmosphérique en des formes que la plante peut utiliser. Parce que l'azote est essentiel à la croissance de tous les végétaux, nous devons utiliser l'azote pour nourrir les végétaux qui nourrissent le monde. Il n'est que logique de maximiser l'utilisation de la production d'engrais à l'énergie solaire. Une fois encore, le document d'information vous expliquera comment les légumineuses et les régimes culturaux annuels peuvent contribuer à un environnement plus sain.

Can all of us articulate a clear government plan of action for the role that agriculture can play in ensuring healthy people and a healthy planet? Has government created the enabling environment for companies and individuals to look to food to provide more solutions? The path forward should include a clear articulation of what success will look like, so that we can ensure that our investments are targeted and that the expected outcomes are clear. As I heard recently, agreement about the destination makes the development of a strategy that much more clear.

Private and public sector investments in innovation will drive the future success of agriculture. With limited resources, the challenge that we all face is to convince people that some of the existing resources might better be spent on a new direction. Perhaps we need innovation more than we need stabilization. The question we have to ask ourselves is: Where are we trying to find stability? I would encourage you to think a little bit about our past reliance on markets like Russia, which is now one of our competitors in the wheat industry, or about the changing role of China, which, not too long ago, was intent on becoming self-reliant in grain production, and now accounts for 60 per cent of the global annual trade of soybeans being imported into Canada. The reality is that markets are changing around the world, and it will be innovation that allows us to move to where we will find these new opportunities.

In closing, I want to shift quickly into talking about innovation. It is important to add value to innovation to improve efficiency. As I mentioned at the beginning, farmers have to control costs if they are going to be competitive. Whether we are competing in the commodity market or the food-ingredient market, we have to offer products at prices that are competitive in comparison to those of our competitors around the world. Continual improvement in making efficiency gains is the reality of any business. We have to deliver more at less cost.

There are some key areas that cost farmers that I want to mention briefly. Transportation is the first area. Pulse Canada has strongly urged the government to get on with the commitments it made in dealing with transportation issues. We believe the strategy is a good one and that the time for implementation is now.

The second area is in harmonizing global approaches to protecting human health and the environment with the regulation of pesticides. We believe Canada is well positioned to provide leadership at the global level to address some of the things that

Pouvons-nous tous formuler un plan d'action gouvernemental clair quant au rôle que l'agriculture peut jouer pour assurer la santé de la population et de la planète? Le gouvernement a-t-il créé les conditions propices pour permettre aux entreprises et aux particuliers d'examiner les aliments afin de proposer plus de solutions? Les prochaines étapes devraient inclure une description claire de l'allure que le succès pourrait avoir, pour nous permettre de garantir que nos investissements sont ciblés et que les résultats escomptés sont clairs. Comme je l'ai dit récemment, si nous nous entendons sur la destination, l'élaboration d'une stratégie n'en est que plus claire.

Les investissements des secteurs public et privé en innovation détermineront le succès futur de l'agriculture. Comme les ressources sont limitées, le défi auquel nous sommes tous confrontés est de convaincre les gens qu'il pourrait être préférable d'investir une partie des ressources disponibles dans une nouvelle voie. Nous avons peut-être davantage besoin d'innovation que de stabilisation. La question que nous devons nous poser est la suivante : où essayons-nous de trouver de la stabilité? Je vous encouragerais à réfléchir un peu à notre dépendance passée vis-à-vis de marchés comme la Russie, qui est aujourd'hui l'un de nos compétiteurs dans l'industrie du blé, ou au rôle changeant de la Chine qui avait exprimé l'intention, il n'y a pas si longtemps, de devenir autosuffisante en matière de production de grains et qui représente aujourd'hui 60 p. 100 du commerce annuel mondial du soja importé au Canada. Le fait est que les marchés évoluent dans le monde entier et que c'est l'innovation qui nous permettra d'aller là où nous trouverons ces nouveaux débouchés.

Pour conclure, je veux passer brièvement au sujet de l'innovation. Il est important d'ajouter de la valeur à l'innovation pour améliorer l'efficacité. Comme je l'ai mentionné au début, les agriculteurs doivent limiter leurs coûts s'ils veulent être compétitifs. Peu importe que nous affrontions la concurrence sur le marché des produits de base ou sur le marché des ingrédients alimentaires, nous devons offrir des produits à des prix compétitifs par rapport à ceux de nos compétiteurs dans le monde entier. L'amélioration continue en vue d'obtenir des gains d'efficacité est la réalité dans tout secteur d'activité. Nous devons livrer plus à moindre coût.

Je veux mentionner brièvement quelques postes clés des coûts que les agriculteurs doivent supporter. Le transport est le premier poste. Pulse Canada a recommandé vivement au gouvernement de donner suite aux engagements qu'il a pris en vue de régler les problèmes de transport. Nous croyons que la stratégie est bonne et que le moment est venu de la mettre en œuvre.

Le deuxième poste concerne l'harmonisation des approches mondiales visant à protéger la santé humaine et l'environnement par la réglementation des pesticides. Nous croyons que le Canada est bien placé pour exercer un leadership à l'échelon mondial afin

really add to food insecurity and concern about price volatility. Again, this will need an investment in key agencies like PMRA, the Pest Management Regulatory Agency.

In conclusion, I would like to say that we need to change the way we look at food. Food can be central to our health care strategy and a major contributor to our environmental strategy. Investments in agricultural innovation, which means investments in research and in efforts to harmonize food policy, will be key to Canadian agriculture's future success and to Canada's approach to health care, as well as to the contribution that Canadians can make to the environment. Let us plan our destination. Once we have agreed on a destination, our focus for innovation will become clear.

In the material I have handed out to you, we have a wide range of information. Now, or at some future time, I would be happy to answer any questions that senators may have.

Richard Phillips, Executive Director, Grain Growers of Canada: Before I begin, I just want to thank the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry for having the foresight and the wisdom to study agriculture research and innovation in Canada. It is an area that the Grain Growers of Canada has advocated making a priority for many years. I see at least one senator nodding. I met with some of you on this issue.

I have been involved with the Grain Growers of Canada for five years. We represent the interests of tens of thousands of successful wheat, barley, oat, canola, corn, pulse, rye and triticale growers.

I have a farm at Tisdale, Saskatchewan, and I grew up watching black-and-white television and watching Mr. Mahovlich play hockey on CBC Saturday nights way back in the days. My mother is a big fan too.

Today I would like to raise three key areas important to research and innovation in agriculture in Canada, and one on international markets.

First, an increase in overall research funding is needed. Increased funding for agriculture research is one policy area where farmers from all parts of our country actually agree. I think those of you who have been around this committee understand that farmers are divided on many issues, but this is the one that unites all of us.

We do appreciate that the federal government has started putting more money into research in the last few years, and we also recognize there has been an effort through both science

de s'attaquer à quelques-uns des problèmes qui augmentent vraiment l'insécurité alimentaire et les préoccupations au sujet de la volatilité des prix. Une fois encore, cela nécessitera un investissement dans des agences clés comme l'ARLA, l'Agence de réglementation de la lutte antiparasitaire.

Pour conclure, j'aimerais dire que nous devons changer notre façon de voir les aliments. Les aliments peuvent être au cœur de notre stratégie en matière de soins de santé et un élément majeur de notre stratégie environnementale. Les investissements dans l'innovation agricole, c'est-à-dire les investissements dans la recherche et dans les mesures visant à harmoniser la politique alimentaire, seront essentiels au succès futur de l'agriculture canadienne et à l'approche du Canada à l'égard des soins de santé, de même qu'à la contribution que les Canadiens peuvent apporter à la protection de l'environnement. Planifions notre destination. Une fois que nous nous serons entendus sur une destination, les cibles que nous nous donnerons en matière d'innovation deviendront claires.

Dans le document que je vous ai remis, nous présentons un vaste éventail de renseignements. Je serai heureux de répondre, aujourd'hui ou plus tard, aux questions que les sénateurs peuvent avoir.

Richard Phillips, directeur exécutif, Les Producteurs de grains du Canada : Je veux tout d'abord remercier le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts d'avoir eu la prévoyance et la sagesse d'examiner la recherche et l'innovation en agriculture au Canada. Les Producteurs de grains du Canada ont recommandé d'en faire une priorité depuis de nombreuses années. Je vois au moins un sénateur hocher de la tête. J'ai rencontré quelques-uns d'entre vous à ce sujet.

Je travaille à l'association Les Producteurs de grains du Canada depuis cinq ans. Nous défendons les intérêts de dizaines de milliers de producteurs prospères de blé, d'orge, d'avoine, de canola, de maïs, de légumineuses, de seigle et de triticale.

J'ai une ferme à Tisdale, en Saskatchewan, et j'ai grandi en regardant la télévision en blanc et noir et M. Mahovlich jouer au hockey sur la chaîne CBC les samedis soirs il y a bien longtemps. Ma mère est aussi une grande partisane.

J'aimerais soulever aujourd'hui trois points importants pour la recherche et l'innovation en agriculture au Canada, et un point au sujet des marchés internationaux.

Premièrement, il faut augmenter le financement de la recherche dans son ensemble. L'augmentation du financement destiné à la recherche en agriculture est une orientation qui fait consensus parmi les agriculteurs de toutes les régions de notre pays. Je crois que ceux qui siègent à ce comité depuis un certain temps savent que les agriculteurs sont divisés sur de nombreux enjeux, mais c'est celui qui nous unit tous.

Nous sommes effectivement reconnaissants que le gouvernement du Canada a commencé à investir davantage en recherche depuis quelques années et nous sommes aussi conscients qu'il y a eu un

clusters and the Developing Innovative Agri-Products, DIAP, program to ensure that actual commodity associations are bringing more influence to bear on their research priorities.

The private sector is also a huge investor in research and innovation in Canada. It is primarily just in three areas. It is in corn, soybeans and canola. The public sector often does work on core agronomics and diseases where there may not be a commercial return and, without that return, there is limited incentive for the private sector to invest. These are all pieces of the puzzle, the private and public, but what we really need is a Canadian vision for agriculture research, a vision that looks beyond the next harvest. Recent issues like food prices, food safety, biofuels and sustainability have highlighted this need.

Canadian farmers today are producing more food with fewer resources than ever before. It has actually been new research discoveries and new technology that have made this possible, but Canada cannot risk losing its agricultural competitive edge.

The United Nations forum on food has said that farmers will need to produce as much food in the next 50 years as has been produced in the last 10,000 years. The world population is expected to expand to 9.1 billion from the current 6.8 billion, and yet Agriculture and Agri-Food Canada core research funding is far lower today than it was in 1994. Allowing for inflation, it would take an increased investment of \$26 million per year for 10 years — that is each and every year you would have to add \$26 million — to take us back to 1994 public research levels in Agriculture Canada.

An environment that encourages research and innovation and provides fair market access for our exports creates a competitive advantage for Canadian farmers, but we also realize the fiscal reality of trying to achieve a balanced budget in these turbulent times. The Grain Growers of Canada has a new proposal: Change Agriculture and Agri-Food Canada's accounting structure. Change the accounting for royalty income allocation within AAFC. Currently, income from successful innovation that comes back to AAFC goes into the departmental budget and displaces normal government funding.

I will go off the text for a second here. If an Agriculture Canada scientist develops a new variety of wheat or something on pulses for the food processors and it is privatized, royalty incomes come back to Agriculture Canada. Today, that goes into the agriculture budget, and that much less money comes in from the federal plans. We are saying that has to change. This is our suggestion for you.

effort par l'intermédiaire des grappes scientifiques et de l'Initiative de développement des produits agricoles innovateurs, le programme DPAI, pour faire en sorte que les associations de producteurs elles-mêmes exercent une plus grande influence sur leurs priorités de recherche.

Le secteur privé est aussi un énorme investisseur dans la recherche et l'innovation au Canada, mais ce, essentiellement dans trois domaines seulement, soit le maïs, le soja et le canola. Le secteur public travaille souvent sur des aspects agronomiques fondamentaux et des maladies qui n'offrent peut-être pas un rendement commercial, et sans ce rendement, le secteur privé a peu d'intérêt à investir. Ce sont là tous les morceaux du casse-tête, le public et le privé, mais nous avons vraiment besoin d'une vision canadienne de la recherche en agriculture, une vision qui porte plus loin que la prochaine récolte. Les enjeux récents comme les prix et la salubrité des aliments, les biocarburants et la viabilité ont mis en lumière ce besoin.

Les agriculteurs canadiens produisent aujourd'hui davantage d'aliments avec moins de ressources que jamais auparavant. Cette performance a été rendue possible par les découvertes et les nouvelles technologies issues de la recherche, mais le Canada ne peut risquer de perdre cet atout compétitif en agriculture.

Selon le Forum des Nations Unies sur l'alimentation, les agriculteurs devront produire autant d'aliments au cours des 50 prochaines années que la Terre en a produit au cours des 10 000 dernières années. La population mondiale devrait croître de 6,8 à 9,1 milliards d'habitants et pourtant, le financement qu'Agriculture et Agroalimentaire Canada accorde à la recherche fondamentale est beaucoup moins important qu'il ne l'était en 1994. En tenant compte de l'inflation, il faudrait majorer l'investissement de 26 millions de dollars par an pendant 10 ans — c'est-à-dire qu'il faudrait ajouter 26 millions de dollars année après année — pour nous ramener au niveau de la recherche publique de 1994 à Agriculture Canada.

Un environnement qui favorise la recherche et l'innovation et qui assure un accès équitable au marché pour nos exportations procure un avantage compétitif aux agriculteurs canadiens, mais nous sommes aussi conscients de la difficulté bien réelle d'essayer d'équilibrer le budget dans cette période agitée. Les Producteurs de grains du Canada ont une nouvelle proposition : modifier la structure comptable d'Agriculture et Agroalimentaire Canada. Modifier la comptabilité de l'affectation des redevances à AAC. Actuellement, le revenu tiré d'innovations fructueuses qui revient à AAC est incorporé au budget du ministère et remplace les crédits budgétaires réguliers.

Je vais m'écarter de mon texte pendant un instant. Si un chercheur d'Agriculture Canada met au point une nouvelle variété de blé ou quelque chose dans les légumineuses pour les transformateurs d'aliments et que la découverte est privatisée, les redevances reviennent à Agriculture Canada. Actuellement, ces sommes sont incorporées dans le budget du ministère et elles sont soustraites des affectations qui proviennent des plans fédéraux. Nous disons que cela doit changer. C'est la suggestion que nous vous faisons.

We suggest that, in the absence of increased direct federal contributions, at a minimum, the federal government should lock in the current AAFC research budget where it is today and then tie it to inflation.

Next, the government should allow all royalty streams generated by AAFC discoveries to be added on top of the AAFC research budget. This is a no-cost way to increase the Agriculture and Agri-Food Canada research budget. It is the royalties paid by whoever wants the discoveries that will increase the budget.

The other important effect of this would be to send a strong signal to AAFC scientists that if you discover value, you will recover value. If you work on projects that align with what farmers or food processors or end-use customers are looking for, then more money will flow back to your program. It is win-win.

I want to be clear with people. Let us say it was \$250 million today. We are saying let us lock that \$250 million in permanently, tied to inflation only, but then for all the discoveries that Agriculture Canada makes and privatizes, whether to grain farmers or oilseed farmers or food processors, all those royalty streams from good discoveries would flow back and increase the budget, rather than the government putting in all the cash itself to increase the budget. That is what we are suggesting to you for consideration.

One way or another, we would like to get back to those 1994 research levels.

I want to give you one example of public research in the field of nanotechnology on fertilizer. Work is being done to create "smart" fertilizers that seal themselves when there is too much water, thus preventing leeching into water systems or reducing the amount of product even needed on the fields. They take a granular fertilizer and coat it with the nanotechnology. The moment it senses there is too much rain falling, and in southern Manitoba, you would understand that, it would seal itself up and the fertilizer would not leech down into the soils but stay in the granules. Right now, it leeches in and you see issues in Lake Winnipeg and Save Lake Winnipeg and there is more hog manure coming in because there are too many nitrates and too much phosphates too going into the lake. This is a way we could actually apply less fertilizer and it would be there when the plants need it.

The other piece of this nanotechnology, and they are working on this at the university here in Ottawa, is they can set that up so that when the root tip actually touches the granular fertilizer, that is when it opens up and lets the fertilizer out. It only releases the fertilizer when the root tip actually touches it. Again, that prevents leaching. When I look at sustainability as one of your

Faute de contributions fédérales directes accrues, nous suggérons qu'au minimum, le gouvernement du Canada devrait fixer le budget de recherche d'AAC à son niveau d'aujourd'hui puis le lier à l'inflation.

Ensuite, le gouvernement devrait permettre l'ajout de toutes les redevances engendrées par les découvertes d'AAC pour compléter le budget de recherche du ministère. C'est un moyen sans incidence financière de majorer le budget de recherche d'Agriculture et Agroalimentaire Canada. Ce sont les redevances payées par quiconque veut exploiter les découvertes qui feront augmenter le budget.

L'autre effet important de cette mesure, c'est l'envoi d'un message clair aux chercheurs d'AAC : si vous découvrez une valeur, vous récupérez cette valeur. Plus vous travaillez sur des projets qui correspondent à ce dont les agriculteurs, les transformateurs d'aliments ou les consommateurs ont besoin, plus vous verrez un retour de fonds dans votre programme. Tout le monde y gagne.

Je veux que ce soit clair pour tous. Disons que le budget actuel est de 250 millions de dollars. Nous disons de le fixer en permanence à 250 millions de dollars, de le majorer seulement en fonction de l'inflation, mais ensuite, pour toutes les découvertes qu'Agriculture Canada fait et privatise, que ce soit auprès des producteurs de grains ou d'oléagineux ou des transformateurs d'aliments, toutes ces redevances provenant de découvertes utiles reviendraient et augmenteraient le budget, au lieu que ce soit le gouvernement qui doivent fournir tout l'argent lui-même pour augmenter le budget. C'est ce que nous vous suggérons.

D'une façon ou d'une autre, nous aimerions revenir aux niveaux du financement de la recherche de 1994.

Je veux vous donner un exemple de recherche publique dans le domaine de la nanotechnologie des engrais. Les chercheurs s'emploient à créer des engrais « intelligents » qui se scellent eux-mêmes lorsqu'il y a trop d'eau, pour empêcher ainsi le lessivage dans les bassins hydrographiques, voire réduire la quantité de produits qu'il faut répandre dans les champs. Ils prennent un engrais granulaire et le recouvrent de la nanotechnologie. Dès qu'elle sentirait qu'il y a trop de précipitations, et dans le sud du Manitoba, vous savez de quoi je parle, elle se scellerait et l'engrais ne serait pas lessivé dans le sol, il resterait dans les granules. Actuellement, l'engrais est lessivé et vous voyez les problèmes que cela cause au lac Winnipeg et Sauvons le lac Winnipeg et il y a davantage de purin de porc parce qu'il y a trop de nitrates et trop de phosphates dans le lac. Cela nous permettrait, de fait, d'appliquer moins d'engrais qui serait disponible lorsque les plantes en ont besoin.

L'autre élément de cette nanotechnologie, et les chercheurs travaillent là-dessus à l'université ici à Ottawa, ils peuvent faire en sorte que lorsque l'extrémité de la racine touche elle-même l'engrais granulaire, c'est alors que la granule s'ouvre et laisse sortir l'engrais. Elle ne libère l'engrais que lorsque l'extrémité de la racine lui touche. Une fois encore, cette solution empêche le

goals, I think this is the kind of research that could help us as Canadian farmers to be far more sustainable going forward. It also sells well out to the general public.

There are other options, going back to funding research again. As producers, we do not expect government to do everything for us. Are there other models out there that would put more money into research and attract private dollars as well? There is the option of a certified seed tax credit to encourage more use of new seed and end point royalties. Recent legislation before Parliament will strengthen the ability of farm groups to get check-offs. The Western Grains Research Foundation and the Canadian International Grains Institute are two important bodies out there where there has been a check-off taken off, but with the coming changes in grain marketing in Western Canada, we need to bring in new legislation to cover that off. We are hoping to actually widen that. Right now, there are a lot of loopholes where many farmers do not contribute to research, and we would like to see that broadened out because they are all gaining from that research.

We also think the federal government has a role in looking for ways to encourage private and public partnerships. That seems to work well in canola, corn and soybeans, but we do not see a lot of public-private partnerships in pulse crops or in the cereal grain sectors.

Finally, turning to international markets, we have been very happy with the current agriculture minister's commitment to opening markets through trade agreements, but, just as important, through ensuring market access. The Market Access Secretariat is a good example of the government helping us to keep trade flowing. A report was just tabled yesterday on the work being done, and perhaps the clerk could get copies of that report. I can certainly leave one with you. This should actually be distributed so everyone can look at the work being done, not only opening new markets but keeping our existing markets working so trade can continue to flow.

At the Grain Growers, we believe that the government does not owe farmers a living, but it does owe us a policy environment where we can make a living. Invest with us in research to keep us competitive, and invest in opening and maintaining markets. With your help and the right tools, the future of agriculture has never looked brighter.

The Chair: Thank you. We will now turn to questions from honourable senators.

lessivage. Quand je vois que la viabilité est l'un de vos objectifs, je pense que c'est le genre de recherche qui pourrait nous aider, comme agriculteurs canadiens, à être beaucoup plus écologiques. Cela se vend bien aussi au grand public.

Il y a d'autres options, si je reviens à la question du financement de la recherche. Comme producteurs, nous n'attendons pas du gouvernement qu'il se charge de tout pour nous. Y a-t-il d'autres modèles qui permettent d'investir plus d'argent dans la recherche et d'attirer aussi des fonds privés? Il y a l'option d'un crédit d'impôt pour les semences certifiées, pour favoriser l'utilisation accrue des nouvelles semences et l'augmentation des redevances par volume produit. Le projet de loi qui a été récemment présenté au Parlement renforcera la capacité des groupes agricoles d'obtenir des prélèvements de contributions. La Western Grains Research Foundation et l'Institut international du Canada pour le grain sont deux organes importants qui ont bénéficié d'un prélèvement, mais compte tenu des changements imminents de la mise en marché des grains dans l'Ouest canadien, nous devons adopter une nouvelle loi pour couvrir cet aspect. De fait, nous espérons l'élargir. Actuellement, beaucoup de lacunes permettent à de nombreux agriculteurs de ne pas contribuer à la recherche et nous aimerions élargir l'application parce que tous y gagnent.

Nous croyons aussi que le gouvernement du Canada a un rôle à jouer pour trouver des moyens de favoriser des partenariats publics et privés. Cela semble bien fonctionner pour le canola, le maïs et le soja, mais nous ne voyons pas beaucoup de partenariats publics-privés dans les secteurs des légumineuses ou des céréales.

Enfin, en ce qui concerne les marchés internationaux, nous étions très heureux de l'engagement que l'actuel ministre de l'Agriculture a pris d'ouvrir les marchés au moyen d'ententes commerciales et, ce qui est tout aussi important, en assurant l'accès aux marchés. Le Secrétariat à l'accès au marché est un bon exemple de l'aide que le gouvernement nous offre pour maintenir les échanges commerciaux. Un rapport vient d'être déposé hier sur les travaux accomplis et la greffière pourrait peut-être en obtenir des exemplaires. Je peux évidemment vous en laisser un. Il faudrait de fait le distribuer pour que tous puissent prendre connaissance du travail accompli, non seulement pour ouvrir de nouveaux marchés mais pour maintenir nos marchés actuels de façon que les échanges puissent se poursuivre.

Aux Producteurs de grains du Canada, nous croyons qu'il n'appartient pas au gouvernement du Canada de garantir un revenu aux agriculteurs, mais il lui appartient de créer un environnement stratégique qui nous permet de gagner notre vie. Investissez avec nous dans la recherche pour que nous restions compétitifs et investissez dans l'ouverture et le maintien de marchés. Avec votre aide et les bons outils, l'avenir de l'agriculture n'a jamais été aussi prometteur.

Le président : Je vous remercie. Nous passerons maintenant aux questions des honorables sénateurs.

[Translation]

Senator Robichaud: First, I would like to thank Mr. Phillips because, when he came to meet with me at the office, I asked him to submit to us some suggestions for our committee's future business. The list of suggestions he sent me has helped us determine the terms of our study. I want to thank you, and I hope you will be satisfied with the impact the committee has on research and innovation.

[English]

If royalties were put back into the budget of Agriculture and Agri-Food Canada, how much money would that be? I thought that the researchers got a patent on their work and most of the money went to private institutions, not to Agriculture and Agri-Food Canada.

Mr. Phillips: That is a good question. Right now, the agriculture budget would increase by \$5 million to \$6 million a year. That is the level of the current royalty stream coming into Agriculture and Agri-Food Canada that is displacing the dollar. We would anticipate that within 10 years that could be doubled or tripled if this were put in place. Scientists like to be published and recognized for their work. If they see a way to increase the budget for their research program through something like this, you will see a lot more motivation in the public service to do good work.

Royalties are negotiated. If a university discovers something or if Agriculture and Agri-Food Canada discovers something, they go to a private company and negotiate a profit or royalty sharing. A certain part comes back to the original innovator, which would be the university or Agriculture and Agri-Food Canada, and the private sector company would keep some of that when they sold the seed or processed the food. Currently, \$5 million to \$6 million a year would come to Agriculture Canada. That would grow quite quickly, we believe.

Senator Robichaud: It would accumulate over the year. You said there might be a lot more than that.

Mr. Phillips: Yes.

Senator Robichaud: You talked about smart fertilizer. Is it commercially available and, if not, how much more do we have to do?

Mr. Phillips: I will speculate and say that we are probably within five years of having this available if we continue the level of work that is going on today. In fact, I would encourage you to call the research scientist, Dr. Carlos Monreal, for the record, at Carleton University. We meet with him every two months. I would encourage you to have him come here to explain. Chemistry was never my strongest suit at university. The smart fertilizer technology is not far away.

Senator Plett: How is Grain Growers of Canada funded? Where does your funding coming from?

[Français]

Le sénateur Robichaud : J'aimerais tout d'abord remercier M. Phillips, parce que lorsqu'il était venu me rencontrer au bureau, je lui avais demandé de nous soumettre des suggestions pour les travaux futurs de notre comité. La liste de suggestions qu'il m'a fait parvenir nous a aidés à définir les termes de notre étude. Je vous remercie et j'espère que vous serez satisfait de l'impact que le comité aura sur la recherche et l'innovation.

[Traduction]

Si les redevances devaient être incorporées dans le budget d'Agriculture et Agroalimentaire Canada, combien d'argent cela représenterait-il? Je croyais que les chercheurs obtenaient un brevet sur leurs travaux et que la plus grande partie de l'argent allait à des institutions privées et non à Agriculture et Agroalimentaire Canada.

M. Phillips : C'est une bonne question. Actuellement, le budget du ministère de l'Agriculture augmenterait de 5 à 6 millions de dollars par an. C'est le niveau du poste actuel des redevances d'Agriculture et Agroalimentaire Canada qui remplace les crédits. Si cette mesure était instaurée, nous pensons qu'en 10 ans, ce montant pourrait doubler ou tripler. Les chercheurs aiment être publiés et reconnus pour leur travail. S'ils voient un moyen d'augmenter le budget destiné à leur programme de recherche grâce à une mesure du genre, vous verrez une motivation beaucoup plus grande dans la fonction publique à faire du bon travail.

Les redevances sont négociées. Si une université ou Agriculture et Agroalimentaire Canada fait une découverte, on s'adresse à une société privée et on négocie un partage des profits ou des redevances. Une partie revient à l'inventeur initial, en l'occurrence l'université ou Agriculture et Agroalimentaire Canada, et la société privée en garde une partie lorsqu'elle vend la semence ou transforme l'aliment. Actuellement, 5 à 6 millions de dollars reviendraient à Agriculture Canada. Nous croyons que ce montant augmenterait assez rapidement.

Le sénateur Robichaud : Cela s'accumulerait au cours de l'année. Vous dites qu'il pourrait y en avoir beaucoup plus.

M. Phillips : C'est exact.

Le sénateur Robichaud : Vous avez parlé d'engrais intelligents. Est-ce disponible sur le marché et sinon, combien de travail nous reste-t-il à faire?

M. Phillips : Je vais m'avancer en disant que nous sommes à environ cinq ans de l'arrivée sur le marché si nous maintenons l'intensité des travaux en cours. De fait, je vous encouragerais à communiquer avec le chercheur, Dr Carlos Monreal, à l'Université Carleton, pour obtenir sa version officielle. Nous le rencontrons aux deux mois. Je vous encouragerais à l'inviter pour vous expliquer la recherche. La chimie n'a jamais été mon fort à l'université. La technologie des engrais intelligents est à notre portée.

Le sénateur Plett : De quelle façon votre association, Les Producteurs de grains du Canada, est-elle financée? D'où provient votre financement?

Mr. Phillips: Most of our funding comes directly from the farm organizations that belong to us through the fees they pay to the GGC. We are made up of wheat growers, barley growers, the Alberta Barley Commission, all canola growers across Canada, the Alberta Oat, Rye and Triticale Association, the Prairie Oat Growers Association, the Manitoba Corn Growers Association and the Atlantic Grains Council. As well, when there is a convention, I can make a little money through sponsorships.

Senator Plett: How much of your money is spent on research and development? You have been talking about government spending money on research and development.

Mr. Phillips: My gross budget is in the area of \$200,000, which pays for my salary, my assistant and the office rent. I suppose I could take a pay cut and invest in research. Our association does not but my members put a lot of money into research. For example, the Alberta Pulse Growers would fund research directly with a check-off from the growers. The Saskatchewan, Manitoba, Alberta and Ontario canola growers would fund research directly with their check-offs. The Alberta Barley Commission funds a lot of research with its check-offs. Some farm groups are voluntary memberships and would not fund a lot of research. Producers are putting in tens of millions of dollars.

Senator Robichaud: When you say “tens of millions,” do you mean \$20 million or \$30 million or \$40 million? Do you have a figure?

Mr. Bacon: I can say that the pulse industry alone through farmer check-offs is spending more than \$10 million a year on research. In Saskatchewan, it is a mandatory non-refundable 1 per cent levy; Manitoba is 0.5 per cent and Alberta is 1 per cent but refundable. The rules differ by province but farmers currently pay a levy on wheat and barley sales that goes into research. There are significant investments. I do not have the number adding canola, wheat, barley and pulses together.

Mr. Phillips: Canola would be more than pulses.

Senator Plett: Further to that, you said that it is set by province, and yet you are a Canadian organization. Why would you not set the same standards for all provinces?

Mr. Bacon: Pulse Canada receives its funding from the provincial groups. These check-offs are set up under provincial legislation. Basically, we do not invest, but how much does Pulse Canada invest in research? The answer is nothing because all of those investments are made by Manitoba or Saskatchewan pulse growers directly. You can see in our annual report the contributions by province and that we get a significant amount of our funding from the federal government. Some of the

M. Phillips : La plus grande partie de notre financement provient directement des organisations agricoles membres, des cotisations qu'elles versent à l'association. Nous sommes composés de producteurs de blé, de producteurs d'orge, de l'Alberta Barley Commission, de tous les producteurs de canola du Canada, de l'Alberta Oat, Rye and Triticale Association, de la Prairie Oat Growers Association, de la Manitoba Corn Growers Association et de l'Atlantic Grains Council. En outre, lorsque nous organisons un congrès, je peux faire un peu d'argent avec des commandites.

Le sénateur Plett : Combien d'argent consacrez-vous à la recherche et au développement? Vous avez parlé d'investissements de l'État dans la recherche et le développement.

M. Phillips : Mon budget brut est d'environ 200 000 \$, qui paie mon salaire, celui de mon adjointe et le loyer du bureau. Je suppose que je pourrais amputer mon salaire et investir dans la recherche, notre association ne le fait pas, mais nos membres investissent beaucoup dans la recherche. Par exemple l'Alberta Pulse Growers Association finance directement la recherche par une contribution des producteurs. Les producteurs de canola de la Saskatchewan, du Manitoba, de l'Alberta et de l'Ontario financent directement la recherche par leurs contributions. L'Alberta Barley Commission finance beaucoup de recherches par ses contributions. Dans certains groupes agricoles, les affiliations sont volontaires et ils ne financent pas beaucoup de recherches. Les producteurs investissent des dizaines de millions de dollars.

Le sénateur Robichaud : Quand vous dites « des dizaines de millions », voulez-vous dire 20, ou 30, ou 40 millions de dollars? Avez-vous un chiffre?

M. Bacon : Je peux dire qu'à lui seul, grâce aux contributions des agriculteurs, le secteur des légumineuses dépense plus de 10 millions de dollars par an pour la recherche. En Saskatchewan, il y a un prélèvement obligatoire non remboursable de 1 p. 100; il est de 0,5 p. 100 au Manitoba et de 1 p. 100 en Alberta, mais dans ce dernier cas, il est remboursable. Les règles varient d'une province à une autre mais les agriculteurs paient actuellement un prélèvement sur les ventes de blé et d'orge qui est investi dans la recherche. Il s'agit d'investissements considérables. Je n'ai pas le chiffre si nous additionnons le canola, le blé, l'orge et les légumineuses.

M. Phillips : Le chiffre pour le canola serait plus élevé que pour les légumineuses.

Le sénateur Plett : Pour clarifier, vous dites que le taux est fixé par la province et pourtant, vous êtes une organisation canadienne. Pourquoi n'établiriez-vous pas la même norme pour toutes les provinces?

M. Bacon : Pulse Canada reçoit son financement des groupes provinciaux. Ces contributions sont établies dans la législation provinciale. Essentiellement, nous n'investissons pas, mais quelle somme Pulse Canada investit-elle dans la recherche? La réponse est zéro, parce que tous ces investissements sont faits directement par les producteurs de légumineuses du Manitoba ou de la Saskatchewan. Vous pouvez voir dans notre rapport annuel les contributions selon la province et qu'une part importante de notre

innovative work we have done on human health and environmental sustainability is funded under Growing Forward, the agriculture policy framework that is a federal-provincial-territorial responsibility.

Senator Plett: My next question is around genetically engineered grains. In 1997, 0.01 per cent of the total harvest of soybeans was genetically engineered. In 2007, 62.5 per cent of the soybean harvest in Canada was genetically engineered. Why was there an increase? Where are we going with this? What other grains are genetically engineered in Canada?

Mr. Phillips: Soybeans have increased just like canola increased. Canola would probably show you the same numbers. As a producer, one main reason is that we can now keep the weeds out of the fields. Before we used to have to apply Treflan, which is a chemical to control weeds in canola. It had to be worked at right angles into the soil four to five inches deep and 48 hours apart. I grew up with clouds of dust billowing down the field around my tractor as I tried to work it into the soil. It dried out the soil and the soil erosion and wind erosion were incredible losses. With the genetically engineered seed that is resistant to spray, we can seed the crop and spray afterwards to control all the weeds. This greatly increases the yield and has allowed canola to expand into areas where we never could before because the soil-based herbicides were very limited in the weeds they could control. Therefore the acreage has expanded a lot.

There still is a substantial number of non-genetically modified soybeans grown in Canada as well. Certain markets will pay a premium for them. For example, the Japanese or Europeans will pay farmers a premium price, maybe as much as \$1 per bushel more, to grow those beans free of GM crops for shipping to those markets where they are sensitive to it. Most of the soybeans go into the feed market, where they are not concerned about whether the feed is GM or non-GM.

Senator Plett: Does the fact that we are genetically engineering our grains allow us not to summerfallow, whereby we do not plant a crop for one year in order to regenerate the land?

Mr. Phillips: Yes, it does. On our farm, when we grew up, if we wanted to grow canola seed, we would often summerfallow the land one year in advance to try to kill as many weeds as possible because the chemicals at that time only killed a limited number. You tried to clean your fields up. As a result we had more summerfallow and, due to that, more water and wind erosion.

financement provient du gouvernement du Canada. Une partie des travaux innovateurs que nous avons menés sur la santé humaine et la viabilité environnementale est financée sous l'égide de Cultivons l'avenir, le cadre de la politique agricole qui est une responsabilité fédérale-provinciale-territoriale.

Le sénateur Plett : Ma prochaine question concerne les grains génétiquement modifiés. En 1997, 0,01 p. 100 de la récolte totale de soja était génétiquement modifiée. En 2007, cette proportion était passée à 62,5 p. 100 au Canada. Comment expliquer cette augmentation? Vers quoi nous dirigeons-nous? Quels autres grains sont génétiquement modifiés au Canada?

M. Phillips : La proportion a augmenté pour le soja tout comme pour le canola. Les chiffres seraient probablement similaires pour le canola. Comme producteur, l'une des principales raisons, c'est que nous pouvons désormais nous débarrasser des mauvaises herbes. Dans le passé, nous devions appliquer du Treflan, un produit chimique pour lutter contre les mauvaises herbes dans les champs de canola. Il fallait le faire pénétrer à angle droit dans le sol à quatre ou cinq pouces de profondeur et à 48 heures d'intervalle. J'ai grandi entouré de nuages de poussière qui s'élevaient en tourbillon dans le champ autour de mon tracteur tandis que j'essayais de l'appliquer. Le produit asséchait le sol et l'érosion du sol et l'érosion par le vent engendraient des pertes incroyables. Avec la semence génétiquement modifiée qui est résistante à la pulvérisation, nous pouvons ensemercer le champ et pulvériser par la suite pour contrôler toutes les mauvaises herbes ce qui augmente grandement le rendement et nous a permis d'étendre la culture du canola à des endroits où nous n'aurions jamais pu le faire auparavant parce que les herbicides à base de terre ne pouvaient contrôler qu'un nombre très limité de mauvaises herbes. La superficie ensemençée a donc beaucoup augmenté.

On cultive encore aussi une quantité considérable de soja non génétiquement modifié au Canada. Certains marchés paieront un supplément pour se le procurer. Par exemple les Japonais ou les Européens paieront un supplément aux agriculteurs, peut-être jusqu'à un dollar de plus du boisseau, pour cultiver ces fèves sans OGM et les expédier vers ces marchés où ils y sont sensibles. La plus grande partie du soja est destinée au marché des aliments du bétail où ils ne se préoccupent pas de savoir s'il y a des OGM ou non.

Le sénateur Plett : Le fait que nous utilisons des grains génétiquement modifiés ne nous permet-il pas d'éviter de laisser des champs en jachère, de ne pas ensemercer pendant un an pour laisser le sol se régénérer?

M. Phillips : Oui, c'est vrai. Sur notre ferme dans notre enfance, si nous voulions cultiver du canola, nous laissions souvent le champ en jachère l'année précédente pour essayer de tuer le plus possible les mauvaises herbes parce que les produits chimiques à l'époque n'en tuaient qu'un nombre limité. Il fallait essayer de nettoyer nos champs. Par conséquent, nous laissions davantage de champs en jachère et cela étant, l'érosion par l'eau et le vent était plus prononcée.

Mr. Bacon: I want to highlight the role that development of a viable pulse industry in Western Canada had in reducing summerfallow acres there. Different crops use water in different ways. Pulse crops tend to use water on the shallow layer of soil. There are many factors, whether it be genetically modified crops like canola, changes in tillage equipment, movement from reduced tillage to zero tillage, direct seeding, or the suite of farm chemicals that are available to Canadians now, that have helped farmers make a much better environmental statement about their farming operations. It is a combination of many factors, including the development of tools like genetically modified crops.

Senator Plett: You were talking about transportation as a key area, and you said that Pulse Canada is strongly urging government to get on with the commitments made on March 18. Can you tell us what those commitments were?

Mr. Bacon: Yes. The first and foremost commitment was that shippers would have the right to a service-level agreement. Legislation would be drafted to give them both that right and the right to a dispute settlement mechanism, if shippers and carriers are not able to come to an agreement. There was discussion about having enhanced public sector reporting of some of the key measurements of transportation efficiency. There was discussion about having a facilitator appointed to get into the discussion about service-level agreements and also to take a special focus on what we can do to enhance the entire transportation supply chain.

At a recent transportation conference in Winnipeg, it was noted that vessel demurrage charges were three times higher than they were the previous year and five times higher than average. The issue here is these costs of inefficiencies are borne by farmers. We, as the shipping community, not only within agriculture but also with a broad coalition of rail shippers, have supported the government's action to make some changes, so that we can take a systematic approach to looking at how we can ring additional efficiencies out of the transportation system. The shipping community has been very supportive of the March 18 announcement, and we are encouraging government to get on with the commitment of action that they made at that time.

Senator Mercer: I just wanted to follow up on our comment about transportation of pulse products. I also sit on the Standing Senate Committee on Transport and Communications. A few years ago we did a study on containerization. When we met with pulse people at the time, the single biggest problem was the availability of clean, empty cars at the right place at the right time. Another concern was filling them, particularly at the Port of Vancouver. Every time I have met anyone in the pulse business since then, I keep asking the same question. Has it improved? The

M. Bacon : Je veux mettre en lumière le rôle que le développement d'une industrie viable des légumineuses dans l'Ouest canadien a joué pour y réduire la superficie en jachère. Différentes cultures utilisent l'eau de façon différente. Les cultures de légumineuses ont tendance à utiliser l'eau de la couche supérieure du sol. De nombreux facteurs, que ce soit les cultures génétiquement modifiées comme le canola, les modifications de la machinerie pour le travail du sol, la transition du travail réduit du sol à la culture sans labour, le semis direct, ou tous les produits chimiques agricoles auxquels les Canadiens ont désormais accès, ont aidé les agriculteurs à rendre leurs exploitations agricoles beaucoup plus respectueuses de l'environnement. C'est une combinaison de nombreux facteurs, dont le développement d'outils comme les cultures génétiquement modifiées.

Le sénateur Plett : Vous parliez du transport comme d'un domaine clé et vous avez dit que Pulse Canada recommande vivement au gouvernement de donner suite aux engagements pris le 18 mars. Pouvez-vous nous dire en quoi consistaient ces engagements?

M. Bacon : Bien sûr. Le premier engagement, et le plus important, c'était que les expéditeurs auraient droit à une entente sur le niveau de service. Un projet de loi serait rédigé pour leur donner ce droit et le droit à un mécanisme de règlement des différends, si les expéditeurs et les transporteurs ne réussissaient pas à s'entendre. Il avait été question de renforcer la déclaration au secteur public de quelques-unes des mesures essentielles de l'efficacité des transports. Il avait été question de désigner un modérateur pour participer à la discussion sur les accords relatifs au niveau de service et pour accorder aussi une attention particulière à ce que nous pouvons faire pour améliorer la chaîne d'approvisionnement du transport dans son ensemble.

Lors d'un récent congrès du secteur du transport à Winnipeg, il a été mentionné que les frais de surestaries étaient trois fois plus élevés que l'année précédente et cinq fois plus élevés que la moyenne. Le problème ici, c'est que ce sont les agriculteurs qui supportent ces coûts d'inefficacité. En tant que communauté d'expéditeurs, non seulement dans le domaine agricole mais aussi de concert avec une vaste coalition d'expéditeurs par rail, nous avons souscrit à l'intervention du gouvernement pour changer la situation, pour que nous puissions adopter une approche systématique à la recherche de moyens qui nous permettraient de tirer d'autres gains d'efficacité du système de transport. La communauté des expéditeurs a très bien accueilli l'annonce du 18 mars et nous encourageons le gouvernement à donner suite à l'engagement d'agir qu'il avait pris à l'époque.

Le sénateur Mercer : Je veux simplement revenir sur notre observation au sujet du transport des légumineuses. Je siège aussi au Comité sénatorial permanent des transports et des communications. Nous avons examiné la conteneurisation il y a quelques années. Quand nous avons rencontré des représentants de l'industrie des légumineuses à l'époque, le plus grand problème était la disponibilité de voitures vides et propres au bon endroit et au bon moment. Une autre préoccupation concernait leur remplissage, en particulier au port de Vancouver.

issue, as you know, was that as the products sit on the dock in Vancouver, they are losing quality for every hour and every day that they do so. If we wait too long, by the time it gets to India and China it is nothing but expensive animal feed.

Mr. Bacon: The industry has continued to evolve since we appeared before the Senate Transport Committee. One thing we have seen remarkable growth in is that pulses are now shipped in bulk to port position. They are then stuffed into maritime containers at port positions because the big challenge was to get enough equipment on the Prairies to fill them.

I just wanted to cite why the pulse industry is very motivated to have changes in transportation. Container vessels leaving from Canadian ports routinely overbook by 40 per cent to ensure that they can sail with a full vessel. Given the lack of reliability of the entire supply chain, they are overbooking by 40 per cent. This means that companies who are trying to get products on boats are often told that the boat is full. Our goal is to improve the efficiency of the entire system. Can you imagine if we followed the same kind of statistical reporting with airlines? The lack of predictability, the transportation time variability and the way that both things manifest themselves in poor system performance are really the key to what we are getting at. I want to relate a quick story. I was fortunate to be invited to witness part of the Canada-Colombia free trade agreement, the notification of the effective date. It was interesting to hear one of the Colombian importers say, "The 15 per cent tariff advantage you have over the U.S. has to be taken into consideration with your lack of reliability as a supplier. Even though you have a tariff advantage, it does not mean you are a preferred supplier because you are not seen as a reliable supplier of product." This is a message we have received all over the world. That is why the shipping community is united in saying that we can do better. We have a sophisticated system that is underperforming.

Senator Mercer: Mr. Phillips, I want to talk a bit about your idea on royalties. I think it is fascinating. I am not so sure I want to see it all go into the general revenue of Agriculture Canada. I would be more interested in perhaps looking at a scheme where we put some of it into an endowment for the future. I remind everyone that, in 1930, three doctors in Toronto invented pabulum at the Hospital for Sick Children. That one invention funded

Depuis, chaque fois que je rencontre un représentant du secteur des légumineuses, je pose toujours la même question : « La situation s'est-elle améliorée? » Comme vous le savez, le problème tenait au fait que lorsque les produits restent sur le quai à Vancouver, leur qualité se détériore heure après heure, jour après jour. Si nous attendons trop longtemps, lorsqu'ils arrivent en Chine ou en Inde, ce ne sont rien de plus que des aliments du bétail coûteux.

M. Bacon : L'industrie a continué d'évoluer depuis que nous avons comparu devant le Comité sénatorial des transports. Un aspect pour lequel nous avons vu une croissance remarquable, c'est que les légumineuses sont désormais expédiées en vrac aux installations portuaires. Elles sont ensuite transférées dans les conteneurs maritimes aux installations portuaires parce que le plus grand défi consistait à amener suffisamment d'équipement dans les Prairies pour les remplir.

Je veux simplement mentionner pourquoi l'industrie des légumineuses tient autant à modifier les transports. Les navires porte-conteneurs qui quittent les ports canadiens font régulièrement des surréservations de l'ordre de 40 p. 100 pour garantir qu'ils peuvent partir avec une pleine cargaison. Étant donné le manque de fiabilité de la chaîne d'approvisionnement dans son ensemble, ils surréservent de 40 p. 100. Cela signifie qu'on dit souvent aux entreprises qui essaient d'embarquer leurs produits sur des navires que le navire est plein. Notre objectif est d'améliorer l'efficacité du système dans son ensemble. Pouvez-vous vous imaginer si nous avions le même genre de rapport statistique avec les transporteurs aériens? Le manque de prévisibilité, la variabilité des délais de transport et la façon dont ces deux choses se manifestent dans le mauvais rendement du système sont vraiment essentiels pour comprendre ce que nous voulons dire. Je vais vous relater rapidement un cas vécu. J'ai eu la chance d'être invité à assister à une partie des négociations relatives à l'accord de libre-échange entre le Canada et la Colombie, au sujet de la notification de la date effective. Il était intéressant d'entendre l'un des importateurs colombiens dire : « L'avantage tarifaire de 15 p. 100 dont vous jouissez par rapport aux États-Unis doit être mis dans la balance avec votre manque de fiabilité comme fournisseur. Même si vous jouissez d'un avantage tarifaire, cela ne signifie pas que vous êtes un fournisseur privilégié parce que vous n'avez pas la réputation d'être fiable comme fournisseur de produits. » C'est un message que nous avons reçu partout dans le monde. C'est pourquoi la communauté des expéditeurs s'unit pour dire que nous pouvons faire mieux. Nous avons un système sophistiqué mais sous-performant.

Le sénateur Mercer : Monsieur Phillips, je veux revenir un peu sur votre idée concernant les redevances. Je pense que c'est fascinant. Je ne suis pas sûr que je veuille voir toutes les redevances aller dans les recettes générales d'Agriculture Canada. Ce serait peut-être plus intéressant de penser à un système dans lequel nous en verserions une partie dans un fonds de dotation pour l'avenir. Je rappelle à tous qu'en 1930, trois médecins de

pediatric research for 25 years. The royalties from that invention helped to establish one of the most successful medical foundations in the country, the Hospital for Sick Children Foundation.

Do you think we could generate enough revenue via the royalties if half of them were to go into the general revenue of Agriculture Canada and the other half were to be put into an endowment fund? We would have some target that we would want to get to, whether it be \$500 million or \$100 million. The endowment would be for when we come into those lean years where the patent may run out and we have nothing coming on stream for a while, so that we do not lose the research ability because we have spent all funds as we have received them.

Mr. Phillips: I think we are probably open to suggestions. In my discussion with Agriculture and Agri-Food Canada, they said that some of that might even have to go to the general overhead and administration. It will not go just to the researchers because someone has to do payroll for the research program and there is other overhead administration. They said they would probably not see 100 per cent anyway. We would be open for suggestions on that. I do not know what the model is, but I think that if we sat down with Agriculture Canada and the farm groups we could come up with something. I like the idea to keep setting some aside for the lean years. It is the principle of Joseph, actually.

[Translation]

Senator Rivard: Mr. Phillips, in your presentation, you say you would like the federal government to go back to making research and development grants at the 1994 level and then adjust them on the basis of the cost of living. Could you give me an approximate idea, when, for example, you spend a dollar on innovation, what percentage does the federal government represent compared to your industry? Do the provincial governments have research and development programs as well?

[English]

Mr. Phillips: It depends on the province, but Saskatchewan, Alberta and Manitoba do some variety testing. They will take the different varieties of wheat and grow them in different parts of the province. Then farmers can come out to the fields or see the records to see which varieties yield better in which parts of the province. Provinces put in money. The farmers put in a lot of money. The actual oilseed crushers put in money for research as well.

The federal government puts in money. The federal government's piece is public research. The global numbers are large, but then it is not all just for the grain farmers. Agriculture Canada does a lot of work on the supply management industries.

Toronto ont inventé le pablum à l'Hôpital pour enfants malades. Cette invention a financé la recherche pédiatrique pendant 25 ans. Les redevances de cette invention ont aidé à mettre sur pied l'une des fondations médicales les plus prospères du pays, la Fondation de l'Hôpital pour enfants malades.

Croyez-vous que nous pourrions générer suffisamment de revenus au moyen des redevances si la moitié était versée dans le budget général d'Agriculture Canada et l'autre moitié dans un fonds de dotation? Nous pourrions fixer une cible que nous voudrions atteindre, que ce soit 500 millions ou 100 millions de dollars. Le fonds de dotation serait utile quand nous arriverions dans ces années creuses où les brevets expireraient et nous n'aurions pas de rentrées d'argent pendant un certain temps, afin que nous ne perdions pas la capacité de recherche parce que nous aurions dépensé tous les fonds au fur et à mesure.

M. Phillips : Je crois que nous sommes probablement ouverts aux suggestions. Dans ma discussion avec Agriculture et Agroalimentaire Canada, ils ont dit qu'une partie de ces fonds devront même être affectés aux frais généraux et à l'administration. Les fonds n'iront pas seulement aux chercheurs parce que quelqu'un doit préparer la paie pour le programme de recherche et il y a d'autres frais généraux. Ils ont dit qu'ils ne verraient probablement pas la totalité de ces fonds de toute façon. Nous serions ouverts aux suggestions à ce sujet. Je ne sais pas en quoi consiste le modèle, mais je crois que si nous étions assis à la même table avec Agriculture Canada et les groupes agricoles, nous pourrions trouver une solution. J'aime l'idée d'en mettre une partie de côté pour les années maigres. C'est le principe de Joseph, en fait.

[Français]

Le sénateur Rivard : Dans votre présentation, monsieur Phillips, vous souhaitez que le gouvernement fédéral revienne faire des subventions en recherche et développement au niveau de 1994 et rajuster ensuite selon l'augmentation du coût de la vie. Pourriez-vous me donner une idée approximative, lorsque par exemple vous dépensez un dollar en innovation, quel pourcentage représente le fédéral comparativement à votre industrie? Est-ce que des gouvernements provinciaux ont des programmes de recherche et développement également?

[Traduction]

M. Phillips : Cela dépend de la province, mais la Saskatchewan, l'Alberta et le Manitoba font des essais de variétés. Ils prennent les différentes variétés de blé et les cultivent dans différentes régions de la province puis les agriculteurs vont dans les champs ou examinent les registres pour déterminer quelles variétés donnent un meilleur rendement dans quelles régions de la province. Les provinces investissent de l'argent. Les agriculteurs investissent beaucoup d'argent. Les tritrateurs d'oléagineux eux-mêmes investissent beaucoup d'argent dans la recherche également.

Le gouvernement du Canada investit de l'argent. La partie du gouvernement va dans la recherche publique. Au total, les chiffres sont considérables, mais cet investissement n'est pas destiné qu'aux producteurs de grains. Agriculture Canada fait beaucoup

They do research on chickens and turkeys and dairy and feed rations. They do a wide range of work. It is not all just for us. I do not have the exact number in my head as to what percentage of the overall budget is just for grains, though.

[Translation]

Senator Rivard: Can we say, for example, that 75 per cent of what you invest in research and development comes from the federal government? Is it an exaggeration to think that three-quarters is provided by the federal government?

[English]

Mr. Phillips: I will just have to make a commitment to get back to you and provide that information. I do not know off the top of my head. I would have to find out how much out of the budget is just for grains and then add up how much the canola people are putting in, the pulse, flax, barley and oats. We have a lot of check-offs, and I would have to add that up. I will make a commitment to get that back to you. I am sorry that I do not have that tonight.

[Translation]

Senator Rivard: Earlier you mentioned Colombia, among others. Would your biggest client be Asia, South America or the United States, for example, or do you export virtually around the world?

[English]

Mr. Bacon: I can answer for the pulse industry. Our single largest customer is India. China has emerged as our second largest customer. A small number of countries account for a vast majority of sales. About 75 per cent of five countries would represent 75 per cent of total exports, but the total list is 150 countries. It also varies by crop. The largest market for beans will be the U.S., followed by the U.K. For peas, it is India. If you add them all together, India is our largest customer.

Mr. Phillips: For a lot of the other crops, the United States still remains one of our largest and most important customers.

Senator Mahovlich: You mentioned that the world population will be 9.1 billion 50 years from today, and it is 6.8 billion right now.

Mr. Phillips: It will be 9.1 billion in 2050.

Senator Mahovlich: India seems to increase, so there will be a larger demand for the products that we serve India. Is the government aware of this? It looks like we are on a roll. We have great potential here, and we should go forward and invest in what will happen in the future, I think. You have a heck of a good argument.

de recherche sur les secteurs soumis à la gestion de l'offre. Ils font de la recherche sur le poulet et la dinde, la production laitière et les rations du bétail. Ils ont un vaste éventail d'activités. Ça ne se limite pas à nous. Je n'ai pas toutefois en tête le chiffre exact quant au pourcentage du budget global qui est réservé aux grains.

[Français]

Le sénateur Rivard : Peut-on penser, par exemple, que 75 p. 100 de ce que vous investissez en recherche et développement viennent du fédéral? Est-ce exagéré de penser que les trois quarts sont fournis par le fédéral?

[Traduction]

M. Phillips : Je vais devoir simplement prendre l'engagement de vous revenir là-dessus pour vous fournir cette information. Je n'ai pas le chiffre en tête. Il faudrait que je détermine quelle part du budget est réservée aux grains, puis que j'additionne le montant que les gens du secteur du canola investissent, puis des légumineuses, du lin, de l'orge et de l'avoine. Nous avons beaucoup de contributions et il faudrait que je les additionne toutes. Je prends l'engagement de vous revenir là-dessus. Je suis désolé de ne pas pouvoir vous répondre ce soir.

[Français]

Le sénateur Rivard : Plus tôt, vous avez mentionné, entre autres, la Colombie. Est-ce que votre plus gros client serait par exemple l'Asie, l'Amérique du Sud ou les États-Unis, ou exportez-vous presque partout dans le monde?

[Traduction]

M. Bacon : Je peux répondre pour le secteur des légumineuses. Notre plus grand client est l'Inde. La Chine a émergé comme notre deuxième plus grand client. Un petit nombre de pays représentent la grande majorité des ventes. Environ 75 p. 100 de cinq pays représenteraient 75 p. 100 des exportations totales, mais la liste totale compte 150 pays. Cela varie aussi selon la culture. Le plus grand marché pour les fèves est les États-Unis, suivi du Royaume-Uni. Pour le pois, c'est l'Inde. Si vous les additionnez tous ensemble, l'Inde est notre plus grand client.

M. Phillips : Pour plusieurs des autres cultures, les États-Unis demeurent encore l'un de nos plus gros et de nos plus importants clients.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez mentionné que la population mondiale atteindra 9,1 milliards d'habitants dans 50 ans et qu'elle se situe actuellement à 6,8 milliards.

M. Phillips : Elle atteindra 9,1 milliards en 2050.

Le sénateur Mahovlich : La population de l'Inde semble croître, il y aura donc une demande plus importante pour les produits que nous fournissons à l'Inde. Le gouvernement en est-il conscient? Il me semble que nous sommes sur une lancée. Nous avons un grand potentiel ici, et nous devrions aller de l'avant et investir dans l'avenir, à mon avis. Vous avez un fichu de bon argument.

Mr. Bacon: Completely. There is a growing world population and, from an environmental perspective, we do not need to be clearing more forests or breaking more grassland to feed them. What we do need, in my view, is a more intense agricultural production, which means we have to use all of the available tools. We need to address the needs of North Americans and the affluent world, but we also play a big role in providing food assurance and food security for the developing world. As I said in my presentation, we have both a return on investment from a humanitarian perspective as well as addressing the needs of the developed world.

Mr. Phillips: It is also using the resources very carefully. We cannot continue to keep over-fertilizing and seeing stuff wasted. Those days will come to an end. The cost of the inputs continues to rise. It is also using the water wisely. In Canada, we are blessed with a relatively abundant rainfall. We are well positioned going forward in that we do not have to fight for water in this country, like other places do.

Senator Mahovlich: What country is our largest competitor? Would it be Brazil?

Mr. Bacon: It will depend on which crop you are talking about.

Senator Mahovlich: I am talking about total exports.

Mr. Bacon: The United States is one of the biggest because of their corn and soy production. In agricultural exports, you are probably looking at the United States. Brazil will be a major competitor in the international soybean markets.

Senator Mahovlich: We do have large ground to cover here. We have more potential here, do we not, given the size of our country?

Mr. Phillips: I think all the good land is being farmed now. In Brazil, they are still opening up tens of thousands of acres.

Senator Mahovlich: They are cutting down forests.

Mr. Phillips: They also have grasslands that they are working up. It is not all the Amazon. They have big, huge areas of just grassland that have traditionally been pastured that they are opening up at well. It is not all forests. They have a lot of other good land. In Canada, the good land is all being farmed. Can we produce more with what we have? The investment in research and innovation is what brings that about. We simply cannot farm more acres to produce more food like they can in Brazil.

Senator Mahovlich: It is like the Holland Marsh in Ontario. We are limited to the Holland Marsh. We cannot expand, and that section is developed.

M. Bacon : Tout à fait. La population mondiale augmente et, d'un point de vue environnemental, nous n'avons pas besoin de déboiser davantage ni de convertir plus de prairies à la culture pour la nourrir. À mon avis, ce que nous devons faire, c'est intensifier la production agricole, ce qui signifie que nous devons utiliser tous les outils disponibles. Nous devons satisfaire aux besoins des Nord-Américains et du monde riche, mais nous devons aussi jouer un grand rôle en matière d'assurance de la sécurité alimentaire pour le monde en développement. Comme je l'ai dit dans mon exposé, nous devons obtenir un rendement de nos investissements d'un point de vue humanitaire et satisfaire aux besoins du monde développé.

M. Phillips : Il faut aussi utiliser les ressources avec beaucoup de prudence. Nous ne pouvons continuer à surfertiliser ni à gaspiller des denrées. Cette époque sera bientôt révolue. Le coût des intrants continue d'augmenter. Il faut aussi utiliser l'eau sagement. Au Canada, nous jouissons de précipitations relativement abondantes. Nous sommes bien placés, en ce sens que nous n'avons pas à nous battre pour avoir de l'eau ici, contrairement à d'autres pays.

Le sénateur Mahovlich : Quel pays est notre plus grand compétiteur? S'agirait-il du Brésil?

M. Bacon : Cela dépend de quelle culture vous parlez.

Le sénateur Mahovlich : Je parle des exportations totales.

M. Bacon : Les États-Unis sont l'un de nos plus grands compétiteurs à cause de la production de maïs et de soja. Par rapport aux exportations agricoles, le titre revient probablement aux États-Unis. Le Brésil sera un grand compétiteur sur les marchés internationaux du soja.

Le sénateur Mahovlich : Nous avons effectivement beaucoup de terrain à couvrir ici. Nous avons beaucoup de potentiel ici, n'est-ce pas, étant donné la taille de notre pays?

M. Phillips : Je pense que toutes les bonnes terres sont actuellement en production. Au Brésil, ils ouvrent encore des dizaines de milliers d'acres.

Le sénateur Mahovlich : Ils déboisent des forêts.

M. Phillips : Ils ont aussi des prairies qu'ils convertissent à la culture. Cela ne se résume pas à l'Amazonie. Ils ont de grandes, d'énormes superficies de prairies qui ont été laissées dans le passé en pâturage et qu'ils convertissent également à la culture. Il n'y a pas que des forêts. Ils ont beaucoup d'autres terres arables. Au Canada, les terres arables sont toutes en exploitation. Pouvons-nous produire davantage avec ce que nous avons? C'est l'investissement dans la recherche et l'innovation qui nous permettra de le faire. Nous ne pouvons pas cultiver simplement davantage d'acres pour produire davantage d'aliments comme ils peuvent le faire au Brésil.

Le sénateur Mahovlich : C'est comme le marais Holland, en Ontario. Nous sommes limités au marais Holland. Nous ne pouvons pas agrandir, et cette section est développée.

Mr. Bacon: I think it is interesting to see that China is making massive infrastructure investments in Africa, and there is work in our sector to produce yellow peas in Africa. There is a big push to increase pulse production in Eastern Europe, because some of these great grasslands of the steppe area have been underutilized for the last 25 years. There are areas where production can be increased as well. As Canadian agriculture, we can think about how we will remain competitive. We are not the lowest-cost producer in the world. I do not think that is a goal we should strive for. That is why, in my presentation, I wanted to talk about what the focus is going to be and how we differentiate ourselves from the low-cost competition. Farmers will not be profitable if we have to be the low-cost supplier of food to the world. We will always need to be competitive in commodity markets, but we need to think about what our unique angle will be to carve out our own niche in the food industry.

Senator Eaton: I am sorry I was late. I was at a transportation caucus advisory meeting, which was very much apropos of what you are talking about.

Give us some good stories of what we have come up with or what Canadian research has produced in the last 10 years in terms of new products.

Mr. Phillips: Actually, there have been quite a number of the wheat varieties. We grow a lot of wheat in Western Canada, and a lot of those wheat varieties originated from Agriculture and Agri-Food Canada research. In fact, if you go back a little bit further, almost all the original canola genetics actually came from Agriculture and Agri-Food Canada too. They have done a lot of that core research, and then they will licence that out, and maybe a private sector will take it and add on to it. That is what the farmers will buy in the end. In some cases, in the cereal grains, it is just Agriculture Canada. All the oat varieties, virtually all the varieties of barley and a lot of the varieties of wheat are all from Agriculture Canada.

Senator Eaton: Are you working with universities?

Mr. Phillips: Yes, and universities work together. At the University of Saskatchewan, the university and Agriculture and Agri-Food Canada are located so close together it is almost one.

Mr. Bacon: I would like to highlight some of our gains in the area of knowledge in terms of consumption of food products and the positive impact that they have had on human health. In the package of material that the clerk was given, we have highlighted some of the roles that increased pulse consumption can have in weight management, cardiovascular disease and diabetes. I think that while farmers would be very pleased to hear about the stories

M. Bacon : À mon avis, il est intéressant d'observer que la Chine fait des investissements massifs dans l'infrastructure en Afrique, et il y a des travaux dans notre secteur en vue de produire des pois jaunes en Afrique. De grandes pressions s'exercent pour augmenter la production de légumineuses en Europe de l'Est, parce qu'une grande partie de ces grandes prairies de la steppe a été sous-utilisée depuis les 25 dernières années. Il y a des régions où il est aussi possible d'augmenter la production. Par rapport à l'agriculture canadienne, nous pouvons réfléchir à ce qui nous permettra de rester compétitifs. Nous ne sommes pas les producteurs aux coûts les plus faibles au monde. À mon avis, ce n'est pas l'objectif que nous devrions viser. C'est pourquoi, dans mon exposé, j'ai voulu parler des priorités futures et de la façon dont nous pouvons nous distinguer de la compétition à faible coût. Les agriculteurs ne feront pas de profit si nous devons être le fournisseur d'aliments à faible coût sur les marchés mondiaux. Nous devons toujours être compétitifs sur les marchés des produits de base, mais nous devons réfléchir à la perspective particulière que nous adopterons pour nous tailler un créneau dans l'industrie alimentaire.

Le sénateur Eaton : Je suis désolée d'être en retard. J'étais à une réunion consultative du caucus des transports, ce qui est très à propos, vu ce dont vous parlez.

J'aimerais que vous nous citiez quelques bons exemples de ce que nous avons trouvé ou de ce que la recherche canadienne a produit au cours des 10 dernières années en fait de nouveaux produits.

M. Phillips : Évidemment, il y a eu un nombre assez important de variétés de blé. Nous cultivons beaucoup de blé dans l'Ouest canadien et un bon nombre de ces variétés de blé proviennent des laboratoires d'Agriculture et Agroalimentaire Canada. De fait, si vous remontez un peu plus loin, presque toute la génétique du canola original venait effectivement d'Agriculture et Agroalimentaire Canada aussi. Ils ont fait une grande partie de cette recherche fondamentale, puis ils ont accordé des licences et il peut arriver qu'une entreprise du secteur privé la prenne et continue de la développer. C'est ce que les agriculteurs achètent au bout du compte. Dans certains cas, par rapport aux grains céréaliers, tout vient d'Agriculture Canada. Toutes les variétés d'avoine, presque toutes les variétés d'orge et beaucoup de variétés de blé viennent toutes d'Agriculture Canada.

Le sénateur Eaton : Collaborez-vous avec des universités?

M. Phillips : Oui, et les universités travaillent ensemble. À l'Université de la Saskatchewan, l'université et Agriculture et Agroalimentaire Canada sont si proches qu'on pourrait presque dire qu'ils ne font qu'un.

M. Bacon : J'aimerais m'étendre sur quelques-uns de nos grains, dans le domaine du savoir en fait de consommation de produits alimentaires et des effets positifs qu'ils ont eus sur la santé humaine. Dans le dossier d'information que la greffière a reçu, nous avons décrit quelques-uns des rôles que la consommation accrue de légumineuses peut avoir par rapport à la gestion du poids, les maladies cardiovasculaires et le diabète. À

where research has benefited them, I think Canadians in general will perhaps be more interested in talking about some of the opportunities to be looking at Canadian agricultural products to improve health and the environment.

Senator Eaton: Does that mean you will change — and I am not a scientist — the molecular structure of some of the pulses or some of the grains to have less starch or more vitamin D? In other words, look at what they have done to milk. Are those directions you are taking research?

Mr. Bacon: Right now, the research is just with the product that we have. I talked in my presentation about reformulating food products that Canadians are already eating, simple reformulations to increase protein and fibre levels. We are working from the understanding of human nutrition that we have now. A great deal of research is needed because you will need to be very clear that if you are increasing a certain component, you are not having any detrimental unintended side effects.

The good news just with the products we have is that we can make a difference. However, as you point out, there are many examples in the food industry where we have increased certain components associated with positive health outcomes.

Mr. Phillips: In terms of what you are asking about, much of the work in wheat, barley, pulses and oats is not about molecular engineering but about old-fashioned plant breeding. They almost hand select the plants that have the traits they want.

Senator Eaton: You have heard the Prime Minister and Minister Ritz talk about free trade. They are keen to develop free trade agreements with China and India; and the EU is in negotiation right now. Do we have things that will create trade barriers and make it difficult to negotiate in terms of the way we farm pulses or grains?

Mr. Bacon: You are asking questions that are very important to our industry. We have been long-time advocates and supporters of bilateral trade agreements to ensure that Canada has access equal to that of other exporting nations. For example, last January the Prime Minister was in Morocco to launch free trade discussions. Effective January 1, 2012, Canadian peas will be at a 30 per cent tariff disadvantage and Canadian lentils at a 2.8 per cent tariff disadvantage.

Senator Eaton: The disadvantage is to whom?

Mr. Bacon: To the Americans, who have negotiated a Free Trade Agreement with Morocco. This is why we have to level the playing field. Non-tariff trade barriers give us the most grief on a day-to-day basis, for example, differences in global food policy. Maximum residue levels allowed from crop protection products,

mon avis, si les agriculteurs étaient très heureux d'entendre parler des cas où la recherche leur a été bénéfique, je crois que les Canadiens en général seront peut-être plus intéressés de parler de certaines possibilités d'étudier comment les produits agricoles canadiens peuvent améliorer la santé et l'environnement.

Le sénateur Eaton : Est-ce que cela signifie que vous modifierez — et je ne suis pas une scientifique — la structure moléculaire de certaines légumineuses ou de certains grains pour réduire leur teneur en amidon ou augmenter leur teneur en vitamine D? Autrement dit, voyez ce qu'ils ont fait avec le lait. Est-ce que ce sont là les directions dans lesquelles vous orientez la recherche?

M. Bacon : Pour le moment, la recherche se limite aux produits que nous avons. J'ai parlé dans mon exposé de la reformulation de produits alimentaires que les Canadiens consomment déjà, des reformulations simples en vue d'augmenter la teneur en protéines et en fibres. Nous travaillons à partir de la compréhension de la nutrition humaine que nous avons maintenant. Il faudra beaucoup de recherche parce qu'il faudra que ce soit très clair que si vous augmentez un certain élément, vous n'allez pas entraîner des effets secondaires indésirables.

La bonne nouvelle, c'est que nous pouvons faire une différence simplement avec les produits que nous avons. Toutefois, comme vous le soulignez, il y a de nombreux exemples dans l'industrie de l'alimentation où nous avons augmenté certains éléments liés à des effets positifs sur la santé.

M. Phillips : Par rapport à votre question, une grande partie des travaux sur le blé, l'orge, les légumineuses et l'avoine n'a rien à voir avec le génie moléculaire, mais bien avec la bonne vieille sélection végétale. Ils sélectionnent pratiquement à la main les plants qui présentent les traits souhaités.

Le sénateur Eaton : Vous avez entendu le premier ministre et le ministre Ritz parler du libre-échange. Ils tiennent à conclure des accords de libre-échange avec la Chine et l'Inde et des négociations avec l'UE sont en cours. Avons-nous des choses qui créeront des obstacles au commerce et qui compliqueront les négociations par rapport à la façon dont nous cultivons les légumineuses ou les grains?

M. Bacon : Vous posez des questions très importantes pour notre industrie. Nous sommes des défenseurs et des partisans de longue date des accords commerciaux bilatéraux pour garantir que le Canada jouit du même accès que les autres nations exportatrices. Par exemple, le premier ministre était au Maroc en janvier dernier pour lancer des négociations sur le libre-échange. À compter du 1^{er} janvier 2012, les pois canadiens seront désavantagés par un tarif de 30 p. 100 et les lentilles canadiennes, par un tarif de 2,8 p. 100.

Le sénateur Eaton : Désavantagés par rapport à qui?

M. Bacon : Par rapport aux Américains qui ont négocié un accord de libre-échange avec le Maroc. C'est pourquoi nous devons uniformiser les règles du jeu. Les obstacles commerciaux non tarifaires nous occasionnent le plus d'ennuis au quotidien, par exemple les différences en matière de politique alimentaire

pesticides, are an enormous challenge. This is why I believe that agencies like the Pest Management Regulatory Agency, under Health Canada, need to be given additional funding so they can play a leadership role internationally in working toward global joint reviews of new registrations and ensure that we have the entire world working together to remove some of these non-tariff trade barriers.

Senator Eaton: Is it a kind of certification?

Mr. Bacon: Yes. The Codex Alimentarius Commission is the international body designed to establish international plant quality standards. Unfortunately, Codex is years and years behind. Thirteen of seventeen products we use in lentils do not have a Codex standard, which creates great uncertainty in a trade environment. To use a specific example, if you were exporting lentils to India, our biggest customer, and you found residue of a product that is commonly used, what is the legal framework to determine whether the product is in compliance? India references a Codex standard and Codex does not have one.

Our concern is that this adds risk to trade — the trade takes risk premiums — and that means farmers in Canada are affected and consumers in India are affected. We are trying to identify all of these non-tariff trade barriers and a strategy to deal with them.

Senator Eaton: Where does Codex operate out of?

Mr. Bacon: The Codex Alimentarius Commission is a joint agency of the Food and Agriculture Organization of the United Nations and the World Health Organization and is headquartered in Rome. It was set up in the 1960s. There are some clear things that could be done to bring Codex up to a standard where they could play a much more vital and vibrant role internationally. This is an issue for the plant industry as well as the meat industry.

Senator Eaton: Could you send the committee a list of recommendations on how we could update Codex or push to do that?

Mr. Bacon: Absolutely. We could include the role that Canadian agencies can play and where our investment in funding in terms of driving those costs out of the system could help. We would be glad to do that.

Senator Mercer: If my memory serves me correctly, Canada played a key role in the establishment of this back in the 1960s, did they not?

Mr. Bacon: I am not sure.

mondiale. Les niveaux maximums de résidus de produits phytosanitaires autorisés, par exemple les pesticides, représentent un énorme défi. C'est pourquoi je crois que des agences comme l'Agence de réglementation de la lutte antiparasitaire, sous l'égide de Santé Canada, doivent recevoir des fonds additionnels parce qu'elles peuvent jouer un rôle de leadership sur la scène internationale en vue de soumettre les nouvelles homologations à des examens communs mondiaux et faire en sorte que le monde entier travaille de concert pour éliminer une partie de ces obstacles commerciaux non tarifaires.

Le sénateur Eaton : S'agit-il d'une forme de certification?

M. Bacon : Oui. La Commission du Codex Alimentarius est l'organe international chargé d'établir les normes internationales de qualité des végétaux. Malheureusement, le Codex a beaucoup d'années de retard. Treize des 17 produits que nous utilisons dans la culture des lentilles n'ont pas de norme dans le Codex ce qui crée une grande incertitude dans un contexte commercial. Pour vous donner un exemple concret, si nous exportons des lentilles vers l'Inde, notre plus grand client, et que nous découvrons des résidus d'un produit couramment utilisé, quel cadre juridique permet de déterminer si le produit est conforme? L'Inde se réfère à une norme du Codex et le Codex n'en a pas.

Notre crainte, c'est que tout cela ajoute un risque dans les échanges commerciaux —le commerce exige des primes de risque —, ce qui signifie que les agriculteurs au Canada sont touchés et que les consommateurs en Inde sont aussi touchés. Nous essayons de recenser tous ces obstacles au commerce non tarifaire et d'établir une stratégie pour les contrer.

Le sénateur Eaton : Où le Codex est-il situé?

M. Bacon : La Commission du Codex Alimentarius Commission est un organisme mixte de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, la FAO, et de l'Organisation mondiale de la santé. Elle a son siège social à Rome. Elle a été créée dans les années 1960. Des mesures simples permettraient de mettre le Codex aux normes et, ainsi, de jouer un rôle beaucoup plus décisif et dynamique sur la scène internationale. C'est un enjeu pour l'industrie des végétaux et l'industrie de la viande.

Le sénateur Eaton : Pourriez-vous faire parvenir au comité une liste de recommandations sur la façon dont nous pourrions mettre à jour le Codex ou exercer des pressions à cette fin?

M. Bacon : Absolument. Nous pourrions inclure le rôle que des organismes canadiens peuvent jouer et les domaines dans lesquels notre investissement visant à éliminer ces coûts du système pourrait être utile. Nous serions heureux de le faire.

Le sénateur Mercer : Si ma mémoire ne me fait pas défaut, le Canada a joué un rôle de premier plan dans la création de cet organisme dans les années 1960, n'est-ce pas?

M. Bacon : Je n'en suis pas sûr.

Senator Mercer: It seems to me that Agriculture Canada and Health Canada played a key role in establishing this.

The Chair: Witnesses, when you want to provide documents to answer questions, please do so through the clerk of the committee.

Senator Fairbairn: As you probably know, Mr. Phillips, I am from Southern Alberta in the foothills of the Rockies and surrounded by everything else. When you spoke at the beginning, it sounded as though all the doors were opening down on the ground to try to lift this up, probably with your help and wanting to be with you. Are you doing a great deal of that kind of thing off the ground, maybe towards universities? An area like Lethbridge is just itching to get into this kind of initiative. The kinds of things that are happening are a little different each year, particularly when there are mountains and rivers and valleys. Does much of that come out regularly with people who can understand that they could help and be part of what you are trying to do? Is it working well in that area of Canada?

Mr. Phillips: Lethbridge does have a large Agriculture and Agri-Food Canada research centre. When I was double-checking numbers, I phoned a senior person in that research station to verify my numbers on the \$5 million to \$6 million of royalty income. Within our organization, we have the Alberta winter wheat producers and Lethbridge is a big centre for research on that. We have the Alberta Pulse Growers, the Alberta Barley Commission, the Alberta Oat, Rye and Triticale Association and Alberta Canola Growers. In Alberta, it is interesting because even though people grow canola, corn and all the private sector crops, farmers like going down to Lethbridge. When they hear stuff from an Agriculture and Agri-Food Canada scientist, they are perceived as being a neutral voice of authority. All of my member groups work closely to have good relationships with the university and with the Agriculture and Agri-Food Canada centre in Lethbridge. We work hard at that.

Senator Fairbairn: Thank you, and keep going; I am sure they will too.

Senator Duffy: This is a fascinating subject. One of the issues that we have to deal with is food safety. I have heard you talk about some of the improvements that have been made in productivity and the various scientific advances that have made our agriculture so productive and an industry that we are so proud of.

In the past, people talked about genetic modification. Some of the more extreme elements in our society referred to the products of GM as FrankenFoods. What is your assessment of that kind of campaign against genetically modified foods? Where is it today?

Le sénateur Mercer : Il me semble qu'Agriculture Canada et Santé Canada avaient joué un rôle de premier plan dans la mise sur pied de cet organisme.

Le président : Messieurs les témoins, lorsque vous voulez fournir des documents pour répondre aux questions, veuillez le faire par l'entremise de la greffière du comité.

Le sénateur Fairbairn : Comme vous le savez probablement, monsieur Phillips, je viens du Sud de l'Alberta dans les contreforts des Rocheuses, une région entourée par tout le reste. Quand vous avez parlé au début, vous donniez l'impression que toutes les portes s'ouvraient sur le terrain pour essayer de faire avancer les choses, probablement avec votre aide et celle de ceux qui veulent vous appuyer. Avez-vous beaucoup d'activités de ce genre sur le terrain, peut-être avec des universités? Une région comme Lethbridge meurt d'envie de s'engager dans ce genre d'initiative. Les genres de choses qui arrivent sont un peu différentes chaque année, en particulier quand il y a des montagnes, des rivières et des vallées. Est-ce que cela ressort régulièrement avec les gens qui peuvent comprendre qu'ils pourraient aider et participer à ce que vous essayez de faire? Est-ce que cela fonctionne bien dans cette région du Canada?

M. Phillips : Lethbridge a effectivement un grand centre de recherche d'Agriculture et Agroalimentaire Canada. Pour vérifier mes chiffres, j'ai téléphoné à un responsable de cette station de recherche pour ce que j'avançais au sujet des cinq à six millions de dollars de redevances. Au sein de notre organisation, nous avons les producteurs de blé d'hiver de l'Alberta et Lethbridge est un centre de recherche important sur cette culture. Nous avons les Alberta Pulse Growers, l'Alberta Barley Commission, l'Alberta Oat, Rye and Triticale Association et les Alberta Canola Growers. En Alberta, c'est intéressant parce que même si les gens cultivent du canola, du maïs et toutes les autres cultures dans le secteur privé, les agriculteurs aiment aller à Lethbridge. Quand ils entendent parler un chercheur d'Agriculture et Agroalimentaire Canada, ils ont l'impression d'entendre une voix objective qui fait autorité. Tous mes groupes membres travaillent fort pour entretenir de bonnes relations avec l'université et avec le centre d'Agriculture et Agroalimentaire Canada à Lethbridge. Nous travaillons dur sur cela.

Le sénateur Fairbairn : Je vous remercie, et continuez. Je suis sûre qu'ils feront de même.

Le sénateur Duffy : C'est un sujet fascinant. La sécurité alimentaire est l'un des enjeux dont nous devons nous occuper. Je vous ai entendus parler des améliorations qui ont été apportées en matière de productivité et des différentes percées de la recherche qui ont permis à notre agriculture d'être si productive et de créer une industrie dont nous sommes si fiers.

Dans le passé, il a été question des modifications génétiques. Certains des éléments les plus extrêmes de notre société ont qualifié les produits génétiquement modifiés d'aliments Frankenstein. Que pensez-vous des campagnes de cet ordre

Have you been able to reassure those who were scared by this kind of tactic that in fact modification of genetics is a positive for our agricultural sector?

Mr. Phillips: It is hard to convince everyone. The phrase “genetically modified,” even to me, does not sound right. That is an issue. Have we convinced the people who are really opposed? No. Are we going to? Probably not. We look at what consumers are doing. Yes, there is some growth in farmers markets. Some people want that; and some people buy organic. When you go to a farmer’s market, you see people with a couple of bags of carrots. When you go to any of the big grocery stores, you see people coming out with cartloads of them. Consumers, even if they are polled, say they do not want GM foods when purchasing for their families, but price and quality are considerations. Whether it came from a GM product or not is far down the list of priorities that most consumers would place on that. In that way, we have made pretty good progress.

Mr. Bacon: Pulse crops are not genetically modified anywhere in the world, so I am not here representing a GM industry. As Canadians and people around the world, we can have a large amount of trust in the science behind the valuation that goes on before these products are ever released. Frankly, they are far more closely evaluated and tested than some traditional plant breeding methods, which include mutagenesis, which involves the use of radiation and chemicals to change genetic structures. We have a set of odd standards in that traditional plant breeding includes things like mutagenesis, which is not as carefully tested as intentional genetic modification.

I like to phrase the discussion around this in terms of a social responsibility to feed 7 billion people today, which is headed to 9 billion in the future. When we already have 1 billion of them chronically under-nourished and a planet with limited resources, my personal view is that we have to use all available tools to feed a growing world population in a sustainable way. This will require us to use genetic modification and any other tool that is available. We need to have the sound science systems in place, and we do. We need to continually work to ensure that our food is safe.

I agree with Mr. Phillips. It is difficult to change people’s minds about these issues, just as it is difficult to convince them that food that was subjected to pesticides in its production is safe. Yet there is a very large body of evidence to say that we have a very good regulatory system in that area as well. If you have trust

contre les aliments génétiquement modifiés? Quelle est la situation aujourd’hui? Avez-vous réussi à rassurer ceux qui avaient été effrayés par ce genre de tactiques en leur montrant que, de fait, la modification génétique est positive pour notre secteur agricole?

M. Phillips : Il est difficile de convaincre tout le monde. Même pour moi, l’expression « génétiquement modifié » ne sonne pas bien. C’est un problème. Avons-nous convaincu les opposants farouches? Non. Allons-nous réussir à le faire? Probablement pas. Nous analysons ce que les consommateurs font. Oui, il y a une certaine croissance des marchés de producteurs. C’est ce que certains consommateurs veulent et certains consommateurs achètent biologique. Quand vous allez à un marché de producteurs, vous voyez des gens repartir avec quelques sacs de carottes. Quand vous allez à l’une ou l’autre des grosses épiceries, vous voyez les gens sortir avec des paniers d’épicerie remplis. Si on leur pose la question, les consommateurs disent qu’ils ne veulent pas d’aliments génétiquement modifiés lorsqu’ils font des achats pour leur famille, mais le prix et la qualité sont des facteurs. Que cela vienne d’un produit génétiquement modifié ou non est assez loin dans la liste des priorités de la plupart des consommateurs. À cet égard, nous avons fait d’assez bons progrès.

M. Bacon : Les cultures de légumineuses ne sont pas génétiquement modifiées où que ce soit dans le monde, donc je ne représente pas ici une industrie de produits génétiquement modifiés. Les Canadiens et les gens dans le monde entier peuvent avoir une grande confiance dans la science qui sous-tend l’évaluation qui se fait avant que la mise en marché de ces produits soit autorisée. Franchement, ils sont évalués et testés de façon beaucoup plus approfondie que certaines des méthodes de sélection végétale traditionnelles, ce qui comprend la mutagenèse, qui comporte l’emploi de radiations et de produits chimiques pour modifier les structures génétiques. Nous avons un ensemble de normes bizarres, en ce sens que la sélection végétale traditionnelle englobe des choses comme la mutagenèse, qui n’est pas testée avec autant de soin que la modification génétique intentionnelle.

J’aime bien encadrer la discussion sur ce point dans le contexte de la responsabilité sociale de nourrir sept milliards d’habitants aujourd’hui, en allant vers neuf milliards à l’avenir. Quand nous avons déjà un milliard d’habitants qui souffrent de malnutrition chronique et une planète aux ressources limitées, je suis personnellement d’avis que nous devons utiliser tous les outils à notre disposition pour nourrir une population mondiale croissante d’une façon durable. Pour ce faire, nous devons utiliser la modification génétique et tous les autres outils disponibles. Nous devons avoir des systèmes scientifiques solides, et nous en avons. Nous devons sans cesse nous employer à garantir que nos aliments sont sûrs.

Je suis d’accord avec M. Phillips. Il est difficile de changer ce que les gens pensent sur ces points, tout comme il est difficile de les convaincre que des aliments qui ont reçu des pesticides au cours de leur production sont sûrs. Pourtant, il y a une très grande somme de preuves qui dit que nous avons un très bon régime

in global regulatory systems, then you have to look at risk from the perspective of knowing that there is science all over the world that is designed to ensure that the product and the output are safe.

Senator Duffy: I was intrigued to hear you talk about how developments have reduced erosion. Erosion by wind and water is a major concern, not only in the west but also in the east. That, from what you tell me, has dramatically improved as well.

Mr. Bacon: We have undertaken a few pilot projects. We are involved in some global sustainability initiatives. There is a keystone project out of the U.S. that looks at five major sustainability metrics and scores where we were 15 years ago and where we are now in terms of water quality, erosion, organic matter in the soil, et cetera. We have shown improvement in all of those areas. It is the equipment we are using, the technology we have access to and the diversification of our cropping system. We have a very good environmental story to tell regarding food production in Canada. I think we can even do a better job in terms of environmental sustainability by changing what people eat. The more pulses we eat the better environmental story we have.

Mr. Phillips: The wheat people might not agree.

Because of the new technologies and the way we farm now with minimum tillage, we are not burning nearly the fossil fuels that we used to burn. We used to go over the fields three or four times with our tractors before the ground was fit to seed. Now we go over once. Our fuel bills are a fraction of what they were even 10 years ago.

Mr. Bacon: Pulses use half the non-renewable fuel energy of other annual crops. This is because of my comment on the use of solar power to produce nitrogen fertilizer. It is a fact. If we want to talk about improving the sustainability story of canola, canola grown in rotation with pulses is where you get the gains. This is not entirely about a pro-pulse commercial. You are judged by the company you keep, and crops grown alongside pulses have a better environmental story. This has been a marketing advantage for Canadian wheat in Europe, where McDonald's sets certain standards. The reason we are doing pilot projects with Unilever, Sustainable Food Lab and others is because a growing number of food companies around the world have said that they want to reduce their environmental footprint by 50 per cent in the next five years. By 2025, all of their raw ingredients will be sustainably sourced. We are trying to position Canadian agriculture to take advantage of that and to fully understand the contribution that these diversified cropping systems can have to ensure that the

réglementaire dans ce domaine également. Si vous faites confiance aux régimes réglementaires globaux, vous devez alors examiner le risque en sachant que des recherches sont menées dans le monde entier afin de garantir que le produit et la production sont sûrs.

Le sénateur Duffy : Cela m'intrigue de vous entendre parler de la façon dont les nouvelles pratiques ont réduit l'érosion. L'érosion par le vent et l'eau est une préoccupation majeure, non seulement dans l'Ouest mais également dans l'Est. Selon ce que vous me dites, la situation s'est radicalement améliorée sur ce point également.

M. Bacon : Nous avons mené quelques projets pilotes. Nous participons à des initiatives mondiales sur le développement durable. Il y a un projet clé aux États-Unis qui examine cinq grands indicateurs de la viabilité et les évaluations d'où nous en étions il y a 15 ans et d'où nous en sommes actuellement par rapport à la qualité de l'eau, l'érosion, les matières organiques dans le sol, et cetera. Nous constatons des améliorations dans tous ces domaines. C'est grâce à l'équipement que nous utilisons, à la technologie à laquelle nous avons accès et à la diversification de notre système cultural. Nous avons une très bonne histoire environnementale à raconter concernant la production d'aliments au Canada. Je crois que nous pouvons même faire mieux sur le plan du respect de l'environnement en changeant ce que les gens consomment. Plus nous consommerons de légumineuses, mieux l'environnement s'en portera.

M. Phillips : Les gens du secteur du blé pourraient ne pas être d'accord avec vous.

Grâce aux nouvelles technologies et à notre façon actuelle de cultiver avec un travail minimal du sol, nous sommes loin de consommer les carburants fossiles que nous consommons auparavant. Dans le passé, nous devions parcourir les champs trois ou quatre fois avec nos tracteurs pour préparer le sol à l'ensemencement. Aujourd'hui, nous ne le faisons qu'une fois. Nos factures de carburant ne représentent qu'une fraction de ce qu'elles étaient il y a 10 ans.

M. Bacon : La culture des légumineuses utilise la moitié de l'énergie non renouvelable comparativement aux autres cultures annuelles. J'en reviens à mon observation sur l'utilisation de l'énergie solaire pour produire les engrais azotés. C'est un fait. Si nous voulons parler de l'amélioration du dossier environnemental du canola, la culture du canola en alternance avec des légumineuses, voilà la façon de faire des gains. Il ne s'agit pas entièrement d'un commercial pro-légumineuses. S'il est vrai qu'on nous juge en fonction de nos fréquentations, les cultures qu'on fait pousser en parallèle de légumineuses ont un meilleur bilan environnemental. C'est un atout pour la commercialisation du blé canadien en Europe, où McDonald's fixe certaines normes. Nous menons des projets pilotes avec Unilever, Sustainable Food Lab et d'autres parce qu'un nombre grandissant de compagnies du secteur de l'alimentation dans le monde entier ont dit vouloir réduire leur empreinte environnementale de 50 p. 100 au pour des cinq prochaines années. D'ici 2025, tous leurs ingrédients de base

measurement systems are in place. I believe that Canadian agriculture needs to take advantage of environmental sustainability, because it will position us in the world as a preferred supplier.

Mr. Phillips: I want to follow up on what Mr. Bacon is saying. It does not just apply to the canola in rotation, but also to the wheat and barley. What Mr. Bacon means when he talks about solar-powered nitrogen is that if you grow a pulse crop, they actually create nitrogen and leave nitrogen in the soil. That means I can reduce the amount of fertilizer I, as a farmer, have to apply next year. This leads to farming more sustainably by the measures. That is why we are getting the marketing advantages.

Senator Robichaud: Do I understand that there is less resistance to GMOs in certain parts of the world, like Europe?

Mr. Phillips: In Europe there is still a fair amount of resistance. You can be shipping a boatload of wheat, but there might be some GM corn dust or canola seeds or something like that, especially on the feed side. Europe has actually just moved to create a low-level presence policy that will allow small amounts of GM in their feed industry. We are actually pushing for that to apply to human food as well because zero is a small number when you are working in a grain elevator. There are always a couple of kernels that leak or blow around or are on your farm. That is some of the work we are doing to keep trade going, to try to negotiate a low-level presence policy. When we were complaining about Europe's policies, they asked what we have. We did not have a policy either.

Canada is in the final stages now, having public meetings across the country, to put in place our own low-level presence policy as to what is acceptable if something comes in that has not been approved yet. I am not sure I am answering.

Senator Robichaud: I see.

Mr. Phillips: If you are asking where the major areas of acceptance are, they are in Canada, the United States and a lot of Latin America. In Southeast Asia, people are eating canola, corn and all sorts of crops. The major resistance, I would say, is in Europe and within upper-strata income groups in North America who can afford to pay premiums for what they want.

proviendront de sources respectueuses de l'environnement. Nous essayons de créer pour l'agriculture canadienne les conditions qui lui permettront d'en tirer parti et de saisir parfaitement la contribution que ces systèmes culturels diversifiés peuvent apporter afin de garantir que les systèmes de mesure sont en place. Je crois que l'agriculture canadienne doit tirer parti de l'importance accordée au respect de l'environnement, parce que nous aurons ainsi dans le monde entier le statut de fournisseur privilégié.

M. Phillips : Je veux revenir sur ce que dit M. Bacon. Cela ne s'applique pas qu'à la culture du canola en alternance, cela s'applique aussi au blé et à l'orge. Ce que M. Bacon veut dire lorsqu'il parle d'azote alimenté à l'énergie solaire, c'est que si vous cultivez des légumineuses, vous créez en fait de l'azote qui reste dans le sol. Cela signifie que je peux réduire la quantité d'engrais que, comme agriculteur, je dois appliquer l'année suivante. Ainsi, les mesures montrent une agriculture plus durable. C'est pourquoi nous en tirons des dividendes à l'heure de la mise en marché.

Le sénateur Robichaud : Dois-je comprendre qu'il y a moins de résistance aux OGM dans certaines parties du monde, comme l'Europe?

M. Phillips : Il y a encore passablement de résistance en Europe. Vous pouvez expédier du blé par bateau rempli à ras bord, mais il pourrait y avoir un peu de poussière de blé ou des semences de canola génétiquement modifié ou quelque chose comme ça, en particulier s'il s'agit de grains de provende. De fait, l'Europe vient de prendre des mesures en vue de créer une politique sur la présence de traces qui autorisera de petites quantités d'OGM dans l'industrie des aliments du bétail. Nous exerçons des pressions pour que cette politique s'applique aussi aux aliments destinés à la consommation humaine parce que zéro est un petit chiffre quand vous travaillez dans un élévateur à grains. Il y a toujours quelques grains qui s'échappent ou qui sont poussés par le vent ou sur votre ferme. C'est une partie du travail que nous faisons pour maintenir les échanges commerciaux, pour essayer de négocier une politique sur la présence de traces. Quand nous nous sommes plaints des politiques de l'Europe, ils nous ont demandé ce que nous avons comme politique. Nous n'avons pas de politique non plus.

Au Canada, nous en sommes aux dernières étapes, après avoir tenu des assemblées publiques à la grandeur du pays, pour mettre en place notre propre politique sur la présence de traces afin de déterminer ce qui est acceptable si l'on trouve quelque chose qui n'a pas encore été approuvé. Je ne sais pas si je réponds à votre question.

Le sénateur Robichaud : Je vois.

M. Phillips : Si vous voulez savoir dans quelles régions l'acceptation est la plus grande, c'est au Canada, aux États-Unis et une grande partie d'Amérique latine. En Asie du Sud-Est, les gens mangent du canola, du maïs et toutes sortes de grains. Le principal foyer de résistance, selon moi, est en Europe et dans les groupes de revenus les plus élevés en Amérique du Nord qui peuvent se permettre de payer un supplément pour obtenir ce qu'ils veulent.

Senator Robichaud: Most of the land is being used now. Is there any danger in intensive use of the land? Sometimes we hear that if too many things are done in the same place you will take everything out of the land. Have we mastered that?

Mr. Bacon: I think there is some very interesting research that has been done. I will cite some from Western Canada in which intensive cropping rotation, continuous cropping, oilseeds and reduced tillage have actually shown that we are increasing levels of organic matter in the soil. Through reducing tillage and having this diversified cropping system, we are actually rebuilding organic matter. That has two major values. It reduces the amount of fertilizer that is needed because some of it is being supplied by organic matter that is breaking down. Also, organic matter is very important to hold soil moisture. The research that we are citing in some of our sustainability work is taking a look at this.

It is about using the right technology so that we are not over-fertilizing. We are using safer and safer crop-protection products all the time. I think we have greater concerns about some of the developing world where the same level of technology is not being used. Frankly, if we look at where some of the greatest rates of soil erosion are, they are in the developing world. You can make an argument that we need to have more technology used to improve the sustainability of cropping systems. The evidence I would cite would be to compare some of the sustainability metrics from Canada to the cropping systems in some of the developing world where we are seeing high rates of soil erosion. When the soil is gone, you do not have a productive system for 10,000 years.

Mr. Phillips: Three winters ago, I did some volunteer work in Nicaragua. We were up working on the steep slopes in the mountains, and people were burning off their stubble every year, which is the worst possible thing you can do. It is an age-old belief, like it came from an old tribal legend, that if you burned off the stubble every year, you would have a good crop. That means there is nothing to hold the soil there when the rains come, so they were depleting things, but people did not have that agronomic understanding of it. In countries like that, you are back to working at the absolute basics. Let us build some small dams to terrace and slow down the water flows. Let us pick up the rocks and build the rocks to catch it. You really are one field at a time, one village at a time.

When I worked in Ethiopia, it was the same thing. In Ethiopia, they actually get the long rains and the short rains, but they have denuded the land so much for firewood or for homes or for whatever that when the rain comes, it is gone and there are huge cuts of erosion and the soil washing away. A lot of improvement in farm practice has to happen in the developing world.

Le sénateur Robichaud : La plus grande partie des terres sont actuellement exploitées. L'utilisation intensive des terres représente-t-elle un danger? Nous entendons parfois dire que si l'on fait trop de choses au même endroit, on épuisera tout ce qu'il y a dans la terre. Avons-nous maîtrisé cet aspect?

M. Bacon : Je pense qu'il y a des recherches très intéressantes à ce sujet. Je citerai quelques études menées dans l'Ouest canadien qui montrent que grâce à la culture intensive en alternance, la culture continue, la production d'oléagineux et le travail réduit du sol, nous augmentons les taux de matières organiques dans le sol. Grâce au travail réduit du sol et à ce système cultural diversifié, nous rétablissons le contenu organique du sol, ce qui offre deux avantages majeurs : cela permet de réduire la quantité d'engrais nécessaire parce qu'une partie des besoins sont comblés par la matière organique qui se décompose et, par ailleurs, la matière organique est très importante pour conserver l'humidité du sol. La recherche que nous citons dans une partie de nos travaux sur la viabilité environnementale se penche sur ce point.

Il s'agit d'utiliser la bonne technologie de manière à éviter la surfertilisation. Nous utilisons des produits de protection phytosanitaires de plus en plus sûrs. À mon avis, nous devrions nous soucier davantage d'une partie du monde en développement où l'on n'utilise pas le même niveau de technologie. Honnêtement, si nous examinons où l'on trouve les taux les plus élevés d'érosion, nous constatons que c'est dans le monde en développement. On peut soutenir que nous devons utiliser davantage de technologie pour améliorer la viabilité des systèmes culturaux. La preuve que j'invoquerais consisterait à comparer quelques indicateurs de la viabilité du Canada à ceux des systèmes culturaux employés dans une partie du monde en développement où nous voyons des taux élevés d'érosion. Quand le sol a disparu, vous n'avez pas de système productif pendant 10 000 ans.

M. Phillips : Trois hivers passés, j'ai fait du bénévolat au Nicaragua. Nous travaillions sur des pentes escarpées dans les montagnes et les gens faisaient brûler la paille chaque année, ce qui est la pire chose à faire. C'est une croyance ancestrale, une sorte de vieille légende tribale, que si vous brûlez la paille chaque année, vous aurez une bonne récolte. Cela signifie que rien ne retient le sol lorsque les pluies arrivent. Ils appauvrissaient donc les sols, mais les gens ne possédaient pas cette connaissance agronomique. Dans des pays comme ceux-là, il faut revenir à la base absolue. Il faut bâtir de petits barrages pour étager et ralentir le flot de l'eau. Il faut ramasser des roches et les entasser pour la retenir. Vous travaillez vraiment un champ à la fois, un village à la fois.

Quand j'ai travaillé en Éthiopie, c'était la même chose. En Éthiopie, il y a des pluies pendant de longues périodes et pendant de courtes périodes, mais ils ont tellement dénudé la terre pour ramasser du bois à brûler ou pour construire leurs maisons ou peu importe que lorsqu'arrive la pluie, l'eau disparaît et on se retrouve avec d'énormes tranchées creusées par l'érosion et le sol qui est lessivé. Le monde en développement a besoin de beaucoup d'améliorations en matière de pratiques agricoles.

Senator Eaton: To get back to GMO seeds and the push-back, the push-back from GMO seeds has also affected Africa tremendously. Do we have any kind of education or lobbying program to try to overturn those prejudices? It is doing terrible things to Africa. I gather that India has started to produce its own best breed variety form of GMO practice and has increased its food yields enormously, but Africa has not. It is still, as you say, erosion, and no GM crops allowed.

Mr. Phillips: In African countries, where they are trying to sell their produce into the European market, that is where they are very sensitive about that, because the Europeans have told them they have zero tolerance level and, if there is anything mixed in the corn coming up there, they are not going to buy it from them. That is what is driving it in Africa more than a health concern on the ground in Africa.

Senator Eaton: Are we trying to overturn some European prejudices? Is it just they want to sell their own products? They do not like the competition coming from North America, so they put up this myth about GMO seeds, or is there a real scientific basis for their push-back?

Mr. Phillips: There would be almost zero peer-reviewed science in the world that would show risk. Some of it is a philosophy. The Europeans have a different philosophy towards food in the first place. I do not know if it is to keep us out of their markets so much as that is just what their consumers want. We do our best. We do not have any GMO barley or wheat or oats. We sell a lot of Canadian crops into Europe, but not canola, corn or soybeans unless they are preserved to keep it out.

Mr. Bacon: Europe is not free of genetically modified food. They are consuming genetically modified food. They are selective, and they are slow in approving traits. There are many examples. There is no place in the world that is completely free of genetically modified food.

I think you are right in that there is an element of preserving some protectionist policy in terms of the speed at which traits are approved, but there is no doubt that there is a strong and vocal population who will never be convinced that they want to consume genetically modified, just as there are people who prefer to eat organic food as opposed to food grown with the use of crop-protection products, even though again there is no peer-reviewed science that says we have known risk factors. The days of having known risk factors in pesticides are 40 and 50 years old, but you cannot change a consumer's mind.

Le sénateur Eaton : Pour revenir aux semences génétiquement modifiées et au rejet qu'elles ont suscité, le rejet a aussi énormément touché l'Afrique. Avez-vous une quelconque forme de programme d'éducation ou de lobbying pour essayer de renverser ces préjugés? Les répercussions sont terribles en Afrique. D'après ce que je comprends, l'Inde a commencé à produire sa propre variété de sélection optimale issue du génie génétique et elle a augmenté énormément ses rendements, mais l'Afrique ne l'a pas fait. C'est toujours, comme vous le dites, l'érosion et pas de culture génétiquement modifiée autorisée.

M. Phillips : Dans les pays africains, où ils essaient de vendre leurs produits sur le marché européen, c'est-à-dire là où ils y sont très sensibles, parce que les Européens leur ont dit qu'ils ont un niveau de tolérance zéro et que si quelque chose devait être mêlé au maïs qui vient de là, ils vont cesser de l'acheter d'eux. C'est ce qui explique cette tendance en Afrique, plutôt qu'une préoccupation pour la santé sur le terrain en Afrique.

Le sénateur Eaton : Essayons-nous de renverser les préjugés européens? Est-ce simplement qu'ils veulent vendre leurs propres produits? Ils n'aiment pas la concurrence qui vient de l'Amérique du Nord, alors ils soulèvent ce mythe au sujet des semences génétiquement modifiées, ou invoquent-ils une véritable raison scientifique pour expliquer leur rejet?

M. Phillips : Il n'y aurait pratiquement pas d'études soumises à un examen par des pairs dans le monde entier qui prouveraient l'existence d'un risque. C'est en partie une question de philosophie. Les Européens ont une philosophie différente à l'égard des aliments en premier lieu. Je ne sais pas si l'intention est de nous empêcher d'entrer sur leurs marchés ou si c'est simplement ce que leurs consommateurs demandent. Nous faisons de notre mieux. Nous n'avons pas d'orge, ni de blé, ni d'avoine génétiquement modifiés. Nous vendons beaucoup de récoltes canadiennes en Europe, mais pas de canola, ni de maïs ou de soja sauf si des mesures ont été prises pour les isoler.

M. Bacon : L'Europe n'est pas exempte d'aliments génétiquement modifiés. Ils consomment des aliments génétiquement modifiés. Ils sont sélectifs et ils prennent leur temps pour approuver des caractères. Les exemples sont nombreux. Il n'y a nulle part dans le monde où les aliments génétiquement modifiés sont totalement absents.

Je crois que vous avez raison, en ce sens qu'il y a un élément de maintien d'une certaine politique protectionniste quant à la rapidité avec laquelle des caractères sont approuvés, mais il ne fait aucun doute qu'il reste un groupe solide et véhément qu'on ne réussira jamais à convaincre qu'ils veulent consommer des aliments génétiquement modifiés, tout comme des gens préfèrent manger des aliments biologiques plutôt que des aliments cultivés à l'aide de produits phytosanitaires, même si, une fois encore, aucune étude scientifique soumise à un examen par des pairs ne révèle des facteurs de risque connus. L'époque où il y avait des facteurs de risque connus par rapport aux pesticides est révolue depuis 40 ou 50 ans, mais il est impossible de changer l'attitude des consommateurs.

Our best hope is to ensure that we have systems that recognize that you cannot have zero of anything. The only way you do that is not to trade. If we can have acceptable levels, the low-level presence policy, it allows us to serve the consumer with what they want. If they want non-GMO product, as an exporting nation, that is what we have to provide them.

Mr. Phillips: If they are willing to pay for it.

Mr. Bacon: From a global perspective, it will be a focus on environmental sustainability that will help focus attention on use of all the tools that are out there. We simply cannot feed and we are not feeding the people today. The question then has to go back to people: How will you ensure 7 billion and then 9 billion people are properly nourished without decimating the planet in the process? I believe the answer has to be that you make use of all available tools.

Senator Mahovlich: Talking about sustainability, when I drive outside the city of Toronto, where there were farms, it is all development now. Should we be concerned, or should the development just continue?

Mr. Phillips: I am not from Ontario, but I have driven the highway enough times. Whatever can be done to increase urban core growth versus continually expanding suburbs would be a good thing. A lot of cities were originally built where the farmland was fertile, and that is just how civilization developed. The wider they spread, the more actually the best land gets eaten up. I shiver every time I see a news story in the Ottawa paper that someone wants to develop more of the green belt. Do not go there.

Senator Mahovlich: We should be concerned.

Mr. Phillips: Build up, not out.

Senator Plett: Mr. Phillips, you touched partly on what I was going to raise with your comment about when you had been doing volunteer work and they were burning stubble. I have a couple of questions on that. First, in my province, and I do not know about yours, these guys are still burning stubble. Do we need to learn here? Is it actually harming the land here when we burn stubble? It is being burned all over where I live.

Mr. Phillips: The Red River Valley is a microcosm of a unique place where the soil is so rich and you have so much growth that it is hard to work it all back in. When they are burning flax, flax is exceptionally difficult to work back in the soil anyway. You do not have the same erosion concerns that you would have on the side of a hill if you are burning stubble off. It is a little different. You have no shortage of organic matter in that microcosm. I will not condone it, but I will not comment negatively on the farmers either.

Notre meilleur espoir, c'est de faire en sorte d'avoir des systèmes qui reconnaissent l'impossibilité d'avoir zéro de quoi que ce soit. La seule façon d'obtenir un niveau zéro est de ne pas avoir d'échanges commerciaux. Si nous pouvons avoir des seuils acceptables, une politique sur la présence de traces, cela nous permettra d'offrir au consommateur ce qu'il veut. S'il veut un produit non génétiquement modifié, en tant que nation exportatrice, c'est ce que nous devons lui offrir.

M. Phillips : S'il est prêt à payer pour l'obtenir.

M. Bacon : D'un point de vue global, ce sera l'importance accordée à l'environnement qui aidera à focaliser l'attention sur l'utilisation de tous les outils disponibles. Nous ne pouvons simplement pas nourrir, et nous ne nourissons pas la population aujourd'hui. La question revient donc à la population : comment faire en sorte de bien nourrir sept milliards, puis neuf milliards d'habitants sans décimer la planète pour le faire? Je crois que la réponse doit être que vous devez utiliser tous les outils disponibles.

Le sénateur Mahovlich : Parlant de respect de l'environnement, quand je sors de la ville de Toronto, là où il y a des fermes, je vois partout des développements immobiliers. Devrions-nous être inquiets, ou faut-il laisser simplement le développement continuer?

M. Phillips : Je ne viens pas de l'Ontario, mais j'ai emprunté assez souvent l'autoroute. Tout ce qui peut être fait pour augmenter la densité du noyau urbain au lieu de continuer à agrandir sans cesse les banlieues serait une bonne chose. Beaucoup de villes ont été construites à l'origine sur des terres agricoles fertiles, et c'est simplement ainsi que la civilisation s'est développée. Plus les villes s'étendent, plus les meilleures terres arables disparaissent. Je frissonne toutes les fois que je vois un article dans le journal d'Ottawa disant que quelqu'un veut développer encore davantage la ceinture verte. N'allez pas dans cette voie-là.

Le sénateur Mahovlich : Nous devrions être inquiets.

M. Phillips : Bâissez en hauteur, pas en largeur.

Le sénateur Plett : Monsieur Phillips, vous avez effleuré un point que j'allais soulever quand vous avez parlé du bénévolat que vous avez fait et des gens qui brûlaient la paille. J'ai une ou deux questions à ce sujet. Premièrement, dans ma province, et je ne sais pas si c'est le cas dans la vôtre, des gens brûlent encore la paille. Avons-nous quelque chose à apprendre ici? Est-ce que cela nuit vraiment à la terre lorsque nous brûlons la paille? Il y a des brûlis tout autour de l'endroit où je vis.

M. Phillips : La vallée de la rivière Rouge est un microcosme d'un endroit exceptionnel où le sol est si riche et la croissance est si forte qu'il est difficile de tout réintégrer dans le sol. Quand ils brûlent du lin, il est exceptionnellement difficile de réincorporer le lin dans le sol de toute façon. Les préoccupations concernant l'érosion ne sont pas les mêmes que si vous êtes dans une pente et que vous brûlez la paille. C'est assez différent. Vous n'avez pas de pénurie de matières organiques dans ce microcosme. Je n'approuverais pas cette pratique, mais je ne critiquerai pas non plus les agriculteurs.

Senator Plett: We are sometimes frustrated when smoke comes over our villages.

We certainly are all supportive of innovation and of the large equipment that is being purchased and used and so on and so forth. You mentioned early in your remarks the project in Manitoba for saving Lake Winnipeg. We hear over and over again of concerns that people have with fertilizers getting into water streams. I am not a big believer in that if you put something into the ground, that it will find its way into the water stream. I do not believe that. However, we do have a lot of livestock farmers that are fertilizing above ground. Most landowners have become tremendously efficient with their drainage systems because they want to get their crops in early in spring and they want to get rid of the water. Not wanting to be critical of farmers — I know you would not be one of these — but for many farmers, their only problem with the water is getting it off of their land. If it is off their land, it is fine. How much problem do we have with that?

There is where I see a problem with fertilizer. The guys are spreading manure over top, and the drainage is so good. Of course, the rains come, and you cannot get onto the land to work it into the land, and we have this draining into the ditches and going down into the waterways. Is that a large problem?

Mr. Phillips: I would say it goes back to that microcosm of that area south of Winnipeg. I do not hear this in Saskatchewan. We just do not have the same concentration of hog barns or dairy barns that they do in Southern Manitoba, in the same drainage area. I do not know what the solution is there other than that they need to inject that stuff in the fall. There are injection systems. I am not sure why the producers there have not invested in that. Maybe it is more expensive or slower to do that.

When I talk about making better use of the fertilizers, I am talking about the granular fertilizers that go into the soil, not just the smarter fertilizers. I am sure you know this, but there is a global positioning system in the tractor cab. Many of the bigger tractors now have auto-steer. When a farmer comes around the end of the field, he can take his hand off the wheel and it will steer straight down.

Were you a farmer in your younger days?

Senator Plett: No, but I worked on farms.

Mr. Phillips: In these clouds of dust when I was driving 30 years ago, you did not even know where you were until you were overlapping fertilizer here and not putting any over there. When the dust cleared and you turned around, you maybe thought it was because I stayed out late. Sometimes it was. Every time I was going at the wind it looked like I stayed out late.

Le sénateur Plett : Ça nous agace parfois lorsque la fumée envahit nos villages.

Nous sommes évidemment tous en faveur de l'innovation et des gros équipements qu'on achète et utilise et ainsi de suite. Vous avez mentionné plus tôt dans votre exposé le projet en cours au Manitoba pour sauver le lac Winnipeg. Nous avons entendu à maintes reprises l'inquiétude des gens au sujet des engrais qui sont lessivés dans les cours d'eau. Je ne crois pas beaucoup le fait que si vous incorporez quelque chose dans le sol, que cela se fraiera un chemin jusqu'au cours d'eau. Je ne le crois pas. Toutefois, nous avons beaucoup d'éleveurs de bétail qui fertilisent le sol. Beaucoup de propriétaires sont devenus extrêmement efficaces avec leurs systèmes de drainage parce qu'ils veulent ensemençer tôt au printemps et qu'ils veulent se débarrasser de l'eau. Sans vouloir critiquer les agriculteurs — je sais que vous ne seriez pas de ceux-là — mais pour beaucoup d'agriculteurs, leur seul problème par rapport à l'eau consiste à l'évacuer de leur terre. S'ils peuvent le faire, tout va bien. Quelle est l'ampleur du problème que nous avons à cet égard?

C'est là où je pense que nous avons un problème avec les engrais. Les gars épandent du fumier en surface, et le drainage est tellement efficace. Bien sûr, les pluies arrivent et il est impossible d'aller dans les champs pour l'incorporer dans le sol et nous avons ce lessivage dans les fossés et cela se rend dans les cours d'eau. S'agit-il d'un problème important?

M. Phillips : Je dirais que cela revient à ce microcosme dans cette région au sud de Winnipeg. Je n'entends pas la même chose en Saskatchewan. Nous n'avons simplement pas la même concentration de porcheries ou de fermes laitières que dans le Sud du Manitoba, dans le même bassin hydrographique. Je ne sais pas quelle serait la solution dans cette région, mis à part qu'ils doivent injecter ces matières à l'automne. Il existe des systèmes d'injection. Je ne sais pas pourquoi les producteurs de cette région n'ont pas investi dans ces systèmes. C'est peut-être plus coûteux ou cela prend peut-être plus de temps pour faire le travail.

Quand je parle d'utiliser mieux les engrais, je parle des engrais granulaires incorporés dans le sol, et pas uniquement des engrais intelligents. Je suis sûr que vous êtes au courant, mais il y a un système de géopositionnement global dans la cabine du tracteur. Bien des gros tracteurs sont maintenant équipés d'un pilote automatique. Lorsque l'agriculteur revient de l'extrémité de son champ, il peut lâcher le volant et le tracteur reviendra en ligne droite.

Étiez-vous un agriculteur dans votre jeunesse?

Le sénateur Plett : Non, mais j'ai travaillé sur des fermes.

M. Phillips : Dans les nuages de poussière qui m'entouraient lorsque je conduisais un tracteur il y a 30 ans, on ne savait même pas où on se trouvait, au point où on faisait chevaucher l'épandage d'engrais d'un côté, sans en appliquer ailleurs. Quand la poussière se dissipait et que vous regardiez en arrière, vous auriez pu penser que je m'étais couché trop tard la veille. C'était parfois le cas. Chaque fois que j'avais le vent dans le dos, on aurait dit que j'avais veillé tard.

As farmers, we can do that. We have tools and technologies to minimize that sort of stuff. In Manitoba, I know it is a difficult issue. I do not know what the solutions are for all that pork manure. I do not know what the answer is there.

Senator Plett: I hope I have not gotten my hog farmers into trouble because I do support the pork industry and I want to help them as well. Thank you for the answer.

[Translation]

Senator Rivard: Last week, we heard from the dairy producers. Everyone knows that the dairy industry is in surplus and that they lose products every year. Can we say that you sell your production and meet the demand, or are you stuck with surpluses? For example, we know that Canada is signing a free trade agreement with the European Union. Although the Europeans are touchy about GMOs, do you think that, under a free trade agreement with the European Union, you could sell perhaps 10 or 15 per cent of what you currently produce?

[English]

Mr. Bacon: I think the difference between the pulse industry or the grain industry is that the product can be stored for long periods of time. It is stored dry so that farmers can make the choice; if they do not like the price in the market today, they can wait till next week or next month. Sometimes farmers will store grain for more than a year waiting for a price they find more attractive. Obviously, with a perishable product like dairy products, that is less of an option, or you have to build refrigerated storage. I am not a dairy expert.

In terms of a free trade agreement with Europe, I do not think it will do anything to change a consumer's mind. Ultimately, as it relates to whether the European consumer is willing to buy something, we try to make sure there are no government barriers to it, but I do not know that we will see any change any time soon in the European consumer's views toward genetic modification, just as I think that there will be always consumers who choose organic.

To go back to an earlier question from Senator Eaton, we need as an industry to do a better job of communicating the sound science on which our food safety systems are based so that we do not have people becoming alarmed for no reason.

[Translation]

Senator Rivard: The witnesses have left us a 32-page document containing some very appetizing recipes, and I congratulate them on that. That is very good. I realize that Agriculture and Agri-Food Canada probably made a big contribution. Is this brochure available in French as well?

Comme agriculteurs, nous pouvons le faire. Nous avons les outils et la technologie pour éviter le plus possible ce genre de choses. Au Manitoba, je sais que c'est une question difficile. Je ne connais pas les solutions pour composer avec tout ce lisier de porc. Je ne connais pas la réponse à cet égard.

Le sénateur Plett : J'espère ne pas avoir mis les producteurs de porc dans l'embarras parce que j'appuie effectivement l'industrie du porc et je veux les aider aussi. Je vous remercie de votre réponse.

[Français]

Le sénateur Rivard : Nous avons entendu, la semaine dernière, les producteurs laitiers. Tout le monde sait que l'industrie laitière a des surplus et que, chaque année, ils perdent des produits. Peut-on dire que votre production, vous l'écoulez, vous rencontrez la demande ou si vous avez des surplus? Par exemple, on sait que le Canada est en train de conclure un accord de libre-échange avec l'Union européenne. Bien que les Européens soient frileux par rapport aux OGM, croyez-vous que, via un accord de libre-échange avec l'Union européenne, vous pourriez vendre peut-être 10, 15 p. 100 de ce que vous produisez présentement?

[Traduction]

M. Bacon : Je crois que la différence entre l'industrie des légumineuses et l'industrie des grains tient au fait que le produit peut être entreposé pendant de longues périodes. Il est entreposé à sec ce qui offre un choix aux agriculteurs : s'ils n'aiment pas les prix sur le marché aujourd'hui, ils peuvent attendre la semaine prochaine ou le mois prochain. Les agriculteurs entreposent parfois leurs grains pendant plus d'un an en attendant un prix qu'ils trouvent plus attrayant. Évidemment, avec un produit périssable comme les produits laitiers, cette option est moins présente, ou il vous faut construire des entrepôts réfrigérés. Je ne suis pas un expert de l'industrie laitière.

Quant à l'accord de libre-échange avec l'Europe, je ne crois pas qu'il aura un quelconque effet sur l'attitude des consommateurs. Au bout du compte, quand il est question de savoir si le consommateur européen est prêt à acheter quelque chose, nous essayons de faire en sorte qu'il n'y ait pas d'obstacles gouvernementaux, mais je ne sais pas si nous verrons de sitôt des changements d'attitude chez le consommateur européen à l'égard des modifications génétiques, tout comme je crois qu'il y aura toujours des consommateurs qui opteront pour des produits biologiques.

Pour revenir à une question antérieure du sénateur Eaton, nous devons, comme industrie, mieux communiquer les bases scientifiques solides sur lesquelles nos systèmes de sécurité alimentaire sont fondés pour éviter que les gens s'inquiètent sans raison.

[Français]

Le sénateur Rivard : Les témoins nous ont laissé un feuillet de recettes très appétissantes de 32 pages et je les en félicite. C'est très bien. Je me rends compte que Agriculture et Agroalimentaire Canada y a probablement contribué largement. Est-ce possible de penser que cette brochure est disponible en français également?

[English]

Mr. Bacon: Yes, it was. I did not bring copies with me, but when I go back to the office I again will have some of this information sent.

[Translation]

Senator Rivard: I am very pleased to hear that because this is an important clientele, but I can tell you that it is very well done and very appetizing. I am going to take it home for my wife.

[English]

Mr. Bacon: Senator, the brochure was in French but the contents were all in English.

Mr. Phillips: We will also commit to circulate the canola recipe cookbook as well.

Senator Robichaud: How much more research is there to be done on fertilizers and pesticides? You mention pellet smart fertilizer, but in what you produce, is there much room for improvement? I know that in dairy and the use of fertilizers there is a lot of work to be done, but in grain production and lentils, is there much to be done still?

Mr. Phillips: Some of the work yet to be done is on the placement of the fertilizer and the distance from seed, and whether we have the machinery close enough. If you have too much fertilizer on the seed, you can basically burn the plant roots. There is more work to be done on that one.

Probably the next really big breakthrough after smart fertilizer would be if they could develop a wheat or barley crop that could actually fix nitrogen in the soil, like what pulses do. That would probably be the next really big breakthrough. We could be 20 years away from that. There is work being done on that.

On the pesticides, it tends to be the big companies that do the research on pesticides. It is Bayer, Syngenta, Monsanto, BASF. The big companies are the ones that invest hundreds of millions of dollars. They have a thousand products that they look at that might kill these weeds and they narrow it down to three or four, or just one eventually. They are the ones with the deep enough pockets for that.

What we are looking at in terms of the public research here, on the crop side, is the varieties. A lot of the work goes into the varieties and the cereal grains for better yields or disease resistance. Those are the sorts of things where, if you develop them, you can use less pesticide. Maybe Mr. Bacon can talk about the human health side, such as at the St. Vital Centre where they do the clinical feeding trials.

Mr. Bacon: Just to the senator's question, I think also picking up on what Mr. Phillips said, one of the areas of major investment now is to come up with plant varieties that use

[Traduction]

M. Bacon : Oui, elle est disponible. Je n'en ai pas apporté d'exemplaire, mais à mon retour au bureau, je veillerai à vous faire parvenir cette information.

[Français]

Le sénateur Rivard : Je suis très heureux d'entendre cela parce que c'est une clientèle importante. Je peux vous dire que c'est très bien fait et que c'est très appétissant. Je vais l'apporter à la maison pour ma conjointe.

[Traduction]

M. Bacon : Sénateur, la brochure était en français mais le contenu était entièrement en anglais.

M. Phillips : Nous nous engagerons aussi à distribuer aussi le livre de recettes du canola.

Le sénateur Robichaud : Combien de recherche fait-on sur les engrais et les pesticides? Vous avez mentionné les engrais granulaires intelligents, mais par rapport à ce que vous produisez, y a-t-il beaucoup de place à l'amélioration? Je sais qu'en production laitière, on fait beaucoup de travail sur l'utilisation des engrais, mais dans la production de grains et de lentilles, reste-t-il encore beaucoup à faire?

M. Phillips : Une partie du travail qui reste à faire concerne le placement de l'engrais et la distance de la semence et de savoir si la machinerie est assez proche. Si vous appliquez trop d'engrais à la semence, vous pouvez essentiellement brûler les racines. Il y a plus de travail à faire sur ce point.

La prochaine percée vraiment importante, après les engrais intelligents, serait probablement s'ils pouvaient mettre au point une variété de blé ou d'orge qui pourrait effectivement fixer l'azote dans le sol, comme les légumineuses le font. Ce serait probablement la prochaine percée vraiment importante. Nous sommes peut-être à 20 ans d'y arriver. On y travaille actuellement.

Par rapport aux pesticides, ce sont plutôt les grosses compagnies qui font la recherche sur les pesticides. Il y a Bayer, Syngenta, Monsanto, BASF. Ce sont les grosses compagnies qui investissent des centaines de millions de dollars. Ils analysent des milliers de produits pour tuer les mauvaises herbes et ils ramènent la liste à trois ou quatre, ou à un seulement, au bout du compte. Ce sont les compagnies qui ont les poches assez profondes pour le faire.

Pour notre part, la recherche publique ici, par rapport aux cultures, concerne les variétés. Il y a beaucoup de travail sur les variétés et sur les grains céréaliers pour améliorer les rendements ou la résistance à la maladie. Ce sont les genres de choses qui vous permettent d'utiliser moins de pesticides, si vous réussissez à les mettre au point. M. Bacon pourrait peut-être parler de l'aspect de la santé humaine, par exemple du centre St. Vital où ils font des essais cliniques sur l'alimentation.

M. Bacon : Pour répondre à la question du sénateur, également pour reprendre ce que M. Phillips disait, je crois que l'un des domaines d'investissement majeur serait de trouver des variétés

available fertilizer more efficiently. This is certainly something that the canola industry is looking at, and, as Mr. Phillips mentioned, plants that are able to extract fertilizer from the soil more efficiently and more growth for the same amount of fertilizer, and also in the area of micronutrient work and the role that some of these minor elements play in proper plant nutrition. Plants are similar to people. They need the right amount of nutrition at the right time. Any one deficiency will limit the plant in some way. We are again still trying to squeeze out these last bits of efficiency in crop production, and water use efficiency of course is related.

Senator Plett: Mr. Phillips just alluded to a St. Vital Centre. Is that in Winnipeg?

Mr. Phillips: Yes, Saint Boniface.

Senator Plett: They are side by side.

Mr. Bacon: The Government of Canada, Agriculture and Agri-Food Canada has a centre for research in agriculture, and it is linked to medicine. This is where some of the flax work has been done in terms of flax's contribution to health, and where some of the pulse work contribution to health has been done. We have the beginnings of a strong link between agriculture and health outcomes. Much of our work, including our partnership with Agriculture and Agri-Food Canada, is to work closely with major food companies and encourage them, provide them with answers they have on reformulation of food products.

We do have a need to increase the body of medical knowledge to correlate consumption of certain food products with better health outcomes, whether it is cardiovascular disease or blood sugar control for diabetes, and we can go down the list. This is an area of innovation that is very important. We work with companies to reformulate bread so that you are including more pulse flours and getting an improvement in glycemic response, again, blood sugar control. We try to identify what the major diseases are affecting Canadians and what kind of food solutions we can put forward to complement the pharmaceutical approach to medical care.

Senator Duffy: Following up on what Mr. Phillips said about GPS and steering of tractors, a problem we have that seems to be continuing in Prince Edward Island — it has diminished somewhat but it is still a worry — is the washing of pesticides into watercourses and streams. We have had too many fish killed over the last few years. It would be my hope that you all in the industry would continue your work to ensure that there is enough setback and that, through these more scientific methods of spraying and planting, farmers are not endangering our watercourses. It is a real issue, especially in places that have nearby watercourses, like P.E.I.

végétales qui utilisent plus efficacement l'engrais disponible. C'est évidemment un point que l'industrie du canola étudie et comme M. Phillips l'a mentionné, les végétaux qui sont capables d'extraire plus efficacement les engrais du sol et d'avoir une meilleure croissance pour la même quantité d'engrais, ainsi que dans le domaine des micronutriments et le rôle que certains de ces éléments mineurs jouent pour bien nourrir les végétaux. Les végétaux ressemblent aux humains. Ils ont besoin du bon apport nutritif au bon moment. Un quelconque déficit limitera la croissance de la plante d'une quelconque façon. Nous essayons ici encore d'extirper les derniers gains d'efficacité possibles en matière de production végétale, et l'utilisation efficace de l'eau y est évidemment liée.

Le sénateur Plett : M. Phillips vient de faire allusion au centre St. Vital. Est-il situé à Winnipeg?

M. Phillips : Oui, à Saint-Boniface.

Le sénateur Plett : Ils sont côte à côte.

M. Bacon : Le gouvernement du Canada, Agriculture et Agroalimentaire Canada a un centre de recherche en agriculture et il est lié à la médecine. C'est là où une partie du travail sur le lin a eu lieu, par rapport aux bienfaits du lin pour la santé, et c'est là aussi qu'une partie du travail sur les bienfaits des légumineuses pour la santé a eu lieu. Nous sommes aux tous débuts de l'établissement d'un lien solide entre l'agriculture et les résultats pour la santé. Une grande partie de notre travail, y compris notre partenariat avec Agriculture et Agroalimentaire Canada, consiste à travailler en étroite collaboration avec les grandes compagnies du secteur de l'alimentation et à les encourager, à leur fournir des réponses aux questions qu'ils ont sur la reformulation des produits alimentaires.

Nous devons effectivement élargir la somme des connaissances médicales pour établir un lien entre la consommation de certains produits alimentaires et de meilleurs résultats pour la santé, que ce soit par rapport aux maladies cardiovasculaires ou au contrôle du taux de sucre dans le sang pour le diabète et nous pouvons parcourir la liste. C'est un domaine d'innovation très important. Nous travaillons avec des compagnies pour reformuler le pain de façon à inclure davantage de farine de légumineuses et ainsi améliorer la réponse glycémique, une fois encore pour contrôler le taux de sucre dans le sang. Nous essayons de recenser les principales maladies qui touchent les Canadiens et les solutions alimentaires que nous pouvons proposer pour compléter l'approche pharmacologique en matière de soins médicaux.

Le sénateur Duffy : Pour revenir à ce que M. Phillips disait au sujet des GPS et de la conduite des tracteurs, un problème que nous avons à l'Île-du-Prince-Édouard et qui semble persister — il est un peu moins présent mais il demeure préoccupant — le lessivage de pesticides dans les cours d'eau. Il y a eu trop de mortalité de poissons au cours des dernières années. J'espérerais que vous tous, les acteurs de l'industrie, poursuiviez vos travaux pour faire en sorte que les bandes protectrices soient suffisantes et qu'en employant ces méthodes plus scientifiques de pulvérisation et d'ensemencement, les agriculteurs ne menacent pas nos cours d'eau. C'est un problème réel, en particulier dans les endroits où les cours d'eau sont proches, comme à l'Île-du-Prince-Édouard.

Mr. Phillips: If you really wanted to be Big Brother and if you made it mandatory that there be GPS in all those tractors, the government could, in theory, capture that information and know if someone actually broke the law. I read the Atlantic Grains newspapers and I see where people, if they apply anything within 30 feet of a waterway, they are breaking the law, yet people still break that law, sometimes by accident on rental land.

Senator Robichaud: Thirty feet or thirty metres?

Mr. Phillips: Maybe it is 30 metres from the waterways. I do read about those infractions happening in Prince Edward Island. In theory, if you field map well enough, you can set the alarms on your GPS systems. It will warn you when you are getting too close, and then you have no reason, unless you are really sleeping. You should not be sleeping and driving, in any event.

I wanted to make another commitment of information that we could bring, and that is that CropLife and all the big companies have done a lot of work on GM crops and on the safety issues and public awareness stuff. I will ask them if they could circulate some of their materials as well. Senator Eaton was asking about that.

The Chair: Before we close, I would like to share some information with the witnesses. First, thank you for coming. I would like to make some comments and observations on what you have presented. I have a few questions, but I will ask the clerk to send the questions in letter form so that you can answer.

I would also appreciate your comments on the following: As we talk about food production in agriculture, you did not talk about soil compaction. You mentioned soil erosion, and we would like to get your professional comments on that.

Second, to give you an example of what has happened in Eastern Canada — and we have also seen it in Western Canada, when they developed potato crops — years ago we would have rock pickers to pick the rocks in our fields. As time went by, R & D specialists told us that we must keep our rocks in our soil in order to retain moisture, which leads to better crop quality. The committee would like your comments on that.

[Translation]

You mentioned fertile farmland. When it was mentioned, Senator Mahovlich alluded to the fact that, in certain regions of the world, such as Brazil, they were clear-cutting in order to transform the forests into farmland.

M. Phillips : Si on voulait vraiment jouer à Big Brother et imposer l'installation de GPS dans tous les tracteurs, le gouvernement pourrait, en théorie, saisir cette information et savoir si quelqu'un a effectivement enfreint la loi. Je lis les journaux de l'Atlantic Grains Counsel et je vois qu'on y mentionne que si des gens appliquent quoi que ce soit à moins de 30 pieds d'un cours d'eau, ils enfreignent la loi et pourtant, des gens enfreignent quand même cette loi, parfois par accident, sur des terres à bail.

Le sénateur Robichaud : Trente pieds ou trente mètres?

M. Phillips : C'est peut-être à 30 mètres des cours d'eau. J'ai lu à propos de ces infractions à l'Île-du-Prince-Édouard. En théorie, si vous avez une carte assez précise du champ, vous pouvez régler les alarmes sur votre GPS. Il vous avertira si vous êtes trop près et vous n'aurez alors aucune excuse, à moins d'être vraiment endormi. Vous ne devriez pas dormir au volant, de toute façon.

Je voulais prendre un autre engagement concernant l'information que je pourrais vous fournir par rapport à CropLife et toutes les grandes compagnies qui ont fait beaucoup de travaux sur les cultures génétiquement modifiées et sur les questions relatives à l'innocuité et le matériel de sensibilisation publique. Je leur demanderai si elles veulent bien distribuer aussi une partie de leur documentation. Le sénateur Eaton demandait si c'était possible.

Le président : Avant de lever la séance, j'aimerais dire quelques mots aux témoins. Premièrement, je vous remercie d'être venus. J'aimerais faire quelques observations et commentaires au sujet de vos témoignages. J'ai quelques questions, mais je demanderai à la greffière de vous les faire parvenir par lettre pour que vous puissiez y répondre.

J'apprécierais aussi que vous nous fassiez part de vos commentaires sur ce qui suit : quand nous avons parlé de production alimentaire en agriculture, vous n'avez pas parlé de la compaction du sol. Vous avez mentionné l'érosion, et nous aimerions avoir votre avis professionnel sur le sujet.

Deuxièmement, pour citer un exemple de ce qui s'est produit dans l'Est du Canada — et nous l'avons vu aussi dans l'Ouest canadien, quand ils se sont mis à cultiver la pomme de terre — il y a des années, nous avions des ramasseurs de roches pour ramasser les roches dans nos champs. Au fil du temps, les spécialistes de la recherche et du développement nous ont dit que nous devons laisser les roches dans notre sol pour garder l'humidité, et ainsi obtenir une récolte de meilleure qualité. Le Comité aimerait savoir ce que vous en pensez.

[Français]

Vous avez parlé de terres arables. Lorsqu'il en fut question, le sénateur Mahovlich a fait allusion au fait que, dans certaines régions du globe, comme le Brésil, on coupait à blanc pour transformer les forêts en terres arables.

Could the amount of farmland in Canada or in certain regions of Canada be increased in order to enhance production? If so, in what sector could that be done? Would it be forests, wetlands or new farmland?

[English]

The next area we would like to have your comments on is whether individual grain farmers are part of the crop innovation system. How can the Canadian government foster the creative capacity of Canadian farmers?

The last question for which we would like to have the benefit of your professional experience, comments and knowledge is the following: Have you found the AAFC Science Cluster program to be helpful when it comes to defining industry-wide research priorities?

We will share these questions with you so that you can get back to us. We would appreciate that, Mr. Phillips and Mr. Bacon.

Senator Robichaud: You have handouts on pulses and cardiovascular disease, on pulses and diabetes control, and on weight control. What role is Health Canada playing in trying to promote this?

Mr. Bacon: I can say with great happiness that we have a very good working relationship with Health Canada, and Agriculture Canada and Health Canada are working together to expand this role. They have been very helpful in terms of defining research methodologies so that the results are going to be meeting the requirements that Health Canada has. We have made real strides forward in the last four or five years in developing a very good relationship with Health Canada, and Health Canada is showing real interest in changing the system to help food play a bigger role.

The Chair: Mr. Bacon and Mr. Phillips, I was listening to a group of economists talking about world production. They were saying that the country that would have the four Fs would certainly be leading the way in economic activities and food production. Namely, the four Fs are food, fuel, fertilizer and forestry.

We thank you very much for sharing your knowledge with us. We might ask you to come back.

With this, honourable senators, I declare the meeting adjourned.
(The committee adjourned.)

Est-ce qu'au Canada, ou dans certaines régions du Canada, on pourrait augmenter les terres arables afin d'avoir une plus grande production? Dans l'affirmative, dans quel secteur pourrait-on le faire? S'agirait-il du côté forestier, des terres humides ou de nouvelles terres arables?

[Traduction]

L'autre domaine au sujet duquel nous aimerions recevoir vos commentaires, c'est de savoir si les producteurs de grains, à titre individuel, font partie du réseau de l'innovation en pratiques agricoles. Comment le gouvernement du Canada peut-il favoriser la capacité créative des agriculteurs canadiens?

La dernière question sur laquelle nous aimerions profiter de votre expérience professionnelle, de vos commentaires et de vos connaissances est la suivante : à votre avis, le programme de la grappe de recherche d'AAFC est-il utile pour définir les priorités de recherche dans l'ensemble de l'industrie?

Nous vous ferons parvenir ces questions pour que vous puissiez nous donner vos réponses. Nous l'apprécierions beaucoup, Messieurs Phillips et Bacon.

Le sénateur Robichaud : Vous avez des imprimés sur les légumineuses et la maladie cardiovasculaire, sur les légumineuses et le contrôle du diabète et sur le contrôle du poids. Quel rôle Santé Canada joue-t-il pour en faire la promotion?

M. Bacon : Je peux dire avec grand plaisir que nous avons une très bonne relation de travail avec Santé Canada, et Agriculture Canada et Santé Canada collaborent en vue d'élargir ce rôle. Ils ont été très utiles pour définir les méthodologies de recherche de façon à ce que les résultats remplissent les critères de Santé Canada. Nous avons fait des progrès concrets au cours des quatre ou cinq dernières années pour établir une très bonne relation avec Santé Canada, et Santé Canada manifeste un intérêt bien concret à modifier le système pour contribuer à faire en sorte que les aliments jouent un plus grand rôle.

Le président : Messieurs Bacon et Phillips, j'écoutais un groupe d'économistes parler de la production mondiale. Ils disaient que le pays qui serait doté des quatre F aurait certainement une longueur d'avance en matière d'activité économique et de production alimentaire. Les quatre F sont, en anglais : food, fuel, fertilizer et forestry, c'est-à-dire les aliments, le carburant, les engrais et les forêts.

Nous vous remercions beaucoup d'avoir partagé vos connaissances avec nous. Il se pourrait que nous vous demandions de revenir.

Sur ce, mesdames et messieurs les sénateurs, la séance est levée.
(La séance est levée.)

OTTAWA, Thursday, October 27, 2011

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:04 a.m. to examine and report on research and innovation efforts in the agricultural sector (topic: Innovation in the agriculture and agri-food sector from the producers' perspective).

Senator Percy Mockler (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: Good morning; I declare the meeting in session.

[*Translation*]

I would like to welcome everyone to the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

[*English*]

My name is Percy Mockler, and I am a senator from New Brunswick and the chair of the committee. At this time, I would ask all other senators, starting on my left, to introduce themselves.

Senator Mercer: Senator Terry Mercer, from Nova Scotia.

[*Translation*]

Senator Robichaud: Fernand Robichaud.

[*English*]

Senator Fairbairn: Joyce Fairbairn, from Lethbridge, Alberta.

Senator Mahovlich: Frank Mahovlich, from Ontario.

Senator Plett: Don Plett, from Landmark, Manitoba.

Senator Eaton: Nicole Eaton, from Toronto, Ontario.

[*Translation*]

Senator Rivard: Michel Rivard, Laurentides, Quebec.

[*English*]

The Chair: I thank the witnesses for accepting our invitation to share with us and all Canadians their knowledge and views of the farming community that they represent. No doubt they have taken into consideration the committee's order of reference. A report on developing new markets domestically and internationally, enhancing agricultural sustainability and improving food diversity and security will be presented to the Senate.

[*Translation*]

The purpose of today's meeting is to gain an understanding of innovation in the agricultural and agri-food sector, while taking into account the perspectives of farm producers themselves.

OTTAWA, le jeudi 27 octobre 2011

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 4, afin d'examiner pour en faire rapport les efforts de recherche et d'innovation dans le secteur agricole (sujet : L'innovation dans le système agricole et agroalimentaire de la perspective des producteurs agricoles).

Le sénateur Percy Mockler (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour. La séance est ouverte.

[*Français*]

Je vous souhaite la bienvenue à cette réunion du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

[*Traduction*]

Je m'appelle Percy Mockler. Je suis un sénateur du Nouveau-Brunswick et je préside le comité. J'invite maintenant tous les autres sénateurs de se présenter. Commençons à ma gauche.

Le sénateur Mercer : Sénateur Terry Mercer, de la Nouvelle-Écosse.

[*Français*]

Le sénateur Robichaud : Fernand Robichaud.

[*Traduction*]

Le sénateur Fairbairn : Joyce Fairbairn, de Lethbridge, en Alberta.

Le sénateur Mahovlich : Frank Mahovlich, de l'Ontario.

Le sénateur Plett : Don Plett, de Landmark, au Manitoba.

Le sénateur Eaton : Nicole Eaton, de Toronto, en Ontario.

[*Français*]

Le sénateur Rivard : Michel Rivard, des Laurentides, Québec.

[*Traduction*]

Le président : Je remercie les témoins d'avoir accepté notre invitation à nous faire profiter, nous et tous les Canadiens, de leurs connaissances et de leurs points de vue sur les milieux agricoles qu'ils représentent. Ils ont sûrement tenu compte de l'ordre de renvoi du comité. Un rapport sur le développement de nouveaux marchés domestiques et internationaux, le renforcement du développement durable de l'agriculture et l'amélioration de la diversité et de la sécurité alimentaires sera présenté au Sénat.

[*Français*]

Le but de la réunion aujourd'hui est de comprendre l'innovation dans le système agricole et agroalimentaire tout en considérant les perspectives venant des producteurs agricoles eux-mêmes.

[English]

We have, from the Canadian Produce Marketing Association, Ron Lemaire, President; and Jane Proctor, Vice President, Policy and Issues Management.

[Translation]

We also have with us the Executive Vice-President of the Canadian Horticultural Council, Anne Fowlie.

[English]

I am informed by the clerk of the committee that the first witness to present is Mr. Lemaire, followed by Ms. Fowlie. Following presentations, senators will ask questions. Mr. Lemaire, please proceed.

Ron Lemaire, President, Canadian Produce Marketing Association: Honourable committee members of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry, on behalf of the Canadian Produce Marketing Association, I thank you for the opportunity to present today.

The Canadian fresh fruit and vegetable market contributes approximately \$5 billion in measurable economic activity in Canada and provides direct employment for over 90,000 Canadians across the country. The CPMA is a not-for-profit association that has represented the interests of the fresh fruit and vegetable trade in Canada for the past 87 years. Supporting a vertically integrated supply chain, we represent over 770 companies from farm gate to dinner plate — in other words, growers and shippers to food retailers, food service and most everyone in between. As an example, members include Prince Edward Island Potatoes, BC Tree Fruits, Loblaws, Metro, Sysco and Gordon Food Service. Within our membership, CPMA represents the interests of 456 Canadian companies, including over 150 Canadian growers, shippers and packers. This diversified Canadian membership provides CPMA with a unique perspective on the issues and challenges facing Canadian agriculture at both the primary production and market levels.

While no single solution or magic bullet will solve the long-standing or historical challenges faced by the fresh fruit and vegetable market, we need to look to new policy and economic models that will support Canadian companies to be more competitive both domestically and internationally. On this, I would like to focus quickly on some identified areas of opportunities within the context of the three areas of interest as outlined in your order of reference.

In terms of developing new markets domestically and internationally, the lack of sound market information for the fresh fruit and vegetable sector is a current gap and potential

[Traduction]

Nous accueillons, de l'Association canadienne de la distribution de fruits et légumes, Ron Lemaire, président, et Jane Proctor, vice-présidente à la Gestion des politiques et des enjeux.

[Français]

Nous avons également la directrice du Conseil canadien de l'horticulture, Mme Anne Fowlie, qui est vice-présidente exécutive.

[Traduction]

Le greffier me dit que le premier témoin qui fera son exposé sera M. Lemaire. Il sera suivi de Mme Fowlie. Après les exposés, les sénateurs poseront des questions. Monsieur Lemaire, je vous en prie.

Ron Lemaire, président, Association canadienne de la distribution de fruits et légumes : Honorables membres du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts, au nom de l'Association canadienne de la distribution de fruits et légumes, je vous remercie de nous donner l'occasion de nous exprimer devant vous aujourd'hui.

Le marché canadien des fruits et légumes contribue à hauteur d'environ 5 milliards de dollars à l'activité économique mesurable au Canada, et fournit directement de l'emploi à plus de 90 000 Canadiens dans tout le pays. L'ACDFL est une association sans but lucratif qui représente les intérêts du secteur des fruits et légumes frais au Canada depuis 87 ans. À l'appui d'une chaîne d'approvisionnement à intégration verticale, nous représentons plus de 770 entreprises membres, de la production jusqu'à la distribution, autrement dit, des producteurs-expéditeurs jusqu'aux détaillants en produits alimentaires, en passant par les services alimentaires, et presque tous ceux qui se trouvent entre les deux. À titre d'exemple, nous comptons parmi nos membres : la PEI Potato Board, BC Tree Fruits, Loblaws, Metro, Sysco et Gordon Food Service. Avec ses membres, l'ACDFL représente les intérêts de 456 sociétés canadiennes, dont plus de 150 producteurs-expéditeurs-conditionneurs. La diversité de son effectif donne à l'ACDFL une perspective unique sur les enjeux et les difficultés que doit affronter l'agriculture canadienne, tant au niveau de la production primaire, que de la commercialisation.

Certes, il n'existe pas de solution miracle pour résoudre les difficultés qu'éprouve depuis longtemps le marché des fruits et légumes, mais nous nous devons d'envisager de nouveaux modèles économiques et de nouvelles politiques appelés à soutenir les entreprises canadiennes afin d'améliorer leur compétitivité à l'échelle nationale et internationale. À ce sujet, j'aimerais insister brièvement sur quelques occasions favorables dans le contexte des trois domaines d'intérêt mentionnés dans l'ordre de renvoi.

Pour ce qui est de développer de nouveaux marchés, tant au Canada qu'à l'étranger, l'absence de renseignements solides sur les marchés dans le secteur des fruits et légumes constitue

opportunity for the government to support business planning, trade negotiations and the sustainability of the Canadian fresh fruit and vegetable industry within our global marketplace.

I must note that the current Infohort system is underfunded and under resourced. Industry and government are currently working in the dark and at a competitive disadvantage when it comes to market information on a domestic level. Accurate market information is essential to support our needs for market and economic analyses to build business and cultivate opportunities.

Additionally, innovation in the Canadian marketplace is required to meet the ever-changing diversity of the Canadian mosaic. Immigration, an aging population and globalization are some of the factors influencing eating habits, trends and food spending in Canada. The introduction of new products in Canada, food as nutraceuticals and other innovations, ranging from packaging to production technologies, will ensure the long-term sustainability and viability of Canadian agriculture, if Canadian agriculture has the support to keep pace; and this support is fundamental.

The positive for the fresh fruit and vegetable industry is that we are seeing a growing trend of Canadians looking to whole foods to address health and wellness. The question we must ask is this: Are we, as Canadian policy-makers and producers, supporting this trend with the appropriate policy and environment for Canadian innovations to flourish and lead the market domestically and internationally?

Grower access to new production technologies, including crop protection products, is essential to remaining competitive. The Government of Canada must be agile and proactive to support the rapid pace of change that the fresh fruit and vegetable industry functions within every day. To this end, we encourage the continued cooperation between the Pest Management Regulatory Agency and their international counterparts to ensure that Canadian industry has access to the products and technologies that ensure competitiveness and a safe and secure supply chain for Canadians. Additionally, the government must work closely with industry in other areas, such as the modernization of the fresh fruit and vegetable program, including food safety, grades and standards, and traceability.

Furthermore, for an industry to be competitively sound, financial risk mitigation tools must be available. Financial risk mitigation has been an issue since the late 1980s. In 2005, the issue gained more prominence as it was reported that the fresh fruit and

actuellement un obstacle et présente pour le gouvernement une belle occasion de soutenir la planification des activités, les négociations commerciales et la viabilité du secteur des fruits et légumes frais canadiens sur le marché international.

Je dois signaler que l'actuel système d'information sur le secteur horticole manque de fonds et de ressources. Aussi, l'industrie et le gouvernement se démènent actuellement dans le noir et ils sont donc désavantagés face à la concurrence lorsqu'il s'agit d'obtenir des renseignements sur les marchés nationaux. Il est essentiel de posséder des renseignements exacts sur les marchés si nous voulons répondre à nos besoins en matière d'analyses économiques et de marché afin de créer de nouveaux créneaux commerciaux et de production.

En outre, il faut faire preuve d'innovation sur le marché canadien afin de répondre aux besoins de plus en plus diversifiés de la mosaïque canadienne. L'immigration, le vieillissement de la population et la mondialisation figurent au nombre des facteurs influant sur les habitudes alimentaires, les tendances et les dépenses pour l'alimentation au Canada. Le lancement de nouveaux produits au Canada, les aliments tels que les nutraceutiques et d'autres innovations qui vont de l'emballage aux technologies de production seront le gage à long terme de la durabilité et de la viabilité de l'agriculture canadienne, dans la mesure où cette dernière bénéficiera du soutien nécessaire pour suivre la cadence, et ce soutien est fondamental.

Au crédit du secteur des fruits et légumes frais, on peut porter la tendance croissante des Canadiens à rechercher des aliments non transformés afin de prendre soin de leur santé et de leur bien-être. La question à se poser est la suivante : en tant que décideurs et producteurs canadiens, faisons-nous ce qu'il faut pour soutenir cette tendance en adoptant les politiques appropriées et en créant un contexte favorable afin de permettre aux innovations canadiennes de prospérer et de prendre la tête du marché, tant au pays qu'à l'étranger?

L'accès aux nouvelles technologies de production, comme les produits de protection des cultures, est essentiel si on veut que les producteurs conservent leur compétitivité. Le gouvernement du Canada doit se montrer agile et proactif afin de s'adapter au rythme rapide du changement avec lequel l'industrie des fruits et légumes frais doit composer chaque jour. C'est pourquoi nous encourageons la collaboration constante entre l'Agence de réglementation de la lutte antiparasitaire et ses pendantes à l'étranger, afin de veiller à ce que l'industrie canadienne ait accès aux produits et technologies qui garantissent la compétitivité ainsi que la salubrité de l'approvisionnement alimentaire des Canadiens. De plus, le gouvernement doit travailler en étroite collaboration avec l'industrie dans d'autres secteurs, comme la modernisation du programme des fruits et légumes frais, notamment la salubrité alimentaire, la qualité et la normalisation ainsi que la traçabilité.

Par ailleurs, pour qu'une industrie soit concurrentielle, il faut mettre à sa disposition des outils d'atténuation des risques financiers. En effet, l'atténuation des risques financiers constitue un problème depuis la fin des années 1980. En 2005, cette question

vegetable trade held the highest rate of bankruptcies at 2.3 companies per \$1 billion. This figure does not include deliberate closure or termination of companies in the trade either to avoid payment of suppliers or legitimate business termination, including insolvency. The impact on Canadian business, specifically the primary producer within the fresh fruit and vegetable market, was and still is significant.

Additionally, the 2005 Hedley report, submitted by industry to the Government of Canada, identified illegal to unethical practices on the issues of non-payment, slow payment and insolvency. This report demonstrated the need to develop a tool for a financial protection program similar to the Perishable Agricultural Commodities Act, or PACA, trust in the United States. Why do we need this? The benefits are simple. It is about people being paid fairly and in a timely manner, all of which indirectly impacts consumer pricing and food security and directly impacts producer incomes.

The solution, however, is not simple but essential: Improve the current marketing regulations. The Hedley report provides scope for change. As an example, this could include amendments to the CAP act and improved market information be made available to industry for improving greater transparency and information symmetry in the markets.

Currently, 60 to 70 per cent of Canadian fresh fruit and vegetable exports go to the United States. Canadians enjoy the benefit and security of PACA when trading within the United States. Without a reciprocal risk mitigation tool available in Canada, there is a risk that the U.S. industry may pressure the United States government to remove Canada's preferential treatment under PACA, thereby putting Canadian growers shipping to the U.S. at risk. While industry is appreciative of the work currently under way by Agriculture and Agri-Food Canada, more needs to be done quickly.

Trade barriers within North America are another concern for CPMA and its members. On this, CPMA supports a North American perimeter approach, as developed by Prime Minister Harper and President Obama, as we hope this will support the removal of trade barriers between our two countries.

Finally, and perhaps our area of greatest concern, is the rising levels of childhood obesity and associated disease. Fresh fruit and vegetables play a significant role in the health of our children and all Canadians. Statistics Canada data from 2010 has shown a decline in the number of fruit and vegetable servings Canadians

a pris encore plus d'importance, car on a signalé que le secteur des fruits et légumes affichait le taux le plus élevé de faillites, qui est de 2,3 sociétés par milliard de dollars. Ce chiffre ne comprenait pas les entreprises du secteur ayant volontairement décidé de cesser leurs activités, soit pour éviter d'avoir à payer leurs fournisseurs, soit pour se retirer de façon légitime, notamment pour insolvabilité. L'incidence, pour les entreprises canadiennes, et plus particulièrement pour les producteurs primaires, sur le marché des fruits et légumes frais a été et est toujours importante.

De plus, le rapport Hedley, que l'industrie a présenté au gouvernement du Canada en 2005, mettait au jour des méthodes contraires à l'éthique et illégales, notamment le non-règlement des paiements, le ralentissement des paiements et l'insolvabilité. Ce rapport faisait ressortir la nécessité de mettre au point un mécanisme destiné à offrir un programme de protection financière, semblable à celui offert par la fiducie créée aux termes du Perishable Agricultural Commodities Act, le PACA, aux États-Unis. Pourquoi avons-nous besoin d'un tel programme? Les avantages sont clairs. Il s'agit de veiller à ce que les gens soient payés équitablement et dans des délais raisonnables, puisque ces facteurs influent directement sur le prix exigé du consommateur, sur la salubrité alimentaire, et sur les revenus des producteurs.

La solution n'est pas simple, mais elle est essentielle : il faut améliorer la réglementation actuelle de la commercialisation. Le rapport Hedley décrivait la portée des changements. Par exemple, cela pourrait consister à apporter des modifications à la PAC et à améliorer l'information sur les marchés à la disposition de l'industrie, de manière à accroître la transparence et la symétrie de l'information sur les marchés.

À l'heure actuelle, de 60 à 70 p. 100 des exportations canadiennes de fruits et légumes frais sont expédiées vers les États-Unis. Les Canadiens bénéficient des avantages et de la sécurité offerts par le PACA lorsqu'ils font du commerce aux États-Unis. En l'absence d'un mécanisme offrant la réciprocité en matière d'atténuation des risques au Canada, on s'expose à ce que l'industrie américaine exerce des pressions sur son gouvernement pour nous éliminer de la liste des pays recevant un traitement préférentiel au titre du PACA, ce qui revient à mettre en péril les producteurs canadiens qui exportent vers les États-Unis. L'industrie reconnaît la valeur des efforts déployés en ce moment par Agriculture et Agroalimentaire Canada, mais il faut rapidement redoubler ces efforts.

Les barrières commerciales en Amérique du Nord constituent un autre sujet de préoccupation pour l'ACDFL et ses membres. Sur ce point précis, l'Association est favorable à une approche fondée sur le périmètre nord-américain, tel qu'il a été élaboré par le premier ministre Harper et le président Obama, parce que nous souhaitons que cette initiative permette l'élimination des barrières commerciales entre nos deux pays.

Enfin, et c'est peut-être notre plus important sujet de préoccupation, nous souhaitons aborder la question de l'obésité chez les enfants et des maladies qui y sont associées. Les fruits et légumes frais peuvent jouer un rôle important dans la santé des enfants et de tous les Canadiens. Les données publiées par

consume. We need the Government of Canada's help to stop this decline. Access to fresh fruit and vegetables and the perception that fresh fruit and vegetables are costly and difficult to prepare are all factors that impact food security. Consumer education and bringing Canadians closer to the farm are important steps to addressing the issue. Examples of this can be seen around the globe — the U.K., Ireland and our neighbours to the south have all invested at the national level in some form of fruit and vegetable program. We must recognize that every dollar spent today on programs that put another serving of fruit and vegetable in a Canadian's stomach will exponentially reduce the amount spent by government on future health care costs, address food security issues and support the delivery of a year-round supply of healthy and tasty fresh fruit and vegetables for our children and the overall population.

In closing, CPMA is co-hosting, with our partner the Canadian Horticultural Council, a fall harvest event on November 22 and 23 in downtown Ottawa, which will focus on many of the issues I have outlined today. This event will include meetings with your colleagues in Parliament and will raise awareness of the issues impacting industry and the significant role the Canadian produce industry plays in the health of Canadians and the financial viability of Canada. Thank you.

The Chair: Thank you, Mr. Lemaire.

[*Translation*]

Anne Fowle, Executive Vice President, Canadian Horticultural Council: Good morning and thank you. It is truly a privilege for us to share information with you.

[*English*]

The Canadian Horticultural Council, established in 1922, is a national association representing producers, packers and storage intermediaries of a diverse assortment of over 120 fresh fruit and vegetable crops. Membership includes provincial and national horticultural commodity organizations representing more than 25,000 producers in Canada as well as allied and service organizations, provincial governments and individual producers. Our mission is a commitment to advance the growth in economic viability of horticulture by encouraging cooperation and understanding to build national consensus on key issues and deliver clear and united messages and representation to you and other colleagues and international parties.

Statistique Canada en 2010 montrent un recul dans le nombre de portions de fruits et légumes consommées par les Canadiens. Il faut que le gouvernement du Canada intervienne pour freiner ce recul. L'accès à des fruits et légumes frais, et la perception qu'ils sont coûteux et difficiles à préparer sont des facteurs qui ont une incidence sur la sécurité alimentaire. L'éducation des consommateurs et des programmes visant à rapprocher les Canadiens des exploitations agricoles sont des mesures importantes pour s'attaquer à ce problème. On trouve des exemples de ce genre de programme un peu partout autour du globe, notamment au Royaume-Uni, en Irlande et chez nos voisins du Sud. Tous ces pays ont investi dans un programme d'envergure nationale pour favoriser la consommation de fruits et légumes. Il faut reconnaître que chaque dollar dépensé aujourd'hui dans des programmes visant à faire consommer par les Canadiens une portion de fruits ou de légumes de plus aura des répercussions exponentielles sur la réduction des dépenses à venir des gouvernements en soins de santé, sur les questions de sécurité alimentaire ainsi que sur la garantie d'approvisionnement durant toute l'année en fruits et légumes frais et sains pour les enfants et la population en général.

En guise de conclusion, je signale que l'ACDFL, de concert avec son partenaire, le Conseil canadien de l'horticulture, organise une manifestation pour célébrer les récoltes d'automne les 22 et 23 novembre prochains, au centre-ville d'Ottawa. Elle nous donnera l'occasion d'aborder bon nombre des questions que j'ai soulevées aujourd'hui. Elle comprend notamment des réunions avec vos collègues du Parlement et vise à sensibiliser davantage la population aux enjeux qui touchent l'industrie canadienne des fruits et légumes, et au rôle important qu'elle joue dans la santé des Canadiens et la viabilité financière du Canada. Merci.

Le président : Merci, monsieur Lemaire.

[*Français*]

Anne Fowle, vice-présidente exécutive, Conseil canadien de l'horticulture : Bonjour et merci beaucoup. C'est vraiment un privilège pour nous de partager des informations avec vous.

[*Traduction*]

Le Conseil canadien de l'horticulture, créé en 1922, est une association nationale qui représente des producteurs, des conditionneurs et des intermédiaires d'entreposage pour un assortiment divers de plus de 120 cultures de fruits et de légumes. Parmi ses membres, notons des organisations provinciales et nationales de produits horticoles représentant plus de 25 000 producteurs au Canada ainsi que des organisations alliées et des organisations de services, des gouvernements provinciaux et des producteurs à titre individuel. Notre mission nous engage à promouvoir une plus grande rentabilité de l'horticulture en encourageant la coopération et la compréhension pour dégager un consensus national sur des enjeux clés, vous livrer des messages clairs et cohérents et assurer une représentation auprès de vous, d'autres collègues et de parties internationales.

The industry is highly diversified, as in agricultural production, and is one of Canada's largest agri-food industries. For example, Canadians spend more than \$14 billion on fruit and vegetable products, fresh and processed, which accounts for 25 per cent of all retail food expenditures, so certainly it is not insignificant. It is indeed one of the larger agricultural production sectors, with over \$5 billion in cash receipts. It is the major source of cash receipts in British Columbia and Prince Edward Island and accounts for more than one half of crop receipts in all provinces outside of the Prairies.

As in all farm sectors, horticulture has been greatly affected by globalization, the strengthening of the Canadian dollar, increasing regulatory costs and, of course, the concentration at each end of the supply chain.

As an organization, we have achieved a certain measure of success over time. The Seasonal Agricultural Worker Program began as a partnership with producers, the Canadian Horticultural Council and the Government of Canada over 40 years ago. It thrives today, and many producers are in business as a result of it. The memorandum of understanding for the partnership was struck between the Government of Canada and the Canadian Horticultural Council and remains in place today.

In reference to the pest management centre within Agriculture and Agri-Food Canada, the council and its efforts were integral to the establishment of this all-important facility, which is contributing to horticulture's competitiveness.

With respect to food safety, the CanadaGAP On-Farm Food Safety Program for growers, packers and storage intermediaries is the only food safety program in Canada to have been successfully benchmarked to the Global Food Safety Initiative. This is a tremendous credit to producers, to the minister and the department and to the Canadian Food Inspection Agency.

We are very pleased that you are considering the issues in your order. I will begin with a few comments on improving food diversity and security, as we like to refer to that, by Canadians for Canadians. It is a priority that will be achieved only through dialogue, understanding and strategic collaboration.

What is required? You have already heard my colleague, Mr. Lemaire, touch on a number of things, and I will as well: providing adequate funding for research and innovation; taking appropriate actions to develop and implement policies and programs that foster producer profitability, and this includes traditional and non-traditional risk management programs in the very broadest sense; ensuring a favourable regulatory environment that is conducive to commerce, and timely access to new crop protection technologies; and, of course, supporting and promoting food safety and traceability initiatives.

L'industrie est fortement diversifiée, comme la production agricole, et c'est l'un des plus importants secteurs agroalimentaires au Canada. Par exemple, les Canadiens dépensent plus de 14 milliards de dollars en fruits et légumes frais et transformés, ce qui représente 25 p. 100 des dépenses au détail en alimentation. Ce n'est donc pas négligeable. C'est même l'un des secteurs de production agricole les plus importants, car ses recettes dépassent les 5 milliards de dollars. C'est la principale source de recettes en Colombie-Britannique et dans l'Île-du-Prince-Édouard et il représente plus de la moitié des recettes des productions végétales dans toutes les provinces sauf celles des Prairies.

Comme tous les secteurs agricoles, l'horticulture a été profondément touchée par la mondialisation, le raffermissement de la devise canadienne, l'augmentation des coûts attribuables à la réglementation et, bien entendu, la concentration aux deux extrémités de la chaîne d'approvisionnement.

Notre organisation a remporté un certain succès au fil du temps. Le Programme des travailleurs agricoles saisonniers a été d'abord un partenariat réunissant les producteurs, le Conseil canadien de l'horticulture et le gouvernement du Canada, il y a plus de 40 ans. Il prospère aujourd'hui, et bien des producteurs lui doivent d'être en activité. Le protocole d'entente sur le partenariat a été établi par le gouvernement du Canada et le Conseil canadien de l'horticulture et il est toujours en place.

À propos du Centre de la lutte antiparasitaire, à Agriculture et Agroalimentaire Canada, le Conseil et ses efforts ont été indissociables de la mise en place de ce service très important qui contribue à la compétitivité de l'horticulture.

Quant à la sécurité alimentaire, le programme CanadaGAP — Salubrité des aliments à la ferme, à l'intention des producteurs, des conditionneurs et des intermédiaires en entreposage est le seul programme de salubrité alimentaire du Canada qui ait satisfait aux exigences de la Global Food Safety Initiative. Il faut reconnaître un énorme mérite aux producteurs, au ministre, au ministère et à l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Nous sommes très heureux que, dans le cadre de votre ordre de renvoi, vous examiniez ces questions. Je vais commencer par quelques observations sur l'amélioration de la diversité et de la salubrité des aliments par les Canadiens et pour les Canadiens, comme nous aimons à le dire. C'est une priorité qu'il ne sera possible de concrétiser que par le dialogue, la compréhension et la collaboration stratégique.

De quoi avons-nous besoin? Vous avez déjà entendu mon collègue, M. Lemaire, évoquer un certain nombre de choses et j'en aborderai d'autres également : fournir des fonds suffisants pour la recherche et l'innovation; prendre les mesures voulues pour élaborer et mettre en œuvre des politiques et programmes propres à favoriser la rentabilité des producteurs, ce qui comprend des programmes traditionnels et non traditionnels de gestion du risque dans le sens le plus large; assurer un cadre de réglementation favorable qui soit propice au commerce et facilite l'accès à de nouvelles protections des cultures et, bien entendu, appuyer et promouvoir des initiatives relatives à la salubrité des aliments et à la traçabilité.

However, it begins on the farm, and prosperity at the farm gate will drive prosperity beyond the farm gate. A consistent, safe, nutritious, quality product produced in a sustainable and competitive manner, which includes timely access to new and innovative technologies and a host of risk mitigation tools, marketed at a reasonable price with full and timely payment will provide long-term benefits. This is the true recipe for innovation and sustainability.

Research and innovation are critically important to maintaining the competitiveness of Canada's horticultural sector. The announcement of the Canadian Agri-Science Clusters Initiative was received with enthusiasm and a sense of opportunity for horticulture and indeed all of agriculture. Its stated purpose is to encourage key agricultural organizations to mobilize and coordinate a critical mass of scientific and technical capacity in industry, government and academia in order to create, design and implement a national program of applied science, technology transfer and commercialization plans in support of sector strategies and priorities to enhance profitability and competitiveness.

In 2009, horticulture rationalized its needs and priorities vis-à-vis research and innovation into five theme areas: health and wellness; food safety and quality; production and production systems; environmental performance of the horticultural system, which includes pest management; and energy management and efficiency. We believe these to be well aligned with the Government of Canada priorities.

Our mandate with respect to our science cluster is to ensure appropriate linkages with science and technology stakeholders to contribute to an accelerated pace of innovation in horticulture; facilitate the adoption of new technologies across horticulture; provide a forum to address and access the new agri-innovation program under Growing Forward, which we hope will be sustained in the next agricultural policy framework; and protect the interests of members and their investment through appropriate IP protection and the acquisition of licensing rights, where appropriate.

The result of this program is that it enables industry and researchers to collaborate and work toward the goal of enhanced profitability and competitiveness through the use of scientific and technical resources to support innovation strategies. Innovation is critically important to producers in order to maintain competitiveness. The potential benefits and synergies that will be accrued through the cluster by improving coordination of applied research initiatives among various Canadian research organizations are of great value to the industry, as well as the public good.

The suite of initiatives now under way through the agri-science cluster may be found in the annexes in the document you have received.

Toutefois, il faut commencer au niveau de l'exploitation agricole, et la prospérité à ce stade entraînera la prospérité aux stades suivants. Un produit stable, salubre, nutritif et de qualité, produit de façon durable et concurrentielle, ce qui suppose un accès rapide aux technologies nouvelles et innovatrices et une multitude d'outils d'atténuation des risques, mis en marché à un prix raisonnable et payé intégralement dans les meilleurs délais assurera des profits à long terme. Voilà la vraie recette à suivre pour assurer l'innovation et la rentabilité.

La recherche et l'innovation sont indispensables au maintien de la compétitivité du secteur horticole au Canada. L'annonce de l'initiative Grappe agro-scientifique pour l'horticulture a été accueillie avec enthousiasme. On a eu l'impression que c'était là une occasion à saisir pour l'horticulture et toute l'agriculture. L'objectif déclaré de l'initiative est d'inciter les principales organisations agricoles à mobiliser et à coordonner une masse critique de capacités scientifiques et techniques dans l'industrie, l'administration publique et les milieux universitaires pour créer, concevoir et mettre en œuvre un programme national de sciences appliquées, de transferts technologiques et de plans de commercialisation à l'appui de stratégies et de priorités sectorielles pour favoriser la rentabilité et la compétitivité.

En 2009, l'horticulture a rationalisé ses besoins et priorités en matière de recherche et d'innovation autour de cinq thèmes : santé et mieux-être; salubrité et qualité des aliments; production et systèmes de production; comportement environnemental du système horticole, ce qui englobe la lutte antiparasitaire; gestion de l'énergie et efficacité énergétique. Nous estimons que ces thèmes correspondent bien aux priorités du gouvernement du Canada.

Notre mandat, à l'égard de la Grappe agro-scientifique, est d'assurer les liens voulus avec les parties intéressées en sciences et technologie pour contribuer à accélérer l'innovation en horticulture; faciliter l'adoption de nouvelles technologies dans tout le secteur horticole; offrir une tribune pour aborder et utiliser le nouveau programme d'agri-innovation, Cultivons l'avenir, qui, espérons-nous, sera maintenu dans la prochaine politique cadre sur l'agriculture; protéger les intérêts des membres et leur investissement grâce à une protection suffisante de la propriété intellectuelle et à l'acquisition de droits de licence, lorsqu'il y a lieu.

Le programme permet à l'industrie et aux chercheurs de collaborer et de poursuivre l'objectif d'une meilleure rentabilité et d'une compétitivité supérieure au moyen des ressources scientifiques et techniques qui appuient des stratégies d'innovation. L'innovation revêt une importance cruciale pour les producteurs s'ils veulent préserver leur compétitivité. Les avantages possibles et les synergies acquis grâce à la Grappe agro-scientifique par une meilleure coordination des initiatives de recherche appliquée entre les diverses organisations canadiennes vouées à la recherche sont très précieux pour l'industrie ainsi que pour le bien public.

La série d'initiatives en cours à la faveur de la Grappe agro-scientifique se trouvent dans les annexes du document que vous avez reçu.

I mentioned production research, and we certainly cannot underscore that. I will use a few examples. One I am familiar with, because I worked for 20 years in the potato industry in New Brunswick, is wireworm, which is a national problem. The devastation that wireworm has been causing in the potato industry in P.E.I. has been accumulating and the dollar value associated with these losses is increasing substantially. Estimates are that approximately \$3 million in claims, or 20 per cent of the total crop insurance claims paid out to Island farmers, have been due to wireworm damage, and that is just in Prince Edward Island. It is an issue in all potato-producing areas.

Carrots are also affected. In P.E.I. and Nova Scotia, fields have been abandoned because of the damage. This is just one example of the need for research and technology because, as I said, it begins at the farm. Without those quality raw products to then take along the supply chain to sell as fresh or further process into other products, we do not have that competitiveness and that economic driver that the sector is.

Key to enhancing agricultural sustainability are risk management, which includes pests and disease, and looking at new ways of producing things. As we move toward many new types of food and technologies, we will be looking at other ways of production and marketing. It may not be necessarily by the traditional barrel of potatoes, but perhaps by grams or pounds of nutrients from blueberries or other crops.

There will need to be different risk management tools associated with that. The types of things we need to be thinking about as we look ahead include a favourable regulatory environment; food safety and traceability — and let us keep it to the science; bio-security; and for our sector in particular, we look very much to developing and establishing a national plant pest response strategy. One does not exist for the plant side. There is one for animals but not for plants, and we are fortunate that the minister recently approved a project for us to begin the first steps in looking at that.

On industry challenges and opportunities, I have spoken to some of the production-related challenges. They are often overlooked, but that is where it started. There is also access and commercialization of new varieties; storage and post-harvest management; and marketing and education.

Regarding developing new markets domestically and internationally, in 2009, Minister Ritz announced the creation of the Market Access Secretariat. They just held their annual meeting earlier this week. The minister attended to release their

J'ai parlé de la recherche en production, et nous ne pouvons certes pas la minimiser. Voici quelques exemples. Il en est un qui m'est familier, puisque j'ai travaillé pendant 20 ans dans l'industrie de la pomme de terre au Nouveau-Brunswick. Il s'agit de la larve de taupin, problème qui a pris une envergure nationale. Les ravages que cette larve a causés dans le secteur de la pomme de terre à l'Île-du-Prince-Édouard s'accumulent et la valeur pécuniaire associée à ces pertes augmente de façon marquée. Selon les estimations, des indemnités d'environ 3 millions de dollars, soit 20 p. 100 de toutes les indemnités d'assurance-récolte versées aux agriculteurs de l'île, sont attribuables aux ravages de la larve de taupin. Cela, dans la seule Île-du-Prince-Édouard. Mais le problème se pose dans toutes les régions productrices de pommes de terre.

La culture de la carotte est également touchée. Dans l'Île-du-Prince-Édouard et en Nouvelle-Écosse, des champs entiers ont été abandonnés à cause des dommages subis. Ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres qui illustrent le besoin de recherche et de technologie. Comme je l'ai dit, le point de départ, c'est l'exploitation agricole. Si nous n'avons pas des produits sains qui entrent ensuite dans la chaîne d'approvisionnement à l'état frais ou sous une forme transformée, nous ne pouvons prétendre à la compétitivité, ni conserver le moteur économique qu'est ce secteur.

Un élément essentiel à une meilleure viabilité de l'agriculture est la gestion des risques, qui englobe la lutte contre les parasites et les maladies ainsi que la recherche de nouveaux modes de production. Au moment où nous nous tournons vers de nouveaux types nombreux d'aliments et de technologies, nous chercherons de nouveaux modes de production et de commercialisation. On ne parlera pas forcément du boisseau traditionnel de pommes de terre, mais peut-être de grammes ou de livres d'éléments nutritifs provenant des bleuets ou d'autres productions.

On aura besoin d'outils différents de gestion des risques en raison de cette évolution. Pour préparer l'avenir, nous devons réfléchir à différents éléments, dont les suivants : un cadre réglementaire favorable; la salubrité des aliments et la traçabilité — et tenons-nous en à la dimension scientifique; la biosécurité; et dans notre secteur particulier, nous tenons beaucoup à l'élaboration et à l'adoption d'une stratégie nationale de lutte contre les parasites des plantes. Il n'y en a aucune pour les plantes. Il y en a une qui porte sur les animaux, mais aucune pour les plantes, et nous avons la chance que le ministre ait récemment approuvé un projet qui nous permettra de franchir les premières étapes vers cette stratégie.

Pour ce qui est des difficultés et des occasions qui se présentent à l'industrie, j'ai parlé de certains défis à relever en production. C'est un aspect souvent négligé, mais c'est là que tout a commencé. Il y a également l'accès à de nouvelles variétés et leur commercialisation; l'entreposage et la gestion après les récoltes; et enfin, la commercialisation et la sensibilisation.

À propos de l'ouverture de nouveaux marchés au Canada et à l'étranger, le ministre Ritz a annoncé en 2009 la création du Secrétariat à l'accès au marché. Il vient de tenir cette semaine sa réunion annuelle. Le ministre était présent pour rendre public le

first report, which shows some positive success. This was an initial response to industry's recommendations as to how to strengthen Canada's market access approach.

A number of our commodities are participating in programs that are enabled through agri-marketing and are looking at the development of long-term international strategies. Those include apple, greenhouse, potato and tender fruit.

Some of the sector challenges and barriers are that the regulatory and standards playing field is not level. Canada has world-class regulatory standards in the areas of health, food safety, labour and environmental considerations. Canada complies with these regulatory standards and absorbs the associated costs and implications. However, many other countries do not have these in place. As we look to negotiate international trade agreements, perhaps it is time to include some language that can help us come closer together with some of our competitors.

There are many non-tariff trade barriers, which include phyto-sanitary regulatory requirements, the high cost of foreign inspectors to visit Canada when opening new markets, and lack of free trade agreements with some target markets. One thing to remember with respect to target markets is that one shoe does not necessarily fit all because there are many industries that can compete but are at varying sizes and states of maturity.

How do we address some of these challenges? My colleague spoke to the deficiency we have in strategic market intelligence. I cannot stress that enough. It is so evident in many things that we do, not the least of which over time has been using U.S.-generated import information to defend ourselves in trade actions against the U.S. It is not appropriate.

Training for exporters on regulatory requirements and shared adaptation and development of material from the brand Canada campaign is gaining traction. Now we can use that domestically; it has been a great move to be able to do so.

As far as a vision goes, it includes securing market intelligence; looking at sanitary and phyto-sanitary preparedness, including prevention and response; having an appropriate dispute resolution; and knowing up front what a lever of compensation may be starting out.

Finally, there is the health advantage, which my colleague also concluded with. We see that as a tremendous opportunity for our sector in particular. Healthier Canadians will place less demand on publicly funded health care, and we have a unique opportunity to contribute to that.

premier rapport, qui fait état de certaines réussites. Il s'agissait de la première réponse aux recommandations de l'industrie sur la façon de renforcer l'approche canadienne de l'accès au marché.

Les producteurs d'un certain nombre de produits participent à des programmes rendus possibles par le programme Agri-marketing et songent à élaborer des stratégies internationales à long terme. Il y a par exemple la pomme, les produits cultivés en serre, la pomme de terre et les fruits fragiles.

Parmi les défis et obstacles de ce secteur, notons le fait que la réglementation et les normes ne sont pas uniformes. Le Canada s'est donné des normes réglementaires de niveau mondial dans les domaines de la santé et de la salubrité des aliments et à l'égard de la main-d'œuvre et de l'environnement. Le Canada se plie à ces normes réglementaires et absorbe les coûts et autres conséquences qui en découlent. Toutefois, bien d'autres pays n'ont pas d'obligations semblables. Au moment où nous envisageons de négocier des accords commerciaux internationaux, il est peut-être temps d'y ajouter des dispositions qui nous aideront à obtenir des conditions davantage comparables à celles de nos concurrents.

Il existe beaucoup de barrières commerciales non tarifaires, dont des exigences réglementaires phytosanitaires, le coût élevé des inspecteurs étrangers qu'il faut faire venir au Canada lorsqu'il ouvre de nouveaux marchés et l'absence d'accord de libre-échange avec certains marchés cibles. Il y a une chose qu'il ne faut pas perdre de vue, à propos des marchés cibles : il n'y a peut-être pas de solution qui convienne à tous, car il y a beaucoup de secteurs qui peuvent livrer concurrence, mais de taille variable et à des stades de maturité différents.

Comment relever certains de ces défis? Mon collègue a parlé de nos lacunes en matière de renseignement stratégique sur le marché. Je ne saurais trop insister sur ce point. C'est tellement évident dans bien des choses que nous faisons. Et la chose la moins importante n'est pas le fait que, au fil du temps, nous avons utilisé de l'information produite aux États-Unis sur les importations pour nous défendre contre les mesures commerciales américaines. C'est inadmissible.

La formation à l'intention des exportateurs sur les exigences de la réglementation et le partage d'adaptation et développement du matériel de la campagne Image de marque Canada commencent à donner des résultats. Nous pouvons maintenant utiliser cela sur le marché canadien. Il a été excellent que nous puissions le faire.

Quant à une conception d'ensemble, cela suppose l'obtention de renseignement sur le marché; l'examen de l'état de préparation sur les plans sanitaires et phytosanitaires, y compris la prévention et l'intervention; l'existence d'un mécanisme acceptable de règlement des différends; le fait de connaître le seuil à partir duquel des indemnités sont accordées.

Enfin, il y a l'avantage sur le plan de la santé, sur lequel mon collègue a conclu. Nous voyons là une occasion extraordinaire pour notre secteur. Si les Canadiens sont en meilleure santé, la demande faite aux services de santé financés par l'État sera moindre. Nous avons une occasion unique d'apporter une contribution à cet égard.

We are in the food production business, but we also see ourselves very much in the health business. We are the only group that truly can say “eat more,” and there is a lot of data to back that up. Hippocrates had it right a long time ago, when he said: “Let food be thy medicine and medicine be thy food.” He was not too far off all those years ago.

We have an event coming up in a few weeks, as my colleague mentioned. We hosted one nearly a year ago. At that time, Dr. Colin Carrie from Health Canada made an encouraging comment to everyone present when he said horticulture has an unprecedented opportunity to impact the lives of Canadians. That very much reflects the feeling we have coming from our sector.

With that, I look forward to your questions and dialogue.

The Chair: Thank you very much, Ms. Fowlie. Before beginning the question round, I just want to share with you that on the marketing side, last week I saw potatoes in a New Brunswick warehouse that had white flesh, red flesh and now blue flesh. They were looking at it also on the health side for food across Canada.

[Translation]

Senator Robichaud: Thank you for your presentation. Senator Mockler forgot to mention that there are also red potatoes. Where I grew up, we had to have red potatoes with fish. They went very well together.

You talked about market intelligence; actually, you both mentioned it. How do you suggest going about it? On one hand, producers and associations such as yours certainly have a role to play. But on the other hand, how could government agencies help you with that?

[English]

Mr. Lemaire: The current issue we have is the change in resources and in the structure and collection of the data. Historically — and this goes back 20 to 25 years — we had government officials, through Agriculture Canada or the Canadian Food Inspection Agency, available in the markets to collect data. Data collection is a very resource-intensive process. Some of the best practice in the collection of market information can be seen in the United States, where there is a fairly intensive resource allocation in the field, at wholesale markets and at the farm level, to understand storage data, production data and market pricing.

Those resources have been reallocated, as time has passed, to other priority areas. We have moved to a voluntary information system. The Infohort system, currently operating under Agriculture and Agri-Food Canada, is a voluntary system and collection of data. It is totally inaccurate.

Nous travaillons en production alimentaire, mais nous estimons également être présents dans le domaine de la santé. Nous sommes le seul groupe qui peut vraiment dire : « Mangez davantage. » Et il y a bien des données pour le confirmer. Hippocrate a toujours eu raison de dire : « Que l'aliment soit ton remède et ton remède ton aliment. » Il y a si longtemps, et il n'avait pas tellement tort.

Comme mon collègue l'a dit, nous avons une manifestation qui aura lieu dans quelques semaines. Nous en avons eu une autre il y a près d'un an. Le Dr Colin Carrie, de Santé Canada, a alors eu une réflexion encourageante pour tous ceux qui étaient présents, car il a dit que l'horticulture tenait une occasion sans précédent d'avoir un effet sur la vie des Canadiens. Voilà qui reflète tout à fait l'impression qui a cours dans notre secteur.

Là-dessus, j'ai hâte d'entendre vos questions et de participer à des échanges.

Le président : Merci beaucoup, madame Fowlie. Avant de passer aux questions, je voudrais vous raconter, à propos de commercialisation, que, la semaine dernière, j'ai vu dans un entrepôt du Nouveau-Brunswick des pommes de terre à chair blanche, à chair rouge et à chair bleue. Les exploitants s'intéressent aussi à l'élément santé de l'alimentation au Canada.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Merci pour votre présentation. Le sénateur Mockler a oublié de mentionner qu'il y avait aussi des patates rouges. Chez nous, où j'ai grandi, on avait besoin de patates rouges avec le poisson. Ça se prenait très bien!

Vous parlez de « market intelligence »; vous y avez tous les deux fait allusion. Comment suggérez-vous que ce soit fait? D'un côté, les producteurs et vos associations ont certainement un rôle à jouer, mais de l'autre côté, comment les agences du gouvernement pourraient-elles vous aider?

[Traduction]

M. Lemaire : Le problème que nous éprouvons en ce moment, c'est le changement dans les ressources et dans la structure et la collecte des données. Par le passé, il y a 20 ou 25 ans, nous avions des fonctionnaires à Agriculture Canada ou à l'Agence canadienne d'inspection des aliments qui étaient présents sur les marchés pour recueillir les données. La collecte des données exige beaucoup de ressources. Aux États-Unis, on peut observer certaines des meilleures pratiques qui soient en matière de collecte de renseignements sur le marché. On y affecte des ressources assez intensives sur le terrain, sur les marchés de gros et au niveau de l'exploitation agricole, ce qui permet de comprendre les données sur l'entreposage et la production ainsi que les prix qui ont cours sur le marché.

Avec le temps, ces ressources ont été réaffectées à d'autres domaines prioritaires. Nous sommes passés à un système d'information à participation volontaire. Le système Infohort, actuellement exploité à Agriculture et Agroalimentaire Canada, est un système à participation volontaire de collecte de données. Ses résultats n'ont aucune exactitude.

We have been working with Agriculture Canada, the Canadian Horticultural Council and the Canadian Produce Marketing Association, the CPMA, to try to find solutions. One of the challenges comes back to the information that is being provided. An example is prices at the wholesale level being priced at what would be on their sales sheet. They are not true market prices. There could be a difference of \$20 a case. What happens is that market information is showing what the wholesale price is, but then negotiation happens relative to what the actual price will be once sold. That actual price is not being captured. When we sit down and start talking about true pricing — what product is being sold for in the market — we are not able to capture that data. Additionally, we are not able to capture true market-pricing data that is coming from the farm, wholesale or retail.

All of this does help the primary producer to understand what the market activity is, how they can get the best price for their product within the market and, when they look at other economic drivers, whether they are actually growing and providing the right product to Canadians. We have to be ahead of the curve relative to that changing mosaic. Right now we are seeing a wide change in Canadian eating habits due to a change in the Canadian landscape. People have new appetites for different foods. The Canadian producer has to be in a position to support those changing appetites and to introduce their products to that changing dynamic in the Canadian marketplace. Without the appropriate market information to understand what is being sold, eaten or consumed and how it is really priced, it is difficult to develop a business strategy for the production and supply chain of a product, to market that product through as one piece.

Senator Robichaud: It is the chicken or the egg. Where do we start?

Mr. Lemaire: I totally agree; that is a very good point. The piece of the puzzle comes back to setting the structure. We currently do not have an appropriate structure to collect data, and that is a starting point. The structure has moved to a position where it is not functioning to meet the needs of government and of industry.

Work is happening, through the Horticulture Value Chain Roundtable, to determine what industry requires and what information could be collected. The Quebec Horticultural Council is leading some of that market-data collection. They are running a pilot project, and it is very labour intensive. We are finding that it does come back to investment. What are we investing in the collection of that data to improve our business and trade practices to be more productive on an economic level?

[Translation]

Ms. Fowlie: You are absolutely right. It starts with producers. We need to trust them and ensure the information is used correctly. As my colleague mentioned, the necessary structure is

Nous avons travaillé avec Agriculture Canada, le Conseil canadien de l'horticulture et l'Association canadienne de la distribution de fruits et légumes, l'ACDFL, à la recherche de solutions. L'une des difficultés réside dans l'information qui est fournie. Par exemple, les prix de gros sont indiqués d'après le feuillet de vente. Il ne s'agit pas du vrai prix sur le marché. La différence peut être de 20 \$ la caisse. Ce qui se passe, c'est que l'information sur le marché indique le prix de gros, mais il y a ensuite des négociations sur le prix réel de vente. Le prix réel n'est pas retenu. Lorsque nous discutons des prix réels — la valeur à laquelle le produit se vend sur le marché —, nous ne pouvons pas recueillir cette donnée. Nous ne pouvons pas non plus recueillir les données sur le prix réel du marché aux niveaux de l'exploitation, du commerce de gros et du commerce de détail.

Tous ces renseignements aident les producteurs primaires à comprendre l'activité sur le marché, à voir comment obtenir le meilleur prix pour leurs produits sur le marché et, lorsqu'ils considèrent d'autres facteurs économiques, s'ils cultivent et fournissent le bon produit pour les Canadiens. Il faut avoir une longueur d'avance sur l'évolution de cet ensemble complexe d'éléments. En ce moment, nous observons un profond changement dans les habitudes alimentaires à cause de l'évolution du contexte canadien. Les consommateurs se découvrent un nouvel appétit pour des aliments différents. Le producteur canadien doit se positionner pour s'adapter à ces nouvelles préférences et présenter ses produits en fonction de la dynamique en évolution sur le marché canadien. Si on ne possède pas la bonne information sur le marché pour comprendre ce qui se vend ou se consomme et comment le prix des produits s'établit, il est difficile d'élaborer une stratégie d'entreprise pour la production et la chaîne d'approvisionnement d'un produit afin de commercialiser ce produit comme entité.

Le sénateur Robichaud : C'est la poule ou l'œuf qui vient en premier? Par où faut-il commencer?

M. Lemaire : Je suis tout à fait d'accord. Vous faites valoir un très bon point. La clé du problème, c'est la structure. Actuellement, nous n'avons pas la structure voulue pour recueillir les données. C'est le point de départ. La structure ne fonctionne plus de façon à répondre aux besoins du gouvernement et de l'industrie.

Il se fait un certain travail grâce à la Table ronde sur la chaîne de valeur du secteur horticole : elle vise à déterminer de quoi l'industrie a besoin et quelle information pourrait être recueillie. Le Conseil d'horticulture du Québec est à l'avant-plan pour une partie de cette collecte des données sur le marché. Il dirige un projet pilote. Il faut beaucoup de main-d'œuvre. Nous constatons que c'est une question d'investissement. Qu'investissons-nous dans la collecte des données pour améliorer nos entreprises et nos pratiques commerciales de façon à être plus productifs au plan économique.

[Français]

Mme Fowlie : Vous avez bien raison. Cela débute avec les producteurs, mais il faut qu'on leur fasse confiance et que les informations soient bien utilisées. Comme mon collègue l'a dit, la

not in place. A number of years ago, the Canadian Food Inspection Agency was involved in data collection. That is no longer the case. The same goes for Statistics Canada. This is key in terms of risk management, because if producers do not know the real price on the market, they sell for less. And that affects the entire market, not only where they are, be it Grand Falls or Charlottetown, but Toronto and Montreal, as well. We need the right structure and coordination. We need to take a close look at structures that are working well elsewhere.

Senator Robichaud: You would need supply management, a structure of that nature, would you not? Okay, thank you.

[English]

Senator Plett: Ms. Fowlie — and I would like both you and Mr. Lemaire to answer this question — you referred, in your presentation, to buying Canadian for Canadians. We are upset when President Obama comes out and says, “Buy American.” I think we are very dependent on exports. I want you to go more into to whom we export and how much. If we really promote buying Canadian for Canadians, are we being a little hypocritical when we then want to export our products?

Ms. Fowlie: Is that not always the name of the game when negotiating trade agreements? We want access, but we have to give access as well.

In the document you have, I did include some charts that indicate the top 10 export markets for Canada’s fruit products, vegetable products, and potato and potato products, which are categorized separately. Certainly, the United States — no surprise there — is our key trading partner.

It is no surprise that, as Canadians, we are maybe a little shy and not as enthusiastic as we could be about our own products or about buying our own products. I think some of that can begin at home. Perhaps there are a few things to learn from our colleagues to the south. I am not looking to cause trade disruptions or anything, but there are things that we can do here, possibly through a number of our food institutions and food service purveyors. Perhaps there is not always the extent of Canadian product available that there should or could be.

If I digress slightly in talking about health and what is going on in the U.S., it is because what has happened there is phenomenal. In January, they re-released their food guide. All the messaging and visuals suggested make your plate half fruit and vegetable. That fits well with what we look at buyers to do within our sector to try and contribute to Canada’s health agenda. Part of the issue is that it is not short-term — or low-hanging fruit, if you will excuse the pun. Rather, it is a long-term investment and

structure n’est pas là pour bien servir. Il y a plusieurs années, l’Agence canadienne d’inspection des aliments était impliquée dans la collecte d’information. Elle ne l’est plus. Statistique Canada non plus. C’est très important pour gérer les risques parce que si les producteurs ne sont pas au courant du vrai prix sur le marché, ils vendent moins cher. Cela a un effet sur tout le marché, non seulement chez eux, que ce soit à Grand-Sault ou à Charlottetown, mais également à Toronto et à Montréal. Cela nécessite une structure et une coordination. Il faut vraiment regarder les structures qui fonctionnent bien ailleurs.

Le sénateur Robichaud : Vous auriez besoin d’une gestion de l’offre, d’une sorte de structure de cette nature, n’est-ce pas? C’est bien, merci.

[Traduction]

Le sénateur Plett : Madame Fowlie — et je voudrais que vous et M. Lemaire répondiez à ma question — vous avez parlé dans votre exposé d’acheter des produits canadiens pour les Canadiens. Nous sommes contrariés lorsque le président Obama réclame que les Américains achètent des produits de chez eux. Nous sommes très dépendants de nos exportations. Je voudrais que vous donniez davantage de précisions sur la destination et le volume de nos exportations. Si nous faisons la promotion des achats chez nous, n’y a-t-il pas un peu d’hypocrisie à vouloir exporter nos produits?

Mme Fowlie : N’est-ce pas toujours l’enjeu, lorsque nous négocions des accords commerciaux? Nous voulons obtenir un accès au marché de l’autre partie, mais nous devons également accorder l’accès à notre marché.

Dans le document qui vous a été remis, j’ai inséré des graphiques qui illustrent les 10 premiers marchés d’exportation pour les produits à base de fruits et de légumes du Canada, ainsi que pour la pomme de terre et les produits de la pomme de terre. Ce sont des catégories distinctes. Il est certain, et cela n’a rien d’étonnant, que les États-Unis sont notre principal partenaire commercial.

Il n’est pas étonnant que les Canadiens soient un peu timides ou pas aussi enthousiastes qu’ils pourraient l’être à l’égard de nos produits et de l’achat de nos produits. Une partie de l’effort peut commencer chez nous. Nous avons peut-être quelques petites choses à apprendre de nos collègues du sud de la frontière. Je ne souhaite pas provoquer des perturbations commerciales ni rien de la sorte, mais il y a des choses que nous pouvons faire chez nous, peut-être grâce à des institutions du domaine de l’alimentation et aux fournisseurs de services de restauration. L’offre de produits canadiens n’est peut-être pas toujours ce qu’elle devrait être ou pourrait être.

Si je m’éloigne légèrement du sujet en parlant de la santé et de ce qui se passe aux États-Unis, c’est parce qu’il y est arrivé quelque chose de phénoménal. En janvier, les Américains ont publié leur nouveau guide alimentaire. Tous les messages et les éléments visuels suggèrent que les fruits et légumes doivent occuper la moitié de l’assiette. Cela cadre bien avec ce que nous attendons des acheteurs dans notre secteur pour contribuer à la cause de la santé au Canada. Le problème tient en partie à ce que

philosophy that has to be adopted. In the U.S., 18 per cent of GDP is going to health care costs. That is not sustainable for them. Canada's percentage is not that high yet, but that it could be the trend and where we are going.

The solution is a philosophy and is multidisciplinary and multi-departmental in that a number of departments and ministers need to champion and collaborate on this.

Mr. Lemaire: Relative to the local movement program demand, on a global level we are seeing an increased demand within geographic areas of interest in their own local production, which is positive. We need to capture and leverage that. Also, we have to recognize that within the Canadian climate, we do not necessarily produce the range of products that our changing Canadian population is demanding. For example, we do not produce citrus or bananas. There is a balance between what we are importing and what we are selling domestically. Industry has begun to adjust and work together.

Canadian retailers want to sell local product. It is part of their vision and mission to include the highest quality and volume of product in the market. Part of that process includes understanding when production is available at the beginning of season and how easily or well they can provide that product throughout the season, while ensuring that, as Ms. Fowlie touched on, the product is being produced at a high-value level, which comes back to innovation and the production level.

Industry partners with allied industries around the globe. For example, a tree fruit industry in Canada recognizes that while they have a certain production level they would like to sell domestically, they also have product that is exported. Work with the U.S. tree fruit industry is collaborative, in peaches, for example. When our season comes in at this time of the year, work ensures that the shoulder components are covered off with imported product and through the off-season with local product. That is a healthy market relative to a grower relationship and production base. To ensure that we meet consumer needs, we build a domestic market and an export market to ensure balance between local sales and international sales.

[Translation]

Ms. Fowlie: Obviously, in Canada, we do not produce oranges or other such fruit, as Mr. Lemaire mentioned.

ce n'est pas du court terme; ce n'est pas un fruit qui soit à portée de la main, si vous permettez la comparaison. Il s'agit d'un investissement à long terme et d'une nouvelle attitude à adopter. Aux États-Unis, les coûts des soins de santé représentent 18 p. 100 du PIB. Cela ne peut pas continuer. Au Canada, le pourcentage n'est pas encore aussi élevé, mais c'est la tendance et c'est vers la même situation que nous évoluons.

La solution réside dans une nouvelle conception des choses, et il s'agit d'un enjeu multidisciplinaire et multiministériel, car un certain nombre de ministères et de ministres doivent se faire les champions de cette cause et collaborer.

M. Lemaire : À propos de la demande de programmes d'approvisionnement à proximité, nous observons à l'échelle de la planète une demande accrue, à l'intérieur des diverses régions géographiques, pour la production locale, ce qui est constructif. Nous devons nous greffer à ce mouvement et l'utiliser. Par ailleurs, il nous faut reconnaître que, compte tenu du climat du Canada, nous ne produisons pas forcément toute la gamme des produits que la population changeante du Canada exige. Par exemple, nous ne pouvons produire ni agrumes, ni des bananes. Il y a un certain équilibre entre ce que nous importons et ce que nous vendons au Canada. L'industrie a commencé à s'adapter et à travailler de concert.

Les détaillants canadiens veulent vendre des produits locaux. Cela fait partie de leur conception et de leur vision : la meilleure qualité et le plus grand volume de produits sur le marché. Une partie du processus consiste à comprendre quand la production est disponible au début de la saison et avec quelle facilité les producteurs peuvent fournir des approvisionnements tout au long de la saison tout en s'assurant que, comme Mme Fowlie y a fait allusion, le produit fourni a une excellente valeur, ce qui nous ramène à la question de l'innovation et du niveau de production.

L'industrie s'associe à des industries connexes dans le monde entier. Par exemple, une industrie des fruits de verger au Canada reconnaît que, même si elle a une certaine production qu'elle souhaite écouler sur le marché intérieur, elle exporte également. Le travail avec l'industrie américaine correspondante est placé sous le signe de la coopération, pour les pêches, par exemple. Lorsque notre saison débute, à telle époque de l'année, on s'assure que la période qui suit et celle qui précède sont couvertes au moyen de produits importés et que les produits locaux répondent à la demande pendant la saison. C'est un marché sain du point de vue de la relation entre les producteurs et de la base de production. Pour nous assurer de répondre aux besoins du consommateur, nous créons un marché intérieur et un marché d'exportation pour ménager un équilibre entre les ventes locales et les ventes à l'étranger.

[Français]

Mme Fowlie : Il est certain qu'au Canada, on ne produit pas d'oranges ou d'autres fruits, comme M. Lemaire l'a dit.

[English]

Imagine a salad bar and baked potato oven in every school in this country. Kids love them. Imagine the additional volume of Canadian-grown products throughout the school year that could be consumed in that manner. That is a huge trend south of the border. There is a huge impetus around putting a salad bar in every school, in part because inner city schools are thought to be food deserts. Often people do not have access to stores and transportation with the kinds of produce you might find in a downtown store. Putting a salad bar in a school does not require the infrastructure work that a big kitchen requires. New schools being built could readily have a salad bar set up without that kind of infrastructure. In schools being retrofitted, the old kitchens are being removed. This is transportable, easy, fun and healthy.

Senator Plett: We are closing school cafeterias because kids do not want to eat there.

Ms. Fowlie: We have to make it so they will want to eat there. We are seeing it happen.

Mr. Lemaire: If I may, I will answer the question relative to consumption. There is an issue relevant to the infrastructure at school cafeterias. The U.S. food service model within their schools is different in that they can provide food in an efficient manner at the elementary and high school levels. However, that should not be a barrier to Canadians finding a solution. The issue comes back to taking a step before the cafeteria food delivery at the education level. We have seen that happen with the recycling program.

For example, I have three young children who do not bring a disposable drink container to school. They pour their juice or milk into a reusable container; it is part of their lifestyle. They think about how they are impacting the environment. We have not been effective in increasing the consumption of fruit and vegetable to the extent that we could be. We need to educate young Canadians, our consumers of tomorrow, that this should be a major part of their diet. Low nutrition foods that they have easy access to should be secondary.

Senator Plett: I guess I am from Missouri on that one. We need to lock the school doors and tell the kids they will eat there, if that is what we want them to do. If a McDonald's is located beside the school, the kids would rather eat there.

I just came back from China, where we visited a school of 1,200 kids with a New Brunswick curriculum, New Brunswick principal and many teachers from New Brunswick; certainly all the teachers were from Canada.

They expected everybody in a kindergarten to grade 12 school to eat in the school cafeteria. They had a card and parents put money on that card so the kids could simply swipe the card to eat

[Traduction]

Imaginez un bar à salades et un four à pommes de terre dans chaque école au Canada. Les enfants adorent ça. Imaginez le volume supplémentaire de produits cultivés au Canada qui pourrait être consommé de cette manière pendant l'année scolaire. C'est une très grande tendance au sud de notre frontière. On cherche absolument à avoir des bars à salades dans toutes les écoles, en partie parce qu'on a l'impression que les écoles du noyau central des villes sont des déserts sur le plan de l'alimentation. Souvent, on n'y a pas accès à des marchés et à des transports qui permettent de se procurer des fruits et légumes comme ceux qu'on peut trouver dans un marché du centre-ville. Installer un bar à salade dans une école n'exige pas la même infrastructure qu'une grande cuisine. Lorsqu'on construit de nouvelles écoles, on peut facilement y prévoir un bar à salade sans une lourde infrastructure. Dans les écoles remises en état, on retire les vieilles cuisines. Le bar à salade est mobile, facile, amusant et sain.

Le sénateur Plett : Nous fermons les cafétérias scolaires parce que les enfants ne veulent pas y manger.

Mme Fowlie : Nous devons faire en sorte qu'ils aient envie d'y manger. C'est ce qui est en train de se passer.

M. Lemaire : Si je peux me permettre, je vais répondre à la question sur la consommation. Il y a un problème qui concerne l'infrastructure dans les cafétérias des écoles. Le modèle américain de service de restauration dans les écoles est différent en ce sens qu'il y est possible de fournir des aliments de façon efficace dans les écoles élémentaires et secondaires, mais cela ne devrait pas empêcher les Canadiens de trouver une solution. Il faut prendre une mesure avant l'étape de la distribution d'aliments à l'école. C'est ce qu'on a fait pour le recyclage.

Par exemple, j'ai trois jeunes enfants qui n'apportent pas de contenants de boisson jetables à l'école. Ils versent leur jus ou leur lait dans un contenant réutilisable. Cela fait désormais partie de leur mode de vie. Ils sont conscients de leur impact sur l'environnement. Nous n'avons pas été aussi efficaces que pouvions l'être dans nos efforts visant à faire augmenter la consommation de fruits et de légumes. Nous devons faire comprendre aux jeunes Canadiens, les consommateurs de demain, que les fruits et légumes devraient constituer une partie très importante de leur alimentation. Les aliments peu nutritifs auxquels ils ont facilement accès devraient être secondaires.

Le sénateur Plett : Je suis sceptique. Nous devons fermer les portes des écoles à clé et obliger les enfants à manger à l'école, si c'est ce que nous voulons qu'ils fassent. S'il y a un McDonald à côté de l'école, les enfants voudront y manger.

Je rentre de Chine, où nous avons visité une école de 1 200 élèves avec un groupe d'élèves, un directeur et de nombreux enseignants du Nouveau-Brunswick; chose certaine, tous les enseignants étaient originaires du Canada.

Tous les élèves, depuis la maternelle jusqu'à la 12^e année, sont tenus de manger à la cafétéria de l'école. Ils ont une carte sur laquelle les parents versent de l'argent. Il suffit aux élèves de

in the school cafeteria. These kids are eating healthy. I asked about the grade 11 and 12 kids and was told that because there was no other convenient choice, most of them were eating at school as well. If a McDonald's is close to the school, kids will prefer to eat there. That is an observation more than anything. Before you address that, I see that China is on your chart.

We had a presentation by our good friends from McCain when we were in China, where they are making a lot of French fries. They buy most of their potatoes in Mongolia. How much of our food do we export to China, where 1.35 billion people eat a lot of vegetables and French fries? Are we doing what is needed to tap into that market?

Mr. Lemaire: The Chinese market is a priority area for many Canadian producers and exporters, as it is for many around the globe. It is a very competitive market to engage. Beyond just export, some Canadian growers-shippers and primary producers are setting up relationships with Chinese companies to run secondary businesses there to deal with some of the shipping issues. That process is beginning. That area needs further investment and work on the part of the government as well as industry to build relationships. The Chinese market is truly one of relationship development to build commerce.

Stepping back to touch on your final comment about school food programs, I was part of the subcommittee under the Horticulture Value Chain Roundtable with Agriculture Canada for marketing, and we had looked at opportunities for developing a similar concept or programs. Funding is always an issue. I am fully supportive of the concept of introducing a salad bar or some type of fruit and vegetable program in elementary and high school levels, but I think this comes back to my comment relative to no magic bullet or single bullet that can solve our issues. Addressing how our youth consume food has to be an integrated approach that addresses not only what they are eating in the schools. Locking the doors and keeping them in for lunch would be a challenge, but very interesting. I think there is an opportunity of addressing what is being served in fast food, and we are starting to see that transition within some of our fast food partners of introducing more sliced apples and more salads and other alternatives to their traditional offering. That is the trend we have to begin introducing and changing, so that when the young consumer goes to an opportunity purchase, their selection is fresh fruit and vegetables. That takes education.

There is a combination approach that has to be introduced. One is access and introduction to food so they taste and understand what they are eating and they are exposed to it, where you would get that through the school program, whether it is salad bar or some type of snack program, and two is what they

passer leur carte pour pouvoir manger à la cafétéria de l'école. J'ai posé des questions sur les jeunes de la 11^e et de la 12^e année, et on m'a répondu que, puisqu'il n'y avait aucune autre solution commode, la plupart de ces élèves mangeaient également à l'école. Simple observation. Avant de vous laisser répondre, je signale que la Chine figure dans votre graphique.

Pendant notre séjour en Chine, nous avons eu droit à un exposé de nos bons amis de chez McCain, qui produit beaucoup de frites là-bas. La majeure partie des pommes de terre proviennent de la Mongolie. Quel est le volume de nos exportations alimentaires en Chine, où 1,35 milliard de personnes mangent beaucoup de légumes et de frites? Faisons-nous le nécessaire pour exploiter ce marché?

M. Lemaire : Le marché chinois est une priorité pour beaucoup de producteurs et d'exportateurs canadiens, comme il l'est pour bien d'autres dans le monde entier. C'est un marché où la concurrence est très vive. En dehors des simples exportations, certains producteurs-expéditeurs et producteurs primaires établissent des relations avec des entreprises chinoises pour exploiter des entreprises secondaires là-bas, de façon à contourner certains problèmes d'expédition. Cette démarche en est à ses débuts. De ce côté, il faut davantage d'investissement et de travail de la part du gouvernement et de l'industrie afin de nouer des relations. Le marché chinois est vraiment fondé sur les relations à établir lorsqu'on veut faire du commerce.

Pour en revenir à votre dernière observation sur les programmes alimentaires à l'école, je dirai que j'ai fait partie d'un sous-comité de la Table ronde sur la chaîne de valeur du secteur horticole chargé de la commercialisation, à Agriculture Canada. Nous avons examiné la possibilité d'élaborer un concept ou des programmes semblables. Le financement est toujours un problème. J'appuie sans réserve l'idée d'un bar à salades ou d'un genre quelconque de programme pour favoriser la consommation de fruits ou de légumes dans les écoles élémentaires et secondaires, mais il faut en revenir à ce que je disais tout à l'heure : il n'y a pas de solution magique, pas de solution unique pour régler tous nos problèmes. Pour aborder les modes de consommation alimentaire des jeunes, il faut une approche intégrée qui ne tient pas compte uniquement de ce qu'ils mangent à l'école. Il serait difficile, mais très intéressant, de verrouiller les portes et de les garder à l'école pour le repas de midi. Je crois qu'il y a possibilité d'agir sur le contenu de la restauration rapide. Nous commençons à voir une transition chez certains de nos partenaires de la restauration rapide, qui ajoutent davantage de pommes tranchées, plus de salades et d'autres mets, en plus de leur menu classique. C'est une tendance que nous avons commencé à implanter, une évolution, pour amener le jeune consommateur, lorsqu'il a une occasion d'acheter, à choisir des fruits et légumes frais. Il faut de la sensibilisation.

Il faut adopter une approche double. D'abord, il faut donner accès aux aliments et les présenter pour que les jeunes y goûtent et comprennent ce qu'ils mangent et pour qu'ils soient mis en contact avec les produits grâce à un programme scolaire, qu'il s'agisse d'un bar à salade ou d'un type quelconque de programme

are getting on the exterior through their home life and fast food exposure and trying to bring the entire puzzle together. The many pieces have to be connected.

Senator Plett: I believe Quebec tried to outlaw poutine in hockey arenas, did they not? I do not know how far they got.

Senator Mercer: I remember the riots in the street about banning poutine. I am sure there would have been.

Thank you for being here. We do appreciate it. Mr. Lemaire, in your presentation, you talked about 67 per cent of Canadian fresh fruit and vegetables going to the United States. We enjoy the benefits and security of PACA when trading with the United States without a reciprocal risk mitigation tool available in Canada. You say there is a risk that U.S. industry may pressure the United States government to remove Canada's preferential treatment under PACA, et cetera.

This is the first time that I have heard about a possible threat to fruit and vegetables from Canada. I have been on this committee for eight years now. I am quite familiar with the problems with beef we had through the BSE crisis and other issues of food. Is there a real threat? Are people talking about this? Are people gathering together in the United States, as they did to attack softwood lumber where we ended up leaving money on the table so they could have more money to challenge us in the future? Is this real, or is it something you are thinking might happen?

Mr. Lemaire: I can answer that, and then I will ask Ms. Fowlie also to address the issue. Between our two organizations, Canadian Horticultural Council has taken the lead on driving the issue forward on behalf of the primary producers and Canadian growers who are truly at impact here.

To quickly answer your question, yes, this is a serious concern. There is discussion. As I mentioned, it has been an issue since the 1980s. Within the 2000s, we have been able to address the concern on a direct financial impact level. The United States shippers to Canada, who are also being impacted because of non-payment, slow payment or insolvency are ready to call for action because of their frustration that the Canadian system has not addressed the issue for a such a long period of time.

I mentioned the Hedley report in 2005 went to Agriculture Canada identifying this issue, and I can make that available to the committee. The Government of Canada, through Agriculture Canada, created an additional review. I do not have the name of that report off the top of my head. The two were conflicting, and that puts us now in the position of nothing truly being done.

de repas légers. Deuxièmement, il faut s'occuper de ce qu'ils ont à manger à l'extérieur, dans leur famille et dans la restauration rapide, pour essayer d'avoir une action concertée. Il faut que tous les éléments soient liés entre eux.

Le sénateur Plett : Je crois que le Québec a essayé d'interdire la poutine dans les arénas où on pratique le hockey, n'est-ce pas? J'ignore ce qu'il a réussi à faire.

Le sénateur Mercer : Je me souviens de l'agitation dans la rue au sujet de l'interdiction de la poutine. Je suis sûr qu'il a dû y avoir de l'agitation.

Merci de votre présence. Nous vous en savons gré. Monsieur Lemaire, dans votre exposé, vous avez dit qu'environ 67 p. 100 des fruits et légumes frais du Canada vont aux États-Unis. Nous profitons des avantages et de la sécurité du PACA lorsque nous faisons du commerce aux États-Unis sans qu'il y ait au Canada un mécanisme réciproque d'atténuation des risques. Vous avez dit que l'industrie américaine risquait d'exercer des pressions sur le gouvernement américain pour qu'il retire au Canada le traitement préférentiel dont il jouit aux termes du PACA, par exemple.

C'est la première fois que j'entends parler d'une menace qui pèserait sur les fruits et légumes du Canada. Je siège au comité depuis huit ans. Je connais très bien les problèmes du bœuf, occasionnés par la crise de l'ESB et d'autres difficultés. Existe-t-il une vraie menace? Est-ce que les gens en discutent? Y a-t-il des gens qui se regroupent aux États-Unis comme on l'a vu dans l'offensive contre le bois d'œuvre? Nous avons fini par leur céder de l'argent, de sorte qu'ils en auront davantage pour contester de nouveau nos exportations à l'avenir. La menace est-elle réelle ou bien est-ce une chose qui, selon vous, risque d'arriver?

M. Lemaire : Je peux répondre, après quoi j'inviterai Mme Fowlie à aborder également la question. De nos deux organisations, c'est le Conseil canadien de l'horticulture qui s'est chargé d'attirer l'attention sur ce problème au nom des producteurs primaires et des agriculteurs canadiens, qui sont dans la ligne de tir.

Pour répondre rapidement à votre question, je dirai qu'oui, c'est une grave préoccupation. Comme je l'ai dit, c'est un problème depuis les années 1980. Dans les années 2000, nous avons pu dissiper les inquiétudes pour ce qui est de l'impact financier direct. Les Américains qui expédient des produits au Canada, et qui sont aussi touchés par les problèmes de non-paiement, de lenteur des paiements ou d'insolvabilité sont prêts à réclamer une intervention, irrités qu'ils sont parce que le système canadien laisse traîner le problème depuis si longtemps.

J'ai parlé du rapport Hedley, qui a été remis en 2005 à Agriculture Canada, et que je peux mettre à la disposition du comité. Il traitait du problème. Le gouvernement du Canada, par l'entremise d'Agriculture Canada, a commandé un nouvel examen. Le titre de ce rapport m'échappe. Les deux rapports se contredisaient, si bien que nous nous retrouvons dans une situation où rien ne se fait, vraiment.

The current activity under way through a project with Agriculture and Agri-Food Canada is an analysis of the actual issue that we currently stand in around bankruptcies, insolvency and non-payment and the potential solutions. This issue has been brought forward to the regulatory cooperation committee through Treasury to look at how we can address this under current regulation, but the Hedley report has identified that that may not be a potential based on how our current regulatory framework is structured.

At the end of the day, with having our products that are being exported from the United States and imported here in Canada and those U.S. companies not receiving payment or slow payment, the frustration levels are high, and it has come up in every single North American trade committee meeting that we hold within our organization.

Ms. Fowlie: Thank you for the question. It is a legitimate problem.

[Translation]

As I said, I worked in the potato industry for many years. From 1978 to 1986, I was involved in marketing potatoes, and I can tell you that my preference was to sell to Boston or New York, not Montreal or Toronto. The reason is that if there were problems, I was sure that I would be paid, thanks to the PACA program that was in place in the U.S.

[English]

It is legitimate. There are several large groups in the U.S., large producer associations as well as individual companies marketing to Canada, that are frankly tired of the situation where there is slow pay, no pay, legitimate bankruptcy or fraudulent bankruptcy where they are not being paid. They are saying they are prepared to go to the U.S. trade representative. This has been stated at meetings that Mr. Lemaire has referred to. We have seen this written in trade publications. Certainly folks at the U.S. embassy here in Ottawa are well aware. In the booklet that you have, in the annexes, there is a two-page document on financial risk mitigation in the fresh fruit and vegetable industry. This was used as a briefing note for Ambassador Doer. At the United States-Canada Consultative Committee on Agriculture, this has been on every agenda for the meetings since 2005.

Senator Mercer: You identified the problem. I now understand it is a real problem, but what I do not understand is how we solve it. This is come and go. There are insolvencies and bankruptcies, most legitimate and some fraudulent. I suspect that will continue in all industries. What is the role of the government in stopping this?

Ms. Fowlie: The role is to help facilitate implementing a made-in-Canada solution that will provide an outcome similar to that of the Perishable Agricultural Commodities Act. Part of what this

La seule chose qui se fasse en ce moment, et c'est un projet d'Agriculture et Agroalimentaire Canada, est une analyse du problème que causent actuellement les faillites, l'insolvabilité et le non-paiement, ainsi que des solutions possibles. Ce problème a été soumis au comité de coopération en matière de réglementation, par l'entremise du Trésor. Il s'agit de voir comment nous pouvons nous attaquer au problème au moyen de la réglementation en place, mais le rapport Hedley a dit que ce n'était peut-être pas une solution possible, compte tenu de la structure actuelle du cadre réglementaire.

En fin de compte, étant donné nos produits exportés aux États-Unis et les produits importés au Canada et comme les entreprises américaines ne se font pas payer ou se font payer lentement, le niveau d'exaspération est élevé. Le problème a été soulevé à toutes les réunions du comité du commerce nord-américain que nous tenons dans notre organisation.

Mme Fowlie : Merci de cette question. Il s'agit d'un authentique problème.

[Français]

Comme je vous l'ai mentionné, j'ai travaillé dans l'industrie des pommes de terre pendant plusieurs années. Donc, de 1978 à 1986 j'étais impliquée dans la commercialisation des pommes de terre et je peux bien vous dire que ma préférence était de vendre à Boston ou New York, pas à Montréal ni à Toronto, parce que s'il y avait des problèmes, j'étais assurée d'être payée à cause de la PACA qui était en place aux États-Unis.

[Traduction]

C'est un vrai problème. Il y a plusieurs grands groupes aux États-Unis, de grandes associations de producteurs et des entreprises isolées qui commercialisent des produits au Canada qui en ont vraiment assez de ces problèmes de lenteur des paiements, de non-paiement ou de faillites frauduleuses ou non dans lesquelles ils ne sont pas payés. Ils se disent prêts à recourir au représentant américain au commerce. Cela s'est dit aux réunions dont M. Lemaire a parlé. Et nous avons vu la même chose dans des publications commerciales. Chose certaine, les gens de l'ambassade des États-Unis à Ottawa sont parfaitement au courant. Dans les annexes de la brochure qui vous a été remise, on trouve un document de deux pages sur l'atténuation des risques financiers dans le secteur des fruits et légumes. L'ambassadeur Doer s'est servi de ce document comme note d'information. Au Comité consultatif canado-américain sur l'agriculture, la question est à l'ordre du jour de toutes les réunions depuis 2005.

Le sénateur Mercer : Vous avez bien cerné le problème, et je comprends maintenant que c'est un vrai problème, mais je ne comprends pas comment on peut le résoudre. Ces choses-là arrivent. Il y a des cas d'insolvabilité et des faillites la plupart du temps honnêtes, mais parfois frauduleuses. Je soupçonne que cela continuera dans tous les secteurs. Quel rôle le gouvernement a-t-il à jouer pour régler le problème?

Mme Fowlie : Son rôle est de faciliter une solution proprement canadienne qui donnera des résultats analogues à ceux du Perishable Agricultural Commodities Act. À dire vrai, cela

does look to do, quite frankly, is provide a preferential creditor status for vendors of fresh fruits and vegetables. They are highly perishable. There is no serial number. If there is a problem, there is nothing to go and reclaim to try and receive any money.

Frankly, it is a little more complicated in Canada because of the federal-provincial-territorial infrastructure and jurisdictions. Now, that being said, just because it is complicated does not mean there cannot be a solution, because in a number of reports and legal opinions that have been done, there are recommendations as to the jurisdictions that the Government of Canada has and the provinces have with respect to contract law. I can never remember what the second one is. One is one and one is the other. Each can delegate to the other — federal or provincial — some responsibilities, or they can each delegate their respective responsibilities to a third party. There are ways of doing that.

We are not looking to Treasury Board for funds for this. It needs to be a grower-driven and maintained solution long-term, which is what it is in the United States. If you look at the history around it, it started many years ago because of cattle rustling; cattle were being stolen and people were not getting paid. That was the genesis of it in the U.S.

Senator Mercer: Industry will drive this, not government; is that correct?

Ms. Fowlie: Government has a role to play in helping facilitate it.

Senator Mercer: That is a much simpler role. It is a role I think government can and should play.

Senator Robichaud: As a supplementary to that, how would the growers, the primary producers, participate? Would they be the ones on a check-off or something to provide funds to operate that mechanism?

Ms. Fowlie: We can provide supplemental information to you that would have more details as to how that would work. Particularly in the potato industry and in Atlantic Canada, there have been a lot of significant losses over time from this type of thing. We will follow up on this with you because we could spend a lot of time on it.

Senator Mercer: Ms. Fowlie, you talked a bit about pricing, as did Mr. Lemaire — about producers not knowing what the price was. I am a city boy, so a lot of this is new to me as I go through my education here on this committee. However, in the farms I visited, I was always impressed by the fact that every farmer had a computer in the kitchen or the office, and one of the things that he or she was doing was monitoring the prices. They could tell you what was going on in Chicago with respect to the price of beef or pork or what have you at that very moment as they went through their day, as well as the price of feed, et cetera. I am surprised there is a lack of understanding as to what the prices are on any given day.

consiste notamment à conférer un statut de créancier privilégié à ceux qui vendent des fruits et légumes frais. Ce sont des produits très périssables. Ils ne portent pas de numéro de série. Si un problème surgit, il n'y a aucun recours pour récupérer son argent.

Honnêtement, la situation est un peu plus compliquée au Canada en raison de l'infrastructure fédérale-provinciale-territoriale et des compétences des divers ordres de gouvernement. Cela dit, ce n'est pas parce que c'est compliqué qu'il ne peut pas y avoir de solution. Il y a eu un certain nombre de rapports et d'avis juridiques assortis de recommandations sur les pouvoirs respectifs du gouvernement du Canada et des provinces en matière de droit contractuel. Je n'arrive jamais à me rappeler le deuxième élément. Il y en a deux. Chacun des ordres de gouvernement peut déléguer à l'autre ordre, fédéral ou provincial, certaines responsabilités ou ils peuvent tous deux déléguer leurs responsabilités respectives à un tiers. Il y a toujours des moyens d'y arriver.

Nous ne demandons pas de fonds pour cela au Conseil du Trésor. Il faut que ce soit une solution durable qui vienne des producteurs et soit maintenue par eux. C'est ce qui a été fait aux États-Unis. Si on considère l'historique de leur solution, on constate que la démarche a débuté il y a de longues années à cause du vol de bétail. On volait des bêtes, et les éleveurs ne se faisaient pas payer. Voilà la genèse de la solution américaine.

Le sénateur Mercer : C'est l'industrie qui va prendre l'affaire en charge, et non le gouvernement, n'est-ce pas?

Mme Fowlie : Le gouvernement a un rôle à jouer pour faciliter les choses.

Le sénateur Mercer : C'est un rôle bien plus simple. C'est un rôle que le gouvernement peut et doit jouer, à mon avis.

Le sénateur Robichaud : Question complémentaire. Comment les agriculteurs, les producteurs primaires, participeraient-ils? Est-ce que ce sont eux qui se trouveraient à fournir les fonds pour faire fonctionner le mécanisme?

Mme Fowlie : Nous pouvons vous fournir une information complémentaire pour que vous ayez plus de détails sur le fonctionnement du mécanisme. Plus particulièrement dans le secteur de la pomme de terre et dans le Canada atlantique, il y a eu beaucoup de pertes importantes à cause de ce genre de problème. Nous assurerons un suivi plus tard, car nous pourrions consacrer beaucoup de temps à cette question.

Le sénateur Mercer : Madame Fowlie, vous avez parlé un peu de prix, tout comme M. Lemaire, et dit que les producteurs ne savaient pas à quoi s'en tenir. Comme je suis un enfant de la ville, il y a ici beaucoup de nouveau pour moi. Le comité fait mon éducation. Toutefois, dans les exploitations que j'ai visitées, j'ai toujours été impressionné par le fait que tous les agriculteurs ont un ordinateur dans la cuisine ou au bureau, et l'une des choses qu'ils font, c'est surveiller les prix. Ils peuvent dire comment évolue à Chicago le prix du bœuf, du porc ou de quelque autre produit à tout moment de la journée, ainsi que le prix des aliments pour les animaux et tout le reste. Je suis étonné qu'ils ne sachent pas quels sont les prix un jour donné.

Mr. Lemaire: You touched on two important points, senator. First, they are getting information on Chicago prices because the U.S. does have a comprehensive market-data collection program. Second, they are not collecting it on fresh fruit and vegetable data; they are collecting it on pork and other commodities.

If we are looking at a potato producer or a blueberry producer — you can pick any fresh fruit and vegetable commodity here in Canada — they will not have access to that same accurate market information that you see in the U.S. It is not available here in the Toronto market, the Montreal market, in Vancouver or smaller markets across the country. That is part of the challenge on our domestic delivery.

For understanding market pricing on an international level, specifically selling to the U.S., they do have the opportunity to access more accurate data in determining what they are selling for to their U.S. buyers.

Senator Eaton: Your presentations interested me very much because we have just come out of spending a year looking at the forest industry. What we learned is that some sectors of the forest industry were full of self-help. With FPInnovations, they did things for themselves. Others came, and it was the government should be doing this and the government should be doing that. I guess what struck me about your presentations was I did not hear what you guys were doing.

Senator Mercer touched on it. Businesses go out of business; we all know that. Why would your association not have some kind of insurance for all your members? When you complain about people not eating enough vegetables and fruits, unlike Senator Plett, I believe it starts at home. What are you guys doing? Why are you not flooding us with educational material? I am serious.

I do not think it is the government's place to educate people to eat more fruits and vegetables. I think it is a good thing to come out with what you should be eating, but it is your industry. You have some rich players in that industry — Loblaws, Sobeys, you name it. Why are they not on board helping you guys? Tell me, what do you do for your producers?

Mr. Lemaire: I will take the education and marketing component first.

CPMA created back in 1994, through the Fresh for Flavour Foundation at the time, a program called "Reach for it." That was in cooperation with Health Canada, to support Canadians consuming five to ten servings of fruit and vegetables per day. Prior to that, there were monthly promotional activities happening through the CPMA on fall harvest events, such as consumer awareness on how to prepare, store and can fresh fruit and vegetables as a component of outreach.

M. Lemaire : Vous abordez deux points importants, sénateur. D'abord, les producteurs obtiennent l'information sur les prix qui ont cours à Chicago parce que les États-Unis ont un programme complet de collecte des données sur le marché. Deuxièmement, les données sur les fruits et légumes frais ne sont pas recueillies. On les recueille sur le porc et d'autres produits.

Prenons le cas d'un producteur de pommes de terre ou de bleuets, mais ce pourrait être n'importe quel autre fruit ou légume frais. Ce producteur n'a pas accès à une information exacte sur le marché semblable à celle qui existe aux États-Unis. Cette information n'existe pas pour les marchés de Toronto, de Montréal ou de Vancouver ni pour d'autres marchés plus petits au Canada. Cela fait partie du problème de la distribution sur le marché au Canada.

Pour ce qui est des prix du marché au niveau international et plus précisément aux États-Unis, les producteurs peuvent avoir davantage de données exactes sur les prix qu'ils obtiendront de leurs acheteurs américains.

Le sénateur Eaton : Vos exposés m'ont beaucoup intéressée, car nous venons de consacrer une année à l'étude de l'industrie forestière. Ce que nous avons appris, c'est que certains secteurs de cette industrie sont pleins de débrouillardise. Grâce à FPInnovations, ils ont agi pour améliorer leur sort. Par contre d'autres secteurs sont venus nous dire que le gouvernement devrait faire ceci ou cela. Ce qui m'a sans doute frappée dans vos exposés, c'est que je n'aie rien entendu sur ce que vous tentiez de faire vous-mêmes.

Le sénateur en a touché un mot. Il y a des entreprises qui cessent leurs activités. Nous le savons tous. Pourquoi votre association n'aurait-elle pas une sorte d'assurance pour tous ses membres? Vous déplorez qu'on ne mange pas assez de légumes et de fruits. Or, à la différence du sénateur Plett, j'estime que tout commence à la maison. Que faites-vous? Pourquoi ne nous inondez-vous pas de documents de sensibilisation? Je suis sérieuse.

Je ne crois pas que ce soit le rôle du gouvernement d'apprendre aux consommateurs qu'ils doivent manger plus de fruits et légumes. C'est une bonne idée de donner des conseils sur l'alimentation, mais c'est à votre industrie d'agir. Il y a des acteurs riches dans cette industrie, comme les Loblaws et Sobeys, par exemple. Pourquoi ne vous aident-ils pas? Dites-moi : que faites-vous pour vos producteurs?

M. Lemaire : Prenons d'abord la question de la sensibilisation et de la commercialisation.

En 1994, l'ACDFL a créé, grâce à la Fondation fraîcheur égale saveur, un programme qui s'appelait « Allez-y ». Il s'agissait d'une coopération avec Santé Canada pour inciter les Canadiens à consommer de cinq à dix portions de fruits et de légumes chaque jour. Avant ce programme, il y a eu des activités mensuelles de promotion grâce à l'ACDFL, les activités de célébration de la récolte à l'automne, des efforts de sensibilisation du consommateur en ce qui concerne la préparation, l'entreposage et la mise en conserve des fruits et légumes frais, dans le cadre du programme Allez-y.

Since the 1994, aggressive, direct-to-consumer programming that CPMA has been involved in, we have moved and transitioned our programs from “Reach for it” to “5 to 10 a day — For better health!” That is a new version of the program, which is in cooperation with the Heart and Stroke Foundation of Canada and the Canadian Cancer Society.

Senator Eaton: Where do Canadians like me see that?

Mr. Lemaire: On that note, we leverage the opportunity to use public service announcements. The delivery of a direct-to-consumer campaign, to be truly effective and make change, is between \$8 million and \$12 million per year. As a produce industry that functions on margin, not volume, we do not have those types of funds. We are not supply managed. We do not have a check-off program to collect funds. We have a diversity of commodity groups in Canada.

Senator Eaton: Why would you not have a check-off fund? Why would your associate members not pay a membership fee? Why would people who buy produce from you not throw money back in to help you sell more? Surely it is a benefit to everyone if you sell more.

Ms. Fowlie: Part of it comes back to infrastructure. When you look at milk and dairy campaigns, holy cow they are good. They are fantastic. We would love to do it but we do not have the instrument in place through supply management to have those types of check-off.

I mentioned in my presentation that a one-size shoe does not necessarily fit all, and that applies to many things. When I look at a number of instruments that are in place with supply managed commodities, they were at a far different level of maturity a number of years ago when those types of instruments could be put in place. The produce industry was not there then. That is part of it.

Having a check-off for research and promotion is something that we are looking at, but that is something that will take probably five years to implement.

Senator Eaton: What you are saying is you are still very early days of your association, is that right?

Ms. Fowlie: The associations are old; it is the margins. As my colleague referred to, there are not those margins in the fruit and vegetable sector at the producer end of things to be able to fund those types of programs.

Mr. Lemaire: Relative to what we have been able to achieve — and the figure has varied — the Canadian Produce Marketing Association, through industry partnership and allied association partnership, has invested a mere \$150,000 per year in our direct-to-consumer outreach program. We have been extremely creative through social media, public service announcements, the heart

Depuis les programmes énergiques de 1994 qui s’adressaient directement au consommateur et auxquels l’ACDFL a participé, nous avons évolué dans nos programmes, passant de « Allez-y » à « cinq à 10 par jour pour votre santé ». C’est une nouvelle version du programme, qui est offert avec la coopération de la Fondation des maladies du cœur du Canada et de la Société canadienne du cancer.

Le sénateur Eaton : Où les Canadiens comme moi trouvent-ils cette information?

M. Lemaire : À ce propos, nous exploitons la possibilité d’utiliser les messages d’intérêt public. Pour offrir une campagne menée directement auprès des consommateurs, si on veut être vraiment efficace et faire évoluer les mentalités, il faut dépenser entre 8 et 12 millions de dollars par année. Le secteur des fruits et légumes fonctionne à la marge et non au volume. Elle n’a pas ce genre de fonds. Nous n’avons pas de régime de gestion de l’offre ni de programme de prélèvements pour recueillir des fonds. La diversité caractérise les groupes de denrées au Canada.

Le sénateur Eaton : Pourquoi n’auriez-vous pas un fonds constitué grâce à des prélèvements? Pourquoi vos membres associés ne paieraient-ils pas une cotisation? Pourquoi ceux qui vous achètent des fruits et légumes ne vous rendraient-ils pas de l’argent pour vous aider à vendre davantage? C’est avantageux pour tout le monde, si vous vendez davantage.

Mme Fowlie : Une partie du problème tient à l’infrastructure. Les campagnes du lait et des produits laitiers sont bonnes. Elles sont fantastiques. Nous voudrions bien faire la même chose, mais nous n’avons aucun mécanisme en place, dans un cadre de gestion de l’offre, pour que ces prélèvements soient possibles.

J’ai dit dans mon exposé qu’une même solution ne convient pas forcément à tous, et cela vaut pour bien des choses. Quand je considère les mécanismes en place pour les produits en régime de gestion de l’offre, je me dis que ces secteurs étaient à un stade de maturité bien différent, il y a un certain nombre d’années, lorsque ces mécanismes ont été mis en place. L’industrie des fruits et légumes n’était pas là, alors. C’est un élément d’explication.

Nous envisageons la possibilité de prélèvements pour financer la recherche et la promotion, mais il faudra probablement cinq ans pour mettre cela en place.

Le sénateur Eaton : Vous dites que votre association est encore très jeune, n’est-ce pas?

Mme Fowlie : Les associations ont un certain âge, mais ce sont les marges bénéficiaires qui font problème. Comme mon collègue l’a dit, du côté du producteur, dans le secteur des fruits et légumes, nous n’avons pas les marges bénéficiaires qui permettraient de financer des programmes comme ceux-là.

M. Lemaire : Par rapport à ce que nous avons pu réaliser — et le chiffre a varié —, l’Association canadienne de la distribution de fruits et légumes, avec les partenariats de l’industrie et de l’association apparentée, a investi seulement 150 000 \$ par année dans notre programme de communication directe auprès du consommateur. Nous avons fait preuve de beaucoup de

and stroke and cancer relationships and other allied industry partners to deliver the message of the “Mix it up!” campaign with fruit and vegetables. Prior to that, there was the “5 to 10 a day — For better health!” campaign and the “Reach for it” program. These programs have been effective. Health units across the country utilize our posters and our information.

However, it does come back to the investment in the program relative to the amount of funds currently available to primary producers not only from the minimal margins but also through the entire supply chain. While Loblaw's, Metro and all of the major retailers that are part of our organization are massive companies, they still function, on the produce side, within the tight margin framework that the primary producer and the entire supply chain function within. It is slowly added to as we move through, but the margins are still very tight within the entire chain itself.

Are we looking for an industry solution? Most definitely. The produce industry has thrived, grown and developed because of how we operate together, but we operate together through a public and private relationship. When we talk about the need to work with government, we refer to a collaborative approach to find solutions. Every program or issue that we bring forward, through both of our organizations, comes with a solution-based approach. That is fundamental to our success in determining what government and industry can do to find common ground and solutions.

You ask what we have done. On the risk-mitigation side, we had found, leading up to early 2000, that we did not truly have a sound licensing program, which is fundamental. Someone in Canada must hold a CFIA licence to sell and market fruit and vegetables, but there is an issue relative to the licensing. We worked with Agriculture Canada, at that time under Minister Vanclief, to develop the Dispute Resolution Corporation, the DRC. At that time, the executive vice-president of the CPMA moved to become the CEO of the DRC. This organization, which licenses companies to sell and market fruit and vegetables in Canada and also provides dispute resolution services to deal with some of the issues around payment, has been a tremendous win for the produce industry to start addressing non-payment or slow payment. Part of that process could not have been achieved without the relationship with, and support of, the Government of Canada, and that is where we see the win-win relationship between public and private.

From an association perspective, we want to look at other potential models to do that. On the risk-mitigation side, as Mme Fowlie noted, the primary focus is on how we find a solution

créativité : médias sociaux, messages d'intérêt public, collaboration avec la Fondation des maladies cardiaques et la Société canadienne du cancer et d'autres partenaires de l'industrie pour diffuser le message de la campagne « Mélangez-les! » portant sur les fruits et légumes. Avant cela, il y a eu la campagne « cinq à 10 par jour pour votre santé » et le programme « Allez-y ». Ces programmes ont été efficaces. Des services sanitaires de tout le Canada se servent de nos affiches et de notre information.

Toutefois, il faut en revenir à l'argent investi dans le programme par rapport aux fonds actuellement à la disposition des producteurs primaires à partir non seulement de marges bénéficiaires minimales, mais aussi de toute la chaîne d'approvisionnement. S'il est vrai que Loblaw's, Métro et tous les grands détaillants qui appartiennent à notre organisation sont des sociétés très importantes, ils fonctionnent quand même, en ce qui concerne les fruits et légumes, avec la même marge bénéficiaire étroite qui est aussi celle du producteur primaire et de toute la chaîne d'approvisionnement. Les montants s'ajoutent lentement dans la chaîne, mais les marges restent très serrées pour tous les chaînons.

Cherchons-nous une solution du côté de l'industrie? Bien sûr. L'industrie des fruits et légumes a prospéré, a grandi et s'est développée grâce à son mode de fonctionnement, mais nous fonctionnons ensemble dans une relation entre le public et le privé. Lorsque nous parlons de la nécessité de travailler avec le gouvernement, nous songeons à une recherche de solutions en collaboration. Chaque fois que nous proposons un programme ou soumettons un problème, par l'entremise de nos deux organisations, nous les accompagnons d'une approche fondée sur une solution. C'est indispensable si nous voulons réussir à trouver ce que le gouvernement et l'industrie peuvent faire pour parvenir à un terrain d'entente et à des solutions.

Vous demandez ce que nous avons fait. En ce qui concerne l'atténuation des risques, nous avons constaté que, jusqu'au début des années 2000, nous n'avions pas vraiment un bon programme de permis, ce qui est fondamental. Au Canada, il faut détenir un permis de l'ACIA pour vendre et commercialiser des fruits et légumes, mais il y a un problème du côté des permis. Nous avons travaillé avec Agriculture Canada, alors sous la direction du ministre Vanclief, afin de mettre en place la Corporation de règlement des différends, la CRD. À l'époque, le vice-président exécutif de l'ACDFL a quitté ses fonctions pour devenir le PDG de la CRD. Cette organisation, qui accorde aux entreprises les permis de vendre et de commercialiser des fruits et légumes au Canada et offre aussi des services de règlement des différends qui s'occupent de certains problèmes de paiement, a été une éclatante victoire pour l'industrie des fruits et légumes dans sa démarche en vue de régler les problèmes de non-paiement ou de lenteur des paiements. Une partie de ces résultats n'aurait pas pu être possible sans relations avec le gouvernement du Canada, sans son aide, et c'est pourquoi nous estimons que tous ont à gagner de relations entre les secteurs public et privé.

L'association veut examiner d'autres modèles possibles de ce côté-là. Quant à l'atténuation des risques, comme Mme Fowlie l'a fait remarquer, ce qui mobilise notre attention, c'est le moyen de

together. The U.S. industry, while voicing concern, does want Canadians to find a solution. That is the position they are taking now, saying, "Okay, what do we need to do to find that solution?" This is happening to the point that some of U.S. industry was willing to contract with representatives from Harvard to do an economic analysis of Canada to determine what the solutions could be. The industry is working together to try to find an outcome, but we have to do it together in a public-private sense.

Senator Eaton: Thank you.

Jane Proctor, Vice President, Policy and Issues Management, Canadian Produce Marketing Association: I wanted to touch on one of the comments that Senator Eaton made. I certainly appreciate that we, as industry, have a role to play in education and in helping consumers, and ourselves, understand. However, I hope all will agree that there are opportunities to partner between government and industry for education. I think we all agree that the government does have a role to play in the health of Canadians. Because the products we represent contribute so much to the health of Canadians, if they consume enough of them, that is what we are looking for. How can we work with government where there are those mandates, within health, for example? How can we work together as an industry? There is no question that there is a desire within industry to work with government wherever possible. I think that is what we are hoping to do. We are not-for-profit associations, though you are right that we have members that are very large companies. What we are trying to do is leverage what we can do as not-for-profit organizations, with unfortunately limited funds, and what we can do together with government to try to impact the long-term health of Canadians. We know what that will achieve for us in long-term health care.

Senator Eaton: When you go to government, do you go saying, "This is the package we have put together; could you finance this?" Do you go having worked together and thought out exactly how you want it done?

Ms. Proctor: We do.

Senator Eaton: You have gone with an education package and a risk package?

Mr. Lemaire: When we approach any of our public partners, like the federal government, for example, we bring a solution-based approach. We identify the issue and a potential solution. If we do not have the solution, we ask our government partners to form a working group with us to determine a solution, if one can be found.

We have a Committee of Government and Issue Management, which includes CFIA, Agriculture Canada, the Canada Border Services Agency, Health Canada and the Public Health Agency of Canada. We created this group, to meet twice a year, because we

trouver une solution ensemble. L'industrie américaine, tout en exprimant ses préoccupations, veut que les Canadiens trouvent une solution. C'est sa position actuelle : « Que devons-nous faire pour trouver cette solution? » On en est au point où une partie de l'industrie américaine est disposée à retenir les services de représentants de Harvard pour faire une analyse économique du Canada et trouver des pistes de solutions. L'ensemble de l'industrie travaille dans l'espoir d'obtenir des résultats, mais il faut agir ensemble, avec la collaboration du public et du privé.

Le sénateur Eaton : Merci.

Jane Proctor, vice-présidente, Gestion des politiques et des enjeux, Association canadienne de la distribution de fruits et légumes : Je voudrais revenir sur l'une des observations du sénateur Eaton. Je comprends assurément que nous, de l'industrie, avons un rôle à jouer au plan de la sensibilisation, pour aider les consommateurs et nous-mêmes à comprendre. Toutefois, j'espère que tous conviendront qu'il y a des possibilités de partenariat entre gouvernement et industrie en matière de sensibilisation. Nous sommes tous d'accord pour dire que le gouvernement a un rôle à jouer en ce qui concerne la santé des Canadiens. Étant donné que nos produits sont tellement bénéfiques pour leur santé, s'ils en consomment suffisamment, c'est ce que nous recherchons. Comment pouvons-nous collaborer avec le gouvernement, qui possède ces mandats, en santé par exemple? Comment pouvons-nous travailler ensemble comme industrie? Il ne fait aucun doute que l'industrie souhaite travailler avec le gouvernement à la moindre occasion. C'est ce que nous espérons faire. Nous sommes des associations sans but lucratif, bien que vous ayez raison de dire que nous comptons de très grandes sociétés parmi nos membres. Ce que nous essayons de faire, c'est de mobiliser ce que nous pouvons, comme organisations sans but lucratif qui, hélas, ont des fonds limités, c'est de travailler avec le gouvernement afin d'avoir un effet à long terme sur la santé des Canadiens. Nous savons ce que cela va donner à long terme pour les soins de santé.

Le sénateur Eaton : Lorsque vous vous adressez au gouvernement, est-ce que vous dites : « Voici ce que nous avons concocté; pourriez-vous assurer le financement? » Vous présentez-vous à lui après avoir travaillé ensemble et avoir bien réfléchi aux moyens précis à prendre?

Mme Proctor : Oui.

Le sénateur Eaton : Vous avez présenté des propositions pour la sensibilisation et d'autres pour l'atténuation des risques?

M. Lemaire : Lorsque nous abordons nos partenaires du secteur public, le gouvernement fédéral, par exemple, nous soumettons une approche fondée sur une solution. Nous définissons le problème et proposons une possibilité de solution. Si nous n'avons pas la solution, nous demandons à nos partenaires du gouvernement de constituer un groupe de travail avec notre participation pour trouver une solution, s'il est possible d'en trouver une.

Nous avons un comité du gouvernement et de la gestion des enjeux auquel participent l'ACIA, Agriculture Canada, l'Agence des services frontaliers du Canada, Santé Canada et l'Agence de la santé publique du Canada. Nous avons mis sur pied ce groupe,

found that various departments were not communicating amongst themselves on the issues that the industry needed to address. We brought those departments together with industry from the Canadian Horticultural Council, CPMA and DRC to frame industry concerns, and potential solutions and how to find them. A good example of an issue was the concern we had with the border and the way that inspections were handled in what we call hot docks. Products have to be maintained in the cold chain. When they are not, you run of risk of product spoilage and of a greater challenge to the economic issue of the industry.

Working with CBSA, we have been able to run an education program where we went to a Loblaws distribution centre and taught their staff what the cold chain involved. Then, our industry went to their facilities, and they walked us through it. From that, we have come out with a statement of work that can be used by CBSA at the border to find best practices and to reduce the risk of hot docking, product spoilage, or whatever the case may be. That is a perfect example of that win-win situation in finding a solution. We are not asking for money. There may be a financial requirement somewhere, but, in many cases, the solution comes with a better understanding of how we function and how we need both government and industry. It is a win-win for everyone.

Senator Eaton: Thank you.

Senator Mahovlich: I want to thank our guests. They have answered quite a few questions.

You mentioned that exports were 60 to 70 per cent. What are our imports of vegetables? I am not asking about citrus or bananas. However, you can get a baked Idaho potato at certain restaurants here, and it is still popular. How many vegetables do we import?

Mr. Lemaire: I apologize; I do not have those numbers off the top of my head, but I can provide them to the committee. They are available through Statistics Canada.

Broadly speaking, at a retail level, \$3 out of every \$4 spent on fresh fruit and vegetables is spent on imported product.

Senator Mahovlich: \$3 out of \$4?

Mr. Lemaire: This comes back to our discussion earlier relative to opportunity. The Canadian domestic market has an opportunity to attract more Canadians to their products and to work with their buying partners to expand their market, but there are a few pieces they have to introduce — the right product and the right quality, at the right price. They are three very basic elements. To get there, there are the elements that Ms. Fowle identified relative to being competitive in the market around innovation and technology. These have historically been challenges for some sectors within our industry.

qui se réunit deux fois l'an, parce que nous avons constaté que les différents ministères ne communiquaient pas entre eux au sujet des problèmes auxquels l'industrie doit s'attaquer. Nous avons réuni ces ministères avec l'industrie, le Conseil canadien de l'horticulture, l'ACDFL et la CRD pour cerner les préoccupations de l'industrie et des solutions possibles et trouver comment arriver à des solutions. Un bon exemple de problème a été celui que nous avons eu à la frontière, avec la façon dont se faisaient les inspections sur ce que nous appelons les « hot docks », les quais sans refroidissement. Il faut éviter la rupture de la chaîne du froid, au risque que les produits s'abiment, ce qui compliquerait encore les problèmes économiques de l'industrie.

En travaillant avec l'ASFC, nous avons pu offrir un programme de sensibilisation : nous nous sommes rendus dans un centre de distribution de Loblaws et nous avons expliqué au personnel ce que la chaîne du froid supposait. Puis, les représentants de notre industrie sont allés dans les installations frontalières, qu'on leur a fait visiter. À partir de là, nous avons conçu un énoncé de travail que l'agence peut utiliser à la frontière pour trouver les pratiques exemplaires et réduire le risque d'attente à la chaleur, de produits avariés ou de tout autre problème. Voilà un exemple parfait de situation où tout le monde sort gagnant grâce à la recherche d'une solution. Nous ne demandons pas d'argent. Il peut y avoir des besoins financiers parfois, mais, dans bien des cas, la solution émerge d'une meilleure compréhension de notre mode de fonctionnement et aussi de la nécessité d'une collaboration entre le gouvernement et l'industrie. Tout le monde y gagne.

Le sénateur Eaton : Merci.

Le sénateur Mahovlich : Je remercie les témoins, qui ont répondu à beaucoup de questions.

Vous avez dit que les exportations représentaient de 60 à 70 p. 100. Qu'en est-il de nos importations de légumes? Je ne veux pas parler des agrumes ni des bananes. Mais dans certains restaurants ici, on peut se faire servir des pommes de terre de l'Idaho. Le produit est encore populaire. Combien de légumes importons-nous?

M. Lemaire : Vous m'excuserez, mais je n'ai pas ces chiffres sur le bout des doigts. Je peux cependant les communiquer au comité. Ils sont disponibles à Statistique Canada.

De façon générale, au niveau du détail, 3 \$ sur 4 \$ qui sont dépensés en fruits et légumes frais vont à des produits importés.

Le sénateur Mahovlich : Trois dollars sur quatre?

M. Lemaire : On en revient à nos échanges de tout à l'heure sur les débouchés. Sur le marché intérieur canadien, il est possible d'inciter un plus grand nombre de Canadiens à acheter les produits canadiens et de collaborer avec les partenaires acheteurs pour élargir le marché, mais il faut apporter quelques éléments : le bon produit, la bonne qualité et le bon prix. Ce sont des éléments tout à fait fondamentaux. Pour en arriver là, il faut les éléments de compétitivité sur le marché dont Mme Fowle a parlé à propos de l'innovation et de la technologie. Sur ce plan, certains secteurs de notre industrie ont toujours éprouvé des difficultés.

The Canadian mosaic is a huge influence, as I touched on. In Calgary, I was in a retail outlet, and there were dragon fruit displays from Vietnam. That amazed me. Why? There is a very large Vietnamese community that is driving the demand for that product. We need to have appropriate Canadian demographic and market information to understand what we are producing, whether we are meeting the needs of Canadians, and if not, what do we need to do to enable them to experience the products we do produce and to build the market for our Canadian producers. I hope that answers your question.

Senator Mahovlich: Yes, it answers part of it. You can go to Chinatown in Toronto and get vegetables from China all the time.

I want to go to food safety. As soon as I start making a salad, I have to wash all the lettuce — everything needs to be washed. My wife is always after me. Is this necessary?

Mr. Lemaire: Safe food handling is an important part at the consumer level. The CPMA is part of the Canadian Partnership for Consumer Food Safety Education. This group represents not only the fresh fruit and vegetable producers but also the entire food industry, including beef, eggs and poultry. The partnership identifies the importance of “wash, cook, clean” because safe handling by a consumer is extremely important and is part of our food safety continuum. Canadians must recognize that. Primary producers and individuals within the supply chain are operating within best practices and clearly identified food safety programs to ensure that Canadians eat safe and nutritious food.

We see a potential breakdown when a consumer takes a product off the shelf, brings it home, opens a bag of salad and starts cutting it on the same cutting board that they just used to cut chicken. The partnership, which is another not-for-profit funded by our organizations — the CPMA and others — educates consumers on how to handle products safely. Yes, you should handle your product appropriately to ensure that you have a safe food supply.

Senator Mahovlich: I am from Northern Ontario and grew up on blueberries. People often ask me: Why do you look so good? I think it is the blueberries. I see that some research is being on blueberries and that the results will come out in November. Are you telling me that I will be able to get a wild blueberry in the middle of winter?

Senator Plett: You will look better yet.

Mr. Lemaire: Currently, speaking to production levels relative to production techniques, you will notice that you can buy a Canadian strawberry later in the season. Everyone remembers when they were growing up that they had to eat the strawberries as soon as they got them home because the shelf life was very

La mosaïque canadienne, que j'ai déjà évoquée, a une énorme influence. À Calgary, je suis allé dans un point de vente au détail. On y présentait des pitayas du Vietnam. J'ai été étonné. Pourquoi? Il y a une très importante communauté vietnamienne qui fait augmenter la demande de ce produit. Il nous faut une bonne information démographique, une bonne information sur le marché au Canada pour pouvoir comprendre ce qu'il nous faut produire, savoir si nous répondons aux besoins des Canadiens et, sinon, ce que nous devons faire pour les amener à essayer les produits que nous cultivons et bâtir le marché pour les producteurs canadiens. J'espère avoir répondu à votre question.

Le sénateur Mahovlich : Oui, vous avez répondu en partie. On peut aller dans le quartier chinois de Toronto et trouver constamment des légumes provenant de Chine.

Je voudrais passer à la salubrité alimentaire. Dès que je commence à préparer une salade, je dois laver toute la laitue. Il faut tout laver. Ma femme insiste tout le temps. Est-ce nécessaire?

M. Lemaire : Au niveau du consommateur, il est important de savoir comment utiliser les aliments. L'ACDFL fait partie du Partenariat canadien pour la salubrité des aliments. Ce groupe représente non seulement les producteurs de fruits et légumes frais, mais aussi toute l'industrie de l'alimentation, y compris les producteurs de bœuf, d'œufs et de volaille. Le Partenariat souligne l'importance d'un mot d'ordre : « Lavez, cuisez, nettoyez », car une manipulation sans danger par le consommateur est extrêmement importante et s'intègre à la chaîne de la salubrité des aliments. Les Canadiens doivent le reconnaître. Les producteurs primaires et les intervenants de la chaîne d'approvisionnement respectent les règles exemplaires et ont des programmes clairement identifiés de salubrité alimentaire, de sorte que les Canadiens puissent consommer des aliments sans danger et nutritifs.

Nous percevons un risque de manquement à la salubrité lorsqu'un consommateur prend un produit sur les tablettes, le rapporte chez lui, ouvre un sac de salade et commence à la couper sur une planche qui vient de servir à découper du poulet. Le Partenariat, qui est une autre entité sans but lucratif financée par nos organisations, c'est-à-dire l'ACDFL et d'autres organisations, renseigne les consommateurs sur la façon de manipuler les produits dans le respect de la salubrité. Oui, il faut manipuler le produit comme il convient pour en assurer la salubrité.

Le sénateur Mahovlich : Je suis originaire du Nord de l'Ontario et j'ai été nourri de bleuets. On me demande souvent : Pourquoi avez-vous aussi bonne mine? Ça doit être à cause des bleuets. Je constate qu'il se fait des recherches sur les bleuets et que les résultats seront publiés en novembre. Voulez-vous me dire que je vais pouvoir acheter des bleuets sauvages au milieu de l'hiver?

Le sénateur Plett : Vous aurez encore meilleure mine.

M. Lemaire : Actuellement, si on veut parler des niveaux et des techniques de production, vous remarquerez que vous pouvez acheter des fraises canadiennes plus tard dans la saison. Tous se rappellent que, dans leur enfance, il fallait manger les fraises dès qu'elles arrivaient à la maison. Leur durée de conservation était

short. Canadian producers have introduced new products that enable a longer season to support needs within the domestic and export markets.

Work is being done on blueberries, as well as a range of other products, so that Canadians can enjoy blueberries in the winter. Whether the research is on wild blueberries, the determination is potentially there. Overall, there are new blueberry varieties that extend shelf life.

Ms. Fowlie: You might not get a fresh wild blueberry in the winter but certainly you will find frozen wild blueberries.

The invasion in new varieties and growing techniques is phenomenal. We can find many fall varieties of strawberries grown in Canada, which we did not have years ago. The Canadian strawberry season can extend to almost the beginning of October. The blueberry research referred to is quite interesting. It has to do with crop protection technologies. Nova Scotia Agricultural College has worked with camera manufacturers and tractor manufacturers.

[*Translation*]

Senator Robichaud, I think they are working on that in your part of the country as well.

[*English*]

The electronic eyes and cameras go through the field on a tractor and discern between the blueberry plant and a weed to apply the crop protection product only where it is needed. It is really neat. We would love to come back and show you a video of that and bring some of the research findings. There are interesting and innovative things going on.

Senator Mahovlich: Thank you.

[*Translation*]

Senator Rivard: Thank you, Mr. Chair. I had a lot of questions and was very interested in the Hedley report, from 2005, dealing with the financial protection program. But I would say that you addressed most of them. The only question I still have about the Hedley report is, if there were a financial protection program, would it apply only to sales abroad — the U.S., China or elsewhere — or would you want it to apply to the domestic market as well?

Ms. Fowlie: We think it should be available for sales in Canada and in the U.S. It would be to have something equivalent to the tool available in the U.S. That is not to say that it could not apply to sales elsewhere, but for the time being, it would be to really address what is happening at the Canada-U.S. level and the lack of tools in Canada.

très courte. Les producteurs canadiens ont adopté de nouvelles variétés qui permettent d'allonger la saison pour répondre aux besoins du marché intérieur et des marchés d'exportation.

Il se fait des études sur les bleuets ainsi que sur toute une gamme d'autres produits, de façon à en arriver à ce que les Canadiens puissent manger des bleuets l'hiver. Si les recherches portent sur les bleuets, il y a toujours des possibilités. Dans l'ensemble, il y a de nouvelles variétés de bleuets qui ont une durée de conservation plus longue.

Mme Fowlie : Vous ne trouverez peut-être pas de bleuets sauvages en hiver, mais vous en trouverez certainement des congelés.

L'invasion de nouvelles variétés et techniques de culture est phénoménale. Il se cultive de nombreuses variétés de fraises d'automne au Canada, ce qui n'existait pas il y a quelques années. Au Canada, la saison des fraises peut se prolonger presque jusqu'au début d'octobre. Les recherches sur les bleuets qui ont été signalées sont très intéressantes. Le Collège d'agriculture de la Nouvelle-Écosse a travaillé avec des fabricants de caméras et des fabricants de tracteurs.

[*Français*]

Sénateur Robichaud, je pense que les travaux se font chez vous aussi.

[*Traduction*]

Les yeux électroniques et les appareils parcourent le champ à bord d'un tracteur et peuvent distinguer entre le plant de bleuet et une mauvaise herbe pour appliquer le produit de protection des cultures seulement là où on en a besoin. C'est vraiment ingénieux. Nous voudrions bien revenir vous montrer une vidéo à ce sujet et vous communiquer des résultats des recherches. Il se fait des choses intéressantes et innovatrices.

Le sénateur Mahovlich : Merci.

[*Français*]

Le sénateur Rivard : Merci, monsieur le président, j'avais beaucoup de questions et j'étais intrigué par le rapport Hedley de 2005 sur le Programme de protection financière, mais je pense que vous avez répondu largement à cela. La seule question que je me pose encore sur le rapport Hedley, est-ce que le Programme de protection financière, s'il existait, est-ce que ce serait seulement pour les ventes que vous faites à l'étranger, aux États-Unis ou en Chine ou ailleurs, ou si vous voulez également que cela s'étende sur le marché domestique?

Mme Fowlie : On pense que ce sera disponible sur les ventes au Canada et aux États-Unis. C'est pour être comparable avec l'outil disponible aux États-Unis. Ce n'est pas dire que cela ne pourrait pas s'appliquer à des ventes ailleurs, mais pour le moment, c'est vraiment pour s'occuper de ce qui se passe entre le Canada et les États-Unis et le manque d'outils au Canada.

Senator Rivard: I appreciate that your industry is fragile, with margins being low and so forth, but I wonder what kind of impact this would have on Canadians in other sectors if the government were to intervene to secure your debt.

Ms. Fowlie: It would not be the government securing the debt.

Senator Rivard: It would be your association.

Ms. Fowlie: Exactly. The government would not be involved, except to help us stickhandle in terms of federal versus provincial authority. We would be happy to send you a more detailed explanation of how it works in the U.S. The government is not involved; the industry manages everything and the government steps in only to provide backup.

Senator Rivard: I would like you to provide that information. In Quebec, for instance, dairy producers do not belong to Canadian associations, they belong to the Union des producteurs agricoles or UPA. In the horticultural sector, as regards fruit and vegetables, does Quebec belong to the Canadian association?

Ms. Fowlie: Yes, the Canadian Horticultural Council. The Conseil québécois de l'horticulture is a member. Other Quebec associations are members of the CHC as well — potatoes, strawberries, raspberries, apples. A number of them are members.

Senator Rivard: Thank you. I wanted to pick up on what Senator Plett said about poutine. We know that Quebec, like the other provinces, has a lot of arenas. When the skating rink belongs to the city, the city can do what it wants. I know that some arenas have stopped selling poutine in favour of selling more fruits and vegetables to help change people's eating habits. The fact remains, however, that a number of arenas have concession stands, so it is tough for the city to legislate in this area. It may seem odd, but some cities have chosen to prohibit the sale of poutine in arenas.

Our committee is tasked with studying research and innovation in Canada's agricultural sector. We have not discussed it a lot, but some of the witnesses we have heard from in recent weeks have told us they could increase production and reduce waste through innovation. How do you handle waste? Do you think research grant programs could help to solve waste problems and increase productivity at the same time?

Ms. Fowlie: Yes, but it would really involve a partnership between programs, producers and members of the CPMA. That is especially important given what we are seeing as far as new varieties go and the fact that they can really change the percentage of waste. Regardless of whether we are talking about potatoes or apples, that is really where things are. Innovation in the right production practices can help make chemicals and other pest control technologies accessible. It has an impact on product quality.

Le sénateur Rivard : Je comprends que votre industrie est dans une situation précaire, les marges de profit ne sont pas élevées, mais je me demande l'impact que cela pourrait avoir dans la population pour les autres secteurs si le gouvernement joue ce rôle de garantir vos créances.

Mme Fowlie : Ce n'est pas le gouvernement qui garantirait les créances.

Le sénateur Rivard : Ce serait votre association.

Mme Fowlie : C'est exact, le gouvernement ne sera pas impliqué, sauf pour nous aider à « stick handle » entre les juridictions du gouvernement fédéral et les provinces. On peut bien vous envoyer d'autres informations qui pourraient expliquer plus en détails comment cela se passe aux États-Unis. Le gouvernement n'est pas impliqué, c'est vraiment géré par l'industrie, il a seulement assisté pour établir le « back-up ».

Le sénateur Rivard : J'aimerais que vous déposiez cela. On sait qu'au Québec, les producteurs laitiers ne font pas partie d'associations canadiennes, c'est l'UPA. Est-ce que pour le domaine de l'horticulture et des fruits et légumes, le Québec fait partie de l'Association canadienne pour les fruits et légumes?

Mme Fowlie : Oui, pour le Conseil canadien de l'horticulture. Le Conseil québécois de l'horticulture est membre. D'autres associations québécoises sont membres du CCH, les pommes de terre, les fraises, les framboises, les pommes, plusieurs sont membres du CCH.

Le sénateur Rivard : Merci. Pour reprendre le sujet du sénateur Plett sur les poutines, on sait qu'au Québec, comme partout ailleurs, il y a beaucoup d'aré纳斯. Lorsque la patinoire est la propriété de la ville, celle-ci peut faire ce qu'elle veut. Je sais que certains aré纳斯 ont cessé de vendre de la poutine pour permettre de vendre plus de fruits et de légumes et pour changer les habitudes alimentaires. Il reste quand même que dans plusieurs aré纳斯, ce sont des concessions et donc c'est difficile pour la ville de légiférer. Cela peut paraître curieux, mais certaines villes ont pris cette décision d'interdire la vente de poutine dans les aré纳斯.

Le sujet d'étude de notre comité, c'est la recherche et l'innovation dans l'industrie agricole du Canada. On n'en a pas beaucoup parlé, mais d'autres témoins sont passés ici dans les dernières semaines et ils nous disaient qu'ils pouvaient assurer plus de production et moins de déchets grâce à l'innovation. De quelle façon vous traitez vos déchets? Pensez-vous qu'il y a des programmes de subvention de recherche qui pourraient faire en sorte de régler le problème des déchets tout en augmentant la productivité?

Mme Fowlie : Oui, mais c'est vraiment un partenariat entre les programmes et les producteurs et les membres de ACDFL. Surtout, ce qu'on voit dans le développement de nouvelles variétés, c'est très important et cela peut vraiment changer ce qui se passe avec le pourcentage des déchets. Que ce soit dans le secteur pommes de terre ou des pommes. C'est vraiment là. Les innovations dans les bonnes pratiques de production peuvent aider à avoir accès aux produits chimiques et autres technologies pour traiter les ravageurs. Cela a un impact sur la qualité des produits.

So there are many ways of managing things. But as far as certain varieties are concerned, there are long-term considerations, especially with respect to development. It takes 15 to 20 years to develop a new potato variety. If you are trying to change an apple variety and you introduce a new seed this year, it can take up to seven years before you get a crop.

I am not sure whether any of you have tried a Honeycrisp apple before.

[English]

Wow. We do it better in Canada than anybody else. If you have not had them, it is the most refreshing. It is just like eating candy or having a drink. They are fantastic. Get your Honeycrisp while they last. It is a relatively new variety, so the quantities are not bulked up hugely. There will be Canadian Honeycrisp available probably until the first of the year. If you have not had one, get yourself a treat. We will send you the information about where it comes from.

Mr. Lemaire: Additionally, innovation is a very wide subject area, similar to sustainability.

You commented regarding onions, linking sustainability and innovation together, sustainability looking at both economic and environment. One of our U.S. members, an onion producer in the state of California, presented a sustainability model that we could learn from here in Canada. This organization was trying to determine what they would do with the onion waste from their processing plant, which they traditionally would put on fields. The cost of disposal of that material on fields was approximately \$450,000 plus the issue of dealing with the soil challenges that the waste creates by spreading.

Working with the State of California and their models around energy efficiency and production, they invested in a sustainability program that took the onion waste, created a liquid from that waste that was then moved through a system that generated enough electric energy to totally power their entire facility. Not only did they find efficiencies relative to no longer having to pay the \$450,000 to spread the materials, they found the opportunity to reduce their total operating costs and sell power back to the grid. That is innovation relative to how industry here needs to function.

You had touched on the jurisdictional elements around how we operate in Canada. This is one of our barriers. We need to ensure we are working — municipal, provincial, federal, territorial — and bringing an alignment and harmonized approach with those multiple levels is fundamental in moving forward.

Back to our discussion on how we operate as industry, there is the need to ensure there is a collaborative and open dialogue between all those levels of government to finding solutions,

Il y a donc beaucoup de façons de gérer cela, mais il y en a certaines, surtout avec le développement, des variétés à long terme. Pour développer une nouvelle variété de pommes de terre, cela peut prendre de 15 à 20 ans. Pour changer des variétés de pommes, si vous allez faire des implantations cette année, cela peut prendre jusqu'à sept ans avant d'avoir une récolte.

Je ne sais pas si certains d'entre vous ont déjà essayé la variété de pommes Honeycrisp.

[Traduction]

Extraordinaire. C'est mieux au Canada que partout ailleurs. Si vous n'avez pas goûté à ces pommes, je vous dirai qu'elles sont les plus rafraîchissantes. C'est comme si on mangeait un bonbon ou buvait une boisson. C'est fantastique. Trouvez les pommes Honeycrisp pendant qu'il y en a encore sur le marché. Comme c'est une variété relativement nouvelle, il n'y en a pas des quantités énormes. Il y aura probablement des Honeycrisp canadiennes jusqu'au Premier de l'an. Si vous n'y avez pas déjà goûté, goûtez-vous. Nous vous enverrons de l'information sur l'origine de cette pomme.

M. Lemaire : De plus, l'innovation est un sujet très vaste, tout comme la viabilité.

Vous avez parlé d'oignons, faisant un lien entre viabilité et innovation, la viabilité se rapportant à la fois à l'économie et à l'environnement. L'un de nos membres américains, un producteur d'oignons de la Californie, a présenté un modèle de viabilité dont nous pourrions tirer des enseignements au Canada. Cette organisation essayait de trouver quoi faire des déchets d'oignons de son usine de transformation. Elle avait l'habitude de les épandre sur les champs. Le coût de l'épandage dans les champs s'élevait à environ 450 000 \$, et il y avait le problème des difficultés sur le sol occasionnées par l'épandage.

En collaborant avec l'État de Californie et en travaillant à ses modèles d'efficacité énergétique et de production, l'entreprise a investi dans un programme de viabilité qui, à partir des déchets d'oignons, produisait un liquide ensuite acheminé dans un système produisant assez d'énergie électrique pour l'ensemble de l'installation. Non seulement l'entreprise a trouvé des gains d'efficacité en évitant de payer 450 000 \$ pour épandre les déchets, mais elle a aussi trouvé l'occasion de réduire ses coûts d'exploitation et de revendre de l'électricité au réseau public. Voilà de l'innovation, par rapport à la façon dont l'industrie doit fonctionner chez nous.

Vous avez dit un mot des questions de compétences qui influent sur notre fonctionnement au Canada. C'est l'un des obstacles que nous avons à surmonter. Il faut veiller à collaborer avec tous les ordres de gouvernement, municipal, provincial, fédéral et territorial, et il est essentiel à l'avenir de trouver une approche coordonnée et harmonisée avec ces ordres de gouvernement multiples.

Pour en revenir au mode de fonctionnement de notre industrie, il faut qu'il existe un dialogue marqué par un esprit de collaboration et d'ouverture entre tous les ordres de gouvernement si nous

whether it is innovation, whether it is production, whether it is new atmospheric packaging that enables product such as blueberries to stay on the shelf longer and or in a child's lunch box longer and that is biodegradable and safe for the environment. All of these are elements being developed by industry currently, but more innovation is necessary, and how do we work with the various levels of government to find that innovation, whether it is through sustainability at a provincial level and federal and or economic through various other means available to us through production.

[Translation]

Senator Rivard: I appreciate your comments very much. But I would like you to provide some information if you have time — and it may already be in your documents, but we got them just before the meeting began so we have not had a chance to consult them yet. With respect to the innovation programs you have, you made an excellent point about blueberry consumption and land farming involving onion waste. Could you give us a brief synopsis of what you are doing vis-à-vis innovation and what you would like to do in the medium term if you had the funding?

Ms. Fowlie: That will take some time. Obviously, as a sector, we have priorities for the various areas of crop production based on the five themes I mentioned. We are currently working on a study into innovation projects and research. In time, we will be able to provide some reports. But, certainly, in terms of innovation in the long term, as Mr. Lemaire said, everything goes. From production to packaging and storage, it really covers all aspects.

Senator Rivard: You can provide us with whatever you can. I am not asking what you think could be done over a generation, but rather what can be done in the short and medium terms. What kind of government assistance would help in terms of figuring out ways to increase production while lowering waste?

Ms. Fowlie: Maintaining the agriscience cluster program is quite crucial because it is truly a partnership, and industry brings money to the table.

Senator Rivard: You do not know whether many federal programs are going to be renewed from one year to the next. I would like to hear any suggestions you have when it comes to, for example, keeping the industry viable or sustaining research efforts, both of which require a firm commitment from the government. That might include an annual increase of such and such amount or, more importantly, a firm time frame. Would you be looking at a five- or ten-year program?

Ms. Fowlie: The policy framework on research and innovation should cover ten years. Five is not enough because results take time. You are right, then; longer is better.

voulons trouver des solutions, qu'il s'agisse d'innovation, de production ou de nouveaux emballages sous atmosphère, pour prolonger la durée de conservation de produits comme les bleuets sur les tablettes ou dans les boîtes-repas des enfants, emballages qui seraient biodégradables et sûrs pour l'environnement. Tous ces éléments sont en préparation dans l'industrie en ce moment, mais il faut encore plus d'innovation, et il faut travailler avec les divers ordres de gouvernement pour réaliser ces innovations, que ce soit sur le plan de la viabilité aux niveaux provincial et fédéral ou sur le plan économique, au moyen des divers autres moyens à notre disposition dans la production.

[Français]

Le sénateur Rivard : J'apprécie beaucoup vos commentaires mais je me demande si vous aviez le temps de le faire — peut-être que c'est dans les documents que vous avez produits, que nous avons eus seulement avant le début de la réunion, et que nous n'avons pas eu le temps de consulter— les programmes que vous avez en innovation, vous avez fait une très bonne remarque sur la consommation de bleuets et également l'épandage des restes d'oignons. Est-ce que vous pouvez nous faire un petit résumé de ce que vous faites en innovation et ce que vous aimeriez faire à moyen terme si vous aviez les fonds pour le faire?

Mme Fowlie : Cela nous prendra un peu de temps. C'est certain que comme secteur, nous avons des priorités pour les différentes cultures qui sont fondées dans les cinq thèmes auxquels j'ai fait référence. Nous avons une étude de projet d'innovation et recherche qui est en cours. En cycle, il y aura des rapports qui peuvent être partagés. Mais c'est certain, pour le long terme, comme M. Lemaire a dit, pour l'innovation, cela comprend le tout, de la production jusqu'à l'emballage, l'entreposage, cela comprend vraiment le tout.

Le sénateur Rivard : Vous donnerez ce que vous pouvez. Je ne demande pas ce que vous pensez qui pourrait être fait dans une génération. Mais qu'est-ce qu'on pourrait faire à court et moyen terme? Quelle aide gouvernementale pourrait vous aider en cours de développement pour augmenter la production tout en abaissant la quantité des déchets?

Mme Fowlie : Maintenir le programme agro-science pour les grappes, c'est vraiment très important parce que c'est vraiment un partenariat et l'industrie vient avec l'argent.

Le sénateur Rivard : Beaucoup de programmes fédéraux, d'une année à l'autre, vous ne savez pas s'ils vont être reportés. Si vous pouviez faire des suggestions, par exemple, pour garder la viabilité de l'industrie ou pour qu'on puisse continuer en recherche, on devrait avoir un engagement ferme du gouvernement, que ce soit une augmentation de tant par année mais surtout dans le temps. Est-ce que c'est un programme de cinq ou dix ans?

Mme Fowlie : Le cadre stratégique pour l'innovation et la recherche devrait être de 10 ans. Cinq ans n'est pas assez, ce n'est pas suffisant parce que ça prend du temps pour avoir des résultats. Alors vous avez raison, cela devrait être pour plus longtemps.

The Chair: In terms of follow-up, this matter is particularly relevant. Therefore, I would like to have you, the experts, examine the entire gamut of federal and provincial products available, known as programs, given your authority at the provincial level. Would you then be able to provide the committee, through the clerk, with your feedback on those programs and suggestions on how producers, processors and governments can work jointly to improve your sector, as well as the remarks you made this morning? That is what I have in mind.

[English]

Senator Ogilvie: I want to follow up on my colleague's drawing our attention to our mandate here with regard to research and innovation and to seize upon an example you just gave with regard to the Honeycrisp apple and to tie it into the willingness or reluctance of producers to invest in research to deal with their very own futures.

I sat in on a meeting between growers and a certain government agency in a certain region of the country in which the problem was described as follows: By the way, to preface it and follow up on observation about the value of the Honeycrisp, it is my understanding that on either a volume or weight basis, it commands four to five times the price of the average apple from the producer. That is a pretty good premium. It enters high-value markets particularly in Europe and elsewhere. There are other competitors for this particular market. The specific example that was discussed while I was present was the fact that it appears that there is the odd tree within the Honeycrisp orchard that will produce apples in a given season that are prone to core rot. It is not possible to detect just by looking at the tree or the surface of the apple which trees will lead to this. The apples are all harvested. It may well be that within a given bushel of apples there may be an apple from that particular tree which, when it lands in a high-value market in Europe, turns out to have rotted because of the issue with the stem disease.

I want to be careful here, but I will say that I am aware that some of the producers who are sitting at that table are among the most financially successful individuals in this particular region. Yet it was extremely difficult for them collectively to come up with \$25,000 to match the government program that is available to help deal with this kind of problem.

To detect and deal with this problem requires a scientific solution. It is not the case of modifying a piece of equipment or training a field worker more. It requires clear scientific knowledge of the modern variety.

I simply want to indicate, as we are dealing here with the idea of research and innovation, that from my own observations there is some distance to go in your area with regard to the recognition of the importance of research to the end-value product. Here is one that commands a huge premium and is being produced by very large producers.

Le président : Pour faire un suivi, la question est très pertinente. Est-ce qu'il serait possible d'avoir de vous, les leaders, en regardant la gamme de produits qu'on appelle programmes, à travers le pays et les provinces, parce que vous avez de la juridiction provinciale, si vous pouvez porter à notre attention en passant par le greffier, vos commentaires sur ces programmes et de quelle manière le producteur, le transformateur et aussi les gouvernements peuvent ensemble permettre d'améliorer votre industrie dans le domaine et les commentaires que vous avez fait ce matin? C'est dans ce contexte.

[Traduction]

Le sénateur Ogilvie : Je voudrais faire suite aux observations de mon collègue, qui a attiré notre attention sur le mandat du comité en ce qui concerne la recherche et l'innovation. Je saisis l'exemple que vous venez de donner, celui de la pomme Honeycrisp, et je voudrais établir un lien avec la volonté des producteurs d'investir dans la recherche pour assurer leur propre avenir ou avec leur hésitation à le faire.

J'ai participé à une réunion entre des producteurs et un certain organisme gouvernemental dans une certaine région du Canada où le problème a été décrit de la façon suivante. Soit dit en passant, en guise d'entrée en matière ou comme suite à une observation sur la valeur de la Honeycrisp, je crois savoir que, au volume ou au poids, cette pomme vaut quatre ou cinq fois le prix de la pomme moyenne du producteur. C'est une prime plutôt bonne. Elle pénètre des marchés de grande valeur, notamment en Europe et ailleurs. Il y a d'autres concurrents sur ce marché. L'exemple précis qui a été discuté en ma présence, c'est le fait que, semble-t-il, il y a parfois un arbre, dans un verger de Honeycrisp, qui produira, dans une saison donnée, des pommes sujettes à la pourriture du cœur. Il n'est pas possible de dire quels arbres sont atteints au moyen d'un simple examen visuel des arbres ou de la pomme. Les pommes sont toutes récoltées. Il se peut que, dans un certain boisseau de pommes, il y en ait une qui provienne de l'arbre atteint. Et, lorsque cette pomme arrive sur un marché de grande valeur en Europe, on constate qu'elle a pourri à cause de cette maladie.

Je tiens à être prudent, mais je dois dire que certains des producteurs présents étaient parmi ceux qui obtiennent les meilleurs résultats financiers dans la région en question. Pourtant, il leur était extrêmement difficile de trouver à eux tous 25 000 \$ pour égaler la participation de l'État à un programme qui est à leur disposition pour s'attaquer à ce genre de problème.

C'est une solution scientifique qu'il faut pour déceler ce problème et le régler. Il ne s'agit pas de modifier un équipement ou de former davantage le travailleur sur le terrain. Il faut des connaissances scientifiques claires sur la variété moderne.

Je veux simplement dire, puisqu'il est question de recherche et d'innovation, que, si je me fie à mes propres observations, il y a de votre côté des progrès à faire pour reconnaître l'importance de la recherche qui permettra de garantir la valeur finale du produit. Il s'agit ici d'un produit qui commande une prime énorme qui est cultivé par des producteurs très importants.

I understand the difference between supply management and your area. That was a point very well made and I understand it. Nevertheless, the issue of research and innovation is extremely important, and I think we are probably at a transition point regarding the attitude of major producers to the importance of investing in an area of their own business that they have not recognized in the past as being important. They sort of expect government to simply take it over and do it.

My own feeling is that as we move into the value-added products from fruit, for example, where you can take the skins of juice apples and attempt to press those and turn them into juices that you will argue have antioxidants in them and so on, we are in an era where your members need to recognize it is in their best interests to find ways to invest with the government in research that is now high-end research, if you want to consider the knowledge base from which it needs to be drawn. I would make that observation to draw into my colleague's question about the importance of innovation and research to us in this particular sector.

Senator Fairbairn: I sat up quickly when you mentioned Calgary as we listened to what you are doing together all across the country. I am from Lethbridge in Southern Alberta, which is near Calgary, and I was wondering about your activities in that area. It is filled with all sorts of things, but out on the land, I am curious about the way that you would be pulling that together — the land and some of other things that are around Calgary. How does that figure in your work, in what you are doing and how you are moving in a place like that part of Canada?

Mr. Lemaire: I will start and then ask Ms. Fowlie to follow up. From a supply chain approach, we look at a range of elements within Calgary, but also you can translate that across the rest of the country.

I mentioned the diversity and multiplicity of how we operate in the industry. When we come to Calgary and talk about how we look at marketing or promoting fresh fruits and vegetables, because we have such a limited resource base to educate consumers on why and what they should be eating, we take a broader-scope approach. We cast the net to identify why you should be eating them — they are good for you, they are tasty and easy to get to — dealing with some of the food security issues.

We are not in a position to target right down to say eat your potatoes, your carrots, your bananas or your broccoli, where some of the local outlets — whether it is retail, health units or others in the community — can take our support material and deliver more targeted activity to change consumption patterns and increase consumption. We also need to look across that entire chain approach, ensuring that industry is being innovative and investing.

Je comprends la différence entre les secteurs en régime de gestion de l'offre et le vôtre. Ce fait a été très bien expliqué, et je le comprends. Néanmoins, la question de la recherche et de l'innovation est extrêmement importante. Nous sommes probablement à un stade de transition, en ce qui concerne l'attitude des grands producteurs, qui doivent reconnaître qu'il est important d'investir dans un secteur de leur propre entreprise alors que, par le passé, cela n'était pas reconnu comme important. Les producteurs semblent compter sur le gouvernement pour tout prendre en charge.

Ma propre impression, c'est que, à un moment où s'ouvre l'ère des produits à valeur ajoutée provenant des fruits — par exemple, lorsqu'on peut prendre la peau des pommes à jus, les presser et en extraire des liquides qu'on peut présenter comme riches en antioxydants —, nous sommes à un stade où vos membres doivent reconnaître qu'il est dans leur intérêt supérieur de trouver le moyen d'investir avec le gouvernement dans ce qui est maintenant une recherche de pointe, si on tient compte du bagage de connaissances qu'il faut exploiter. Je formule cette observation dans le sillage de la question de mon collègue sur l'importance de l'innovation et de la recherche dans ce secteur particulier.

Le sénateur Fairbairn : J'ai vite dressé l'oreille quand vous avez parlé de Calgary en énumérant ce que vous faites dans l'ensemble du Canada. Je suis de Lethbridge, dans le Sud de l'Alberta, près de Calgary, et je me demande quelles sont vos activités dans cette région. Il y a là toutes sortes de choses, mais je suis curieuse de savoir comment, sur le terrain, vous rassemblez tous ces éléments, je veux dire les sols et les différentes choses qu'on trouve autour de Calgary. Comment cela s'insère-t-il dans votre travail, dans ce que vous faites, dans votre façon d'agir dans une région comme celle-là?

M. Lemaire : Je vais commencer et inviter ensuite Mme Fowlie à poursuivre. Du point de vue de la chaîne d'approvisionnement, nous considérons une foule de choses à Calgary, mais cela peut aussi se transposer dans le reste du Canada.

J'ai parlé de la diversité et de la multiplicité des modes de fonctionnement de notre industrie. Lorsqu'il s'agit de Calgary et de la façon dont nous y envisageons la commercialisation ou la promotion des fruits et légumes frais, nous adoptons une approche plutôt générale, étant donné que nous avons des ressources très limitées pour informer les consommateurs sur ce qu'ils devraient manger et pourquoi. Nous cherchons à préciser pourquoi il faut consommer tels produits : ils sont bons pour vous, bons au goût et faciles à trouver; et nous abordons aussi des questions de sécurité alimentaire.

Nous ne sommes pas en mesure de faire un ciblage précis en disant par exemple qu'il faut manger des pommes de terre, des carottes, des bananes ou des brocolis. Les points de vente au détail, les services de santé et d'autres entités peuvent prendre notre documentation et proposer des activités plus ciblées afin de modifier les modes de consommation et d'augmenter la consommation de certaines produits. Nous devons également considérer l'approche de toute la chaîne de distribution en veillant à ce que l'industrie innove et investisse.

It is a very diversified industry, from very small producers to very well-positioned producers in the Canadian marketplace, as well as others in the supply chain. That is what creates some challenges relative to how to move some of the innovation forward as an industry approach. It is something we cannot stop trying to achieve because if we do not bring the entire industry forward, none of us will be successful.

The approach on innovation and education from the grower and shipper through to the packer, the wholesaler and the retailer on areas from food safety, traceability, product handling, marketing and consumer education are all fundamental to opening and enabling the right product to be in the hands of the consumer so that when they walk into the retail outlet or wherever they are buying, they make the right decision to purchase a product that will meet their immediate needs for consumption.

One of the areas we have changed our focus on from a CPMA perspective is children. Our traditional focus for our marketing activities has been the primary shopper — women from 25 to 40 years of age. Our research has shown that while we have been successful with the limited investment, our greater opportunity is the refocusing of our educational materials back into the schools — working at a provincial level to educate children, through curriculum support and other tools, on the benefits of eating fruits and vegetables and linking that into what is available in your community.

To your point of bringing them closer to the farm, we lose sight of that because of the change and the urbanization in our country. It is not like it was even 20 or 30 years ago, where there was some connection. Someone had a relative or friend who was a farmer or had a link to the farm. That linkage is gone and the understanding of how that operates is gone for many Canadians.

How do you make them understand what the Canadian food supply chain looks like, where their food is coming from and why it is important to support the produce industry for the benefit of their community and nationally?

[Translation]

Senator Robichaud: We talked about poutine earlier. And we need to make the distinction between Quebec poutine and Acadian poutine. They are nothing alike, except for the fact that they both use potatoes as a base. Perhaps we should ask the Library of Parliament researchers to find a recipe for each version. I encourage people to try Acadian poutine, for that matter.

As for research and development, are there sectors where more could be done? You mentioned fruit that producers were able to use. What avenues should we be exploring further?

L'industrie est très diversifiée, comprenant aussi bien de très petits producteurs que des producteurs très bien positionnés sur le marché canadien et d'autres entités de la chaîne d'approvisionnement. Cela crée des difficultés lorsqu'il s'agit, dans une approche de toute l'industrie, de préconiser certaines innovations. Nous ne pouvons relâcher nos efforts en ce sens, car si l'ensemble de l'industrie ne va pas de l'avant, aucun de nous ne réussira.

L'approche de l'innovation et de la sensibilisation, depuis le producteur et l'expéditeur jusqu'au conditionneur, au grossiste et au détaillant, dans les domaines de la salubrité alimentaire, de la traçabilité, de la manipulation du produit, de la commercialisation et de l'information du consommateur, tout cela est indispensable si nous voulons que le bon produit se trouve entre les mains du consommateur et que, lorsqu'il se présente dans un point de vente au détail ou fait ses achats ailleurs, il prenne la bonne décision et achète un produit qui répondra à ses besoins immédiats.

Dans l'optique de l'ACDFL, nous avons changé notre orientation à l'égard des enfants. Par le passé, nos activités de commercialisation étaient axées sur l'acheteur primaire : la femme de 25 à 40 ans. Nos recherches ont montré que, même si nous avons connu du succès avec des investissements limités, la meilleure occasion à saisir est de réorienter nos documents d'information vers les écoles : travailler au niveau provincial à l'éducation des enfants, grâce à un soutien du programme d'études et à d'autres moyens, en insistant sur les bienfaits de la consommation de fruits et de légumes et en établissant un lien avec ce qui est disponible au niveau local.

Vous avez parlé de rapprocher les enfants de l'exploitation agricole. Cela se perd en raison de l'évolution et de l'urbanisation de notre pays. Le lien qui existait il y a 20 ou 30 ans encore n'est plus là. Tout le monde avait un parent ou un ami qui était agriculteur ou avait un lien avec le monde agricole. Ce lien est disparu et bien des Canadiens ne comprennent pas comment cela fonctionne.

Comment les amener à comprendre de quoi a l'air le chaîne d'approvisionnement dans le domaine alimentaire au Canada, d'où viennent les aliments et pourquoi il est important de soutenir l'industrie des fruits et légumes pour le bien de leur collectivité et du pays tout entier?

[Français]

Le sénateur Robichaud : On a parlé de la poutine. C'est important parce qu'il faut faire la distinction entre la poutine québécoise et la poutine acadienne. Cela ne se ressemble absolument pas, mais elles sont toutes les deux à base de pommes de terre. Peut-être qu'on devrait demander aux chercheurs de la Bibliothèque du Parlement de trouver une recette pour les deux sortes de poutine. D'ailleurs, j'invite les gens à manger de la poutine acadienne.

En ce qui a trait à la recherche et au développement, y a-t-il des secteurs où on pourrait faire plus d'efforts? Vous avez parlé des fruits que les producteurs ont pu utiliser. Quelles sont les pistes que nous devrions explorer et suivre davantage?

Ms. Fowlie: There are several. The first thing that we should point out, however, is the fact that, as a community of producers, we see a lack of communication between research centres. Researchers in British Columbia who are doing work with potatoes, for instance, are not all that familiar with what is happening with potatoes in Prince Edward Island. The same is also true of apples in certain regions. There is no inventory of the various research activities that are under way across the country. We need that kind of information as well, but it is hard to come by.

A number of years ago, the Cark group — which no longer exists — used to collect that type of information. We really need researchers at Agriculture Canada, and their laboratories are pretty much the only places where expertise in certain sectors can be found in Canada.

[English]

I use potato blight, or even wireworm, as examples. The expertise of Agriculture Canada is the only game in the country. There are some things there that we cannot lose, so how we collaborate and communicate within the department, and from the department to the user community, needs to be looked at and improved. We have a very serious concern in that a lot of researchers are leaving the industry. The next generation is not coming on. We have a real concern over the gap that will be there in areas like managing pests, plant health, plant diseases and variety development. We are losing that expertise, and that will be a huge gap. It will place Canada at a competitive disadvantage, vis-à-vis countries that are maintaining that expertise.

Mr. Lemaire: This is an issue in both government and industry, with retirements at the public service and the loss of skill sets in industry. Industry itself is transitioning, and younger generations are not moving through. The human resource side is a major area that we are both focusing on.

Senator Robichaud: When you say the new generation is not coming through to those research centres, where are they going?

Ms. Fowlie: They are either not going into the disciplines in the first place, or they are going elsewhere. It is a combination of both.

Mr. Lemaire: We are not close to the farm any more. The choices that many of the younger generation are making are away from the farm.

Ms. Fowlie: There are so many opportunities for the current and coming generations to have absolutely outstanding and challenging opportunities and careers in plant science, entomology, food sciences and so forth, but we seem to be collectively missing the mark in drawing the bright, young talent out there our way.

Mme Fowlie : Il y en a plusieurs. Mais au début, en tant que communauté productrice, on constate un manque de communication entre les centres de recherche. Les chercheurs en Colombie-Britannique, qui font des travaux en pomme de terre par exemple, ne sont pas tellement au courant de ce qui se passe avec les pommes de terre à l'Île-du-Prince-Édouard. Le même phénomène se produit aussi avec les pommes dans certaines régions. Nous n'avons pas un inventaire de ce qu'il y a en cours de recherche partout au Canada. Nous avons aussi besoin d'avoir ces informations, mais elles sont difficiles à trouver.

Il y a plusieurs années, le groupe Cark — qui n'existe plus aujourd'hui — rassemblait ce genre d'informations. Nous avons vraiment besoin de chercheurs à Agriculture Canada et leurs laboratoires, pour certaines disciplines, sont vraiment les seuls qui ont l'expertise au Canada.

[Traduction]

Je prends comme exemples la brûlure de la pomme de terre ou même la larve de taupin. Au Canada, toute l'expertise se trouve à Agriculture Canada. Il y a là des choses que nous ne pouvons pas nous permettre de perdre. Il faut donc examiner comment nous collaborons et communiquons à l'intérieur du ministère et entre les ministères et les usagers, et apporter des améliorations. Nous sommes très inquiets parce que beaucoup de chercheurs quittent l'industrie. La relève ne se manifeste pas. Nous sommes vraiment préoccupés par le vide qui se creusera dans des domaines comme la lutte antiparasitaire, la santé et les maladies des plantes et la création de nouvelles variétés. Nous perdons ces compétences et il y aura d'énormes lacunes. Le Canada aura un désavantage concurrentiel face aux pays qui savent conserver ces compétences.

M. Lemaire : Le problème se pose aussi bien pour le gouvernement que pour l'industrie à cause des départs à la retraite dans la fonction publique et de la perte de certaines compétences dans l'industrie. L'industrie elle-même est en transition et les nouvelles générations ne sont pas au rendez-vous. Les ressources humaines sont un domaine majeur auquel nous accordons notre attention.

Le sénateur Robichaud : Vous dites que la nouvelle génération n'est pas au rendez-vous, dans les centres de recherche. Où vont ces jeunes?

Mme Fowlie : Ou bien ils ne choisissent pas les disciplines de recherche au départ, ou bien ils s'en vont ailleurs. Nous observons les deux phénomènes.

M. Lemaire : Il n'existe plus de proximité avec le monde agricole, et beaucoup de jeunes font des choix qui les amènent loin de l'agriculture.

Mme Fowlie : Il y a tant de débouchés pour la génération actuelle et les générations montantes. Des possibilités et des carrières exceptionnelles et stimulantes s'offrent à elles en phytoLOGIE, en entomologie, en sciences de l'alimentation et bien d'autres domaines, mais, collectivement, il semble que nous n'arrivions pas à attirer de notre côté des jeunes brillants et talentueux.

[Translation]

Senator Robichaud: You raise a very important point. You started by highlighting the lack of communication between researchers, but researcher turnover is also a problem.

[English]

Senator Plett: I want to continue a little bit along the line of your answer to Senator Robichaud.

Land is becoming ever more expensive. I live close to the city, in a bedroom village. Around my village, farmers are starting to develop their land. Instead of selling it at \$2,000 or \$3,000 an acre, they are selling it at \$50,000 an acre if they develop it into two-acre lots. It is a better living than farming. I know that the people who own orchards in Kelowna would like to sell their orchards for development, and I think there are some restrictions.

How does that affect the vegetable farmers? If they are trying to make a living selling their vegetables, but they could simply develop the property into a dozen two-acre lots and retire, is that a problem?

Ms. Fowlie: It is a concern. It is a business decision that people are making for various reasons based on their situation, but it is very much a concern. I guess when we look to sustainability and food security, it is very much a concern. There is no easy answer. It is a combination of things, many of which we have spoken about here this morning. We talked about bringing in talent for research. How do we keep that next generation on the farm or bring new entrants into farming? For the life of me, I wish there were an easy answer, a recipe to make some blueberry muffins or whatever it would take, to answer that. It is a combination of things, and it will take a lot of commitment and strategic thinking on the part of many.

Senator Plett: We had the dairy farmers here the other day. The chair or the clerk might want to correct me on this, but they were talking about their demand. I am not sure whether it was doubling by 2050, but it was something along those lines. It is irrelevant what the number was. It was a huge number, and it was going to double by 2050. Will the same thing happen in your industry, and would that not be a very positive thing?

Ms. Fowlie: It would be wonderful if it would. I think there are opportunities for growth here and in export markets. There are opportunities to work with a number of other markets in exchanging technology and expertise that we have here in Canada. That is part of what the Market Access Secretariat is looking at doing with various countries. There were two delegations from Russia here this summer, looking at the potato industry and how they can work with Canada and look at exactly some of those things. I believe there are opportunities, and there are a number of factors that will play into that.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Vous soulevez un point très important. Vous avez d'abord parlé de la communication entre les chercheurs, mais le renouvellement des chercheurs cause aussi un problème.

[Traduction]

Le sénateur Plett : Je voudrais poursuivre dans l'esprit de la réponse que vous avez faite au sénateur Robichaud.

Les terres coûtent de plus en plus cher. J'habite près de la ville, dans un village-dortoir. Autour de mon village, les agriculteurs commencent à vendre leurs terres pour la construction résidentielle. Au lieu de les vendre de 2 000 \$ à 3 000 \$ l'acre, ils en obtiennent 50 000 \$ l'acre s'ils les subdivisent en lots de deux acres. Ils gagnent mieux leur vie de cette manière qu'en cultivant. Je sais que les propriétaires de vergers, à Kelowna, voudraient les vendre pour la construction résidentielle, mais je crois qu'il y a des restrictions.

Le phénomène touche-t-il les producteurs de légumes? Au lieu de gagner leur vie en vendant leurs légumes, ils pourraient simplement subdiviser leurs terres en lots de deux acres et prendre leur retraite. Le problème existe-t-il?

Mme Fowlie : C'est un sujet d'inquiétude. Il s'agit d'une décision commerciale que des gens prennent pour diverses raisons qui tiennent à leur situation, mais c'est très préoccupant. Si nous nous soucions de la pérennité de la production et de la sécurité alimentaire, c'est très préoccupant. Il n'y a pas de réponse facile. Divers éléments jouent, et nous en avons abordé beaucoup ce matin. Nous avons parlé des talents à recruter pour la recherche. Comment garder la prochaine génération en agriculture ou attirer de nouveaux producteurs dans le secteur agricole? Je voudrais tant qu'il y ait une solution facile comme une recette de muffins aux bleuets. Il y a un ensemble d'éléments à considérer et il faudra de la part de bien du monde beaucoup d'engagement et une profonde réflexion stratégique.

Le sénateur Plett : Des producteurs laitiers ont comparu l'autre jour. Le président ou le greffier me corrigeront au besoin, mais ils ont parlé de la demande à satisfaire. Je ne suis pas sûr qu'elle doublera d'ici 2050, mais c'est de cet ordre-là. Peu importe les chiffres, il reste que la progression est énorme. Elle doublera d'ici 2050. La même chose se produira-t-elle dans votre secteur? Est-ce que ce ne serait pas très positif?

Mme Fowlie : Il serait merveilleux que cela se produise. Il y a des possibilités de croissance ici et sur les marchés d'exportation. Il y a des occasions de travailler avec un certain nombre d'autres marchés pour ce qui est de la transmission de la technologie et des compétences que nous avons au Canada. Le Secrétariat à l'accès aux marchés envisage notamment cette possibilité avec divers pays. Deux délégations sont venues de Russie cet été. Elles s'intéressent au secteur de la pomme de terre et veulent savoir comment travailler avec le Canada et examiner précisément certaines de ces choses-là. Je crois qu'il y a des possibilités. Un certain nombre de facteurs vont jouer.

Senator Plett: I would suggest that you put a lot of effort into exports. I think there are tons of opportunities with other countries, particularly Asian countries and their tremendous populations. I encourage you to keep on in that vein.

Senator Eaton: I used to buy tomatoes in Florida, and the Canadian ones were the best. They had the most flavour. I have been reading about storage and insecticides. Where does taste rank?

Mr. Lemaire: The taste is a piece of the profile on purchase. Price is still a driving factor for many Canadians and consumers in their purchase of fruits and vegetables. As part of that purchase profile, the product is required to have the right characteristics for colour, texture and, of course, taste. If we are not providing and addressing the taste profile, it is very hard to increase consumption relative to the product.

Senator Eaton: I agree; but in the past, have we not emphasized uniformity, packaging and shelf life rather than taste? Are we going forward now with taste?

Mr. Lemaire: Taste is a massive piece. We run a national trade show for the fresh fruit and vegetable industry. This coming April we will be in Calgary. The show is a cornucopia of product pushing primarily the taste. The taste of fruit and vegetable, compared to many other products, is essential for consumer benefit. At the end of the day, if it does not taste good and bounce off your tongue, you will not come back and buy it again.

The Chair: We thank the Canadian Produce Marketing Association and the Canadian Horticultural Council for sharing their knowledge. I have a couple of questions to which you can respond in writing to the committee; we would appreciate it. We see super structures in food distribution, such as Walmart and Costco. First, what impact do those stores have on local food producers?

Second, you did not expand on interprovincial trade barriers. The committee would like to have your comments on this and how we can help to reduce trade barriers. That links to a supplemental question so you can share your knowledge and comments with us on NAFTA, especially in Canada. What can we recommend to government and partners in the U.S. and Mexico to improve the NAFTA vis-à-vis your associations?

Thank you; we might ask you to appear again.

[Translation]

Potatoes are indeed a great product.

(The committee adjourned.)

Le sénateur Plett : Je vous dirais qu'il faut faire beaucoup d'efforts sur les exportations. Je crois qu'il y a une foule de débouchés dans d'autres pays, notamment dans des pays d'Asie qui sont très peuplés. Je vous encourage à poursuivre dans cette voie.

Le sénateur Eaton : Quand j'achetais des tomates en Floride, les canadiennes étaient les meilleures. Ce sont celles qui avaient le plus de goût. J'ai lu des choses sur l'entreposage et les insecticides. Parmi tous les facteurs, où se situe le goût?

M. Lemaire : Le goût est un élément du profil à l'achat. Le prix est toujours un facteur déterminant pour bien des Canadiens et des consommateurs au moment d'acheter des fruits et légumes. Dans ce profil, le produit doit avoir les bonnes caractéristiques de couleur, de texture et, bien entendu, de goût. Si nous ne fournissons pas un produit qui répond au profil de goût, il est très difficile d'en faire augmenter la consommation.

Le sénateur Eaton : Je suis d'accord, mais, par le passé, n'avons-nous pas insisté sur l'uniformité, l'emballage et la durée de conservation plutôt que sur le goût? Nous intéressons-nous maintenant au goût?

M. Lemaire : Le goût est un aspect de la plus haute importance. Nous organisons une foire nationale de l'industrie des fruits et légumes frais. En avril prochain, nous serons à Calgary. La foire est une véritable corne d'abondance et on y insiste surtout sur le goût des produits. Le goût des fruits et légumes, si on les compare à d'autres produits, est un élément essentiel si on veut que le consommateur en retire des avantages. En fin de compte, si le produit n'est pas agréable au goût et si on n'a pas envie de l'avoir dans la bouche, on ne le rachète pas.

Le président : Merci à l'Association canadienne de la distribution de fruits et légumes et au Conseil canadien de l'horticulture de nous avoir éclairés de leurs connaissances. J'ai deux questions auxquelles vous pourriez répondre par écrit pour le comité. Nous vous en serions reconnaissants. Dans la distribution alimentaire, il y a des géants comme Walmart et Costco. D'abord, quel est l'impact de ces magasins sur les producteurs locaux de produits alimentaires?

Deuxièmement, vous n'avez pas parlé longuement des barrières au commerce entre les provinces. Le comité voudrait savoir ce que vous avez à dire à ce sujet et comment nous pouvons aider à atténuer certains de ces obstacles. Cette question est liée à une question complémentaire qui vous permettra de nous communiquer vos connaissances et vos observations sur l'ALENA, surtout du point de vue du Canada. Que pouvons-nous recommander au gouvernement et aux autres partenaires que sont les États-Unis et le Mexique afin d'améliorer l'ALENA par rapport à vos associations?

Merci. Nous vous inviterons peut-être de nouveau.

[Français]

Il est vrai que les pommes de terre sont un bon produit.

(La séance est levée.)

WITNESSES

Tuesday, October 25, 2011

Pulse Canada:

Gordon Bacon, Chief Executive Officer.

Grain Growers of Canada:

Richard Phillips, Executive Director.

Thursday, October 27, 2011

Canadian Produce Marketing Association:

Ron Lemaire, President;

Jane Proctor, Vice President, Policy and Issues Management.

Canadian Horticultural Council:

Anne Fowlie, Executive Vice-President.

TÉMOINS

Le mardi 25 octobre 2011

Pulse Canada :

Gordon Bacon, président-directeur général.

Les Producteurs de grains du Canada :

Richard Phillips, directeur exécutif.

Le jeudi 27 octobre 2011

Association canadienne de la distribution de fruits et légumes :

Ron Lemaire, président;

Jane Proctor, vice-présidente, Gestion des politiques et des enjeux.

Conseil canadien de l'horticulture :

Anne Fowlie, vice-présidente exécutive.